

Edme Boursault Claude Prosper Jolyot Crébillon de

Lettres De Babet

A Amsterdam: Jene: chez Felix Fickelscherr, MDCCLXVIII.

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755739796>

Druck Freier  Zugang



 *W̄e*
2217 ^{*m*}

42249.

OnVe

2217^m



[Faint, illegible markings or bleed-through at the top of the page]

D

LETTRES
DE BABET
AVEC
LES LETTRES
D'UNE
DAME DE QUALITÉ
à
SON AMANT



A AMSTERDAM,
Et se vend à JENE
CHEZ FELIX FICKELSCHERR

M DCC LXVIII




EXTRAITS
DE B A B I E T
A V E C
LES LETTRES
D'UNE
DAME DE QUALITE



A AMSTERDAM
chez PERK HUGENBERG



P R E F A C E.

 Je ne crois pas avoir besoin de faire beaucoup d'éloges des Lettres de *BABET* pour justifier le dessein qu'on a eu d'en faire cette nouvelle Edition. Le style naïf, les tours admirables que l'on y trouve, n'a déjà que trop fait connoître que tous ceux qui les ont fait imprimer avant moi, n'y ont pas perdu leur peine, et je me persuade que mes Lecteurs me sauront autant de gré de leur en donner une Edition qui est plus exacte, plus correcte et plus belle

* 2

P R E F A C E.

belle que toutes celles qu'on en a faites jusqu'ici.

Tous ceux qui ont lû ces Lettres, ne se pourront empêcher d'avouer qu'elles sont extrêmement belles, et les autres seront fachés d'en trouver plutôt la fin qu'ils ne le souhaitent. Qu'on s'en prenne pour cela à Monsieur Boursault qui, ayant eu l'imprudence de prêter le Manuscrit de ces lettres à plusieurs personnes de ses amis, en a perdu la plûpart.

*C'est une chose bien plaisante que la peur que Monsieur Boursault a qu'on ne le croie l'Auteur de ces Lettres, comme il dit publiquement lui-même. Il n'y a personne qui ne dise avec moi qu'un tel travail lui seroit plus d'honneur que tous les Volumes qu'il a voulu mettre au jour; et qu'il se fait tort de prouver par se ne sais combien de paroles, qu'il n'a point d'autre part aux Lettres de Babet que celle d'avoir pris
la*

P R E F A C E.

la peine de les publier. La defense de Monsieur Boursault est superflue: car plus il est vrai que les Lettres de Monsieur Boursault seroient agréables, si Babet y avoit quelque part, plus il est certain, que Monsieur Boursault n'en a point aux siennes. Il semble plutôt que les Lettres de cette aimable fille seroient plus excellentes, si elles n'étoient pas des reponses à celles de Monsieur Boursault: car Babet corrige souvent les mauvaises expressions de Boursault par ses tours agréables et ingenieux, et toutes les fois qu'on y trouve un bon mot mal placé, on le peut sûrement mettre sur le compte de son Amant.

Ces Lettres n'étant donc que des reponses à quelques autres de Monsieur Boursault, il semble qu'on aura peine à les entendre, sans avoir lû celles-là, et que par consequent il seroit plus convenable de les communiquer aussi. Ce n'est pas que je veuille mépriser les Lettres de Monsieur Boursault. Il y a

* 3

beau-

P R E F A C E.

beaucoup d'esprit ; mais son style doit plus à l'art qu'à la nature, tout y est trop étudié, et il auroit plus obligé le public par quelque détail de la vie de notre illustre Babet que par ses propres autres Lettres. Tout ce qu'il nous en a dit, c'est qu'elle est Parisienne, et qu'elle étoit déjà morte lorsqu'il a fait imprimer ces Lettres-ci avec les siennes. Cependant on a voulu ajouter quelques notes pour l'explication des endroits les plus intelligibles, et on espere que les Lecteurs en pourront tirer toute l'explication possible.

On m'excusera aussi, si j'ai tout à fait supprimé une Lettre. Le public n'y perdra rien, surtout parceque c'est la reponse à une certaine aventure nocturne, que l'on ne pourroit pas même raconter sans faire rougir une Assemblée d'amis honnêtes. Au contraire le Lecteur me saura gré d'avoir ajouté la copie d'une autre que Babet a prise

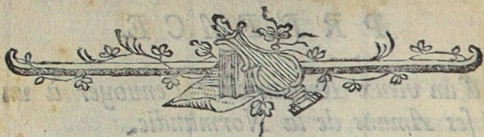
P R E F A C E.

se d'un vieux Roman pour l'envoyer à un
de ses Amans de la Normandie.

Pour les Lettres d'une Dame de qua-
lité à son Amant, je n'ai qu'à dire pour
toutes éloges, que Monsieur Crebillon le
Fils en est l'Auteur, est j'espere que les Lec-
teurs ne seront pas fachés d'en trouver ici
une Edition que j'ai taché de rendre plus
correcte et plus fine que toutes celles qui ont
paru depuis la première.

Je me persuade enfin que ce n'est pas
désobliger le public que de lui donner dans
un petit Volume deux recueils de Lettres qui
se ressemblent si bien tant pour le style que
pour leurs sujets. Toute la recompense
que j'en attends c'est de savoir que mon des-
sein n'a pas été mal reçu, et c'est surtout
l'applaudissement du Public qui me fera
resoudre à lui communiquer encore d'autres
pièces dont il sera content, et que je tache-
rai de rendre aussi exactes aussi fines et aussi
correctes que celles-ci. à Jene
ce 2. Mai 1764.





Madrigal
de la Comtesse de la SUZE à la louange
des lettres de Babet.

BABET qui que tu sois, que tes Lettres
sont belles!

Que pour toucher les coeurs elles ont de pouvoir!

Ce sont des beautés naturelles,

Qu'on ne se lasse point de voir.

Les naïvetés enchantées,

Qu'avec tant d'enjouement ton amour a dictées,

Ont d'inimitables appas.

Quand Tircis insensible aux accens de ma Lyre,

Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ses pas,

Que ne te connoissois-je hélas!

Tu m'aurois appris à lui dire,

Ce que je ne lui disois pas.



LET-

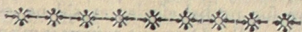
M

LETTERS
OF
D. E. BARRETT.





LETTRES DE BABET.



LETTRE I.



Je vous attendis mardi toute la journée, parce que vous me dites lundi que vous me feriez la grace de me venir voir le lendemain, et cependant vous ne vintes pas. Hier ayant une visite à faire, je péchai contre les règles de la bienféance; car je la fis le matin, afin que si vous passiez chez nous l'après-dinée, j'eusse le bien de vous y voir; et cependant vous n'y passâtes pas. Aujourd'hui je vous ai attendu dans ma chambre, jusqu'à ce qu'on m'ait appelée pour souper, croyant que vous y viendriez, et cependant vous n'y êtes point venu. Je vous veux du mal. Je ne suis pas bienaise que l'on me promette ce que l'on n'a pas envie de me tenir. On me demande avec empressement ce que je vous accorde sans peine; et j'en connois, puisqu'il faut vous rendre fiereté pour fierté, qui reçoivent autant de plaisir de ma vûe, que j'en reçus Lundi de vôtre conversation. Si vous avez infiniment de l'esprit, songez que je suis passablement belle, et qu'étant du sexe dont je suis, j'ai lieu d'être un peu plus fière que vous. Bon soir.

L E T T R E II.

Je suis ravie que vous m'apprehendiez. Je ne cro-
vois pas être si redoutable que je le suis. Si j'avois
autant de charmes, que vous avez de modestie, je
vous ferois bien voir, que je ne crois pas votre conquête
si médiocre, que vous vous l'imaginez, et vous con-
noitriez l'état que je fais de vous par les soins que je
prendrois à le faire. Est-il rien de si glorieux, que de
s'affervir le coeur de ceux qui ont coutûme de ravir les
ames? Il n'est rien dont je ne m'avifasse pour étendre
mon empire sur un bel esprit, et s'il ne tenoit qu'à
jouer de la prunelle, Dieu fait comme je m'en aquirerois.
Pour vous montrer que je ne veux point faire la petite
bouche, et que je cherche à faire la guerre de bonne
foi, je vous avertis que vous ayez à défendre votre coeur,
parceque j'ai envie de l'attaquer. Je jugerai de sa
force ou de sa foiblesse, par la peine que vous prendrez
à me voir, et par le soin que vous apporterez à me
fuir. Comme fille qui cherche à vous faire pièce, je
vous déclare dès à présent, que vous n'aurez point la
joie que vous dites avoir laissée chez nous, à moinsque
vous ne la veniez quérir vous-même; et quand même
vous y viendriez, il n'est pas sûr que vous la rempor-
tiez toute, si je n'ai la bonté de vous la rendre géné-
reusement. Adieu.

L E T T R E III.

Si j'étois sûre que vous fussiez bien vaincu, j'userois
de ma victoire le plus civilement du monde: je ne
suis fière que contre ceux qui ne se rendent pas: et
contente de m'être armée de charmes pour vous con-
quérir, je ne voudrois plus avoir que des bontés pour
vous conserver. Trouvez-vous au Luxembourg sur les
sept ou huit heures, et je vous rendrai la joie que je
refusai de vous rendre la dernière fois que vous me
fites

fites la grace de venir chez nous. Vous m'avez si facilement disposée à vous vouloir du bien, et l'estime que j'ai pour vous est tellement désintéressée, que si je vois que ma compagnie vous gêne, je vous donnerai plein pouvoir de retourner à votre Michelon, et ne vous en estimerai pas moins. Je ne doute point qu'elle n'ait beaucoup de mérite, puisqu' elle s'est attirée l'honneur de votre choix. Vous m'en parlatés si tendrement la première fois que j'eus le bien de vous voir, qu'elle seroit indigne des graces que vous lui faites, si elle ne vous en faisoit pour les reconnoître. Par les graces dont j'entens parler, vous me rendez, je crois, assez de justice pour ne rien penser au désavantage de ma modestie. Quoique je sois l'ennemie mortelle de la melancolie, je serois fâchée, qu'il échapât à l'enjouement de mon esprit, la moindre chose qui pût porter préjudice à l'austérité de ma vertu. Je ne vous estime, que parceque je vous trouve parfaitement honnête homme: et comme tous les honnêtes gens n'ont que de mêmes inclinations, je suis assurée que vous m'estimerez, quand je serai mieux connue de vous, parceque vous me trouverez parfaitement honnête fille. A tantôt Adieu.

LETTRE III.

J'irai demain à l'Hôtel de Bourgogne (*) à dessein d'y voir les Nicandres, qui ne peuvent être méchants, puisque vous les avez faits. J'allai Dimanche à Saint Paul, où je me fis montrer votre Michelon, qui étoit dans un banc du côté de la Sacrificie. Je la trouvai aussi belle que vous me l'avez dépeinte, mais au reste fort malancolique: c'est peut-être à cause qu'elle

A 3 ne

(*) C'est à dire: à la Comédie. où Mr. Boursault devoit inviter pour voir cette Pièce du Théâtre. Car on appelle Hôtel de Bourgogne un lieu où il y a un Théâtre dressé, où l'on représente des Comédies et des Tragédies.

ne vous voit plus. Je fus vingt fois tentée de l'aborder, et de lui dire, qu'il falloit nécessairement qu'elle eût tort, parceque je suis bien assurée que vous ne l'avez pas. Je voudrois avoir donné quatre Pistoles d'une loge où elle pût être, afin de l'entretenir, et de voir si son esprit répond à la peinture avantageuse que vous m'en avez faite. Vous êtes plus capable d'en juger que personne du monde, j'en demeure d'accord; mais outre que tout paroît aimable dans ce que l'on a envie d'aimer, le bien que vous m'avez dit du mien, m'apprend que vous n'êtes pas toujours sincère. Mon Papa est à Bagnoler, et mon frere le Payeur de Rentes dine demain chez nous. Si vous y vouliez venir, je pense que vous l'obligeriez fort. Il est aussi gros de vous voir que je l'étois de voir votre Maitresse. Et pour moi vous savez bien que je n'ai point de plaisir égal à celui de vous dire à vous-même que je suis, Adieu.

LETTRE V.

Vous demeurez d'accord que j'ai autant de charmes, autant d'esprit, et autant de vertu, que l'ingrate qui échappe à votre passion, mais vous ne dites pas que je suis plus juste qu'elle. C'est une vérité que je suis aussi aisé de vous apprendre, qu'il m'est doux d'apprendre que vous m'aimez. Vous m'avez mandé que vous parliez sérieusement; je parle de même. La colère que font éclater la plupart de celles à qui l'on apprend ce que vous m'apprenez, est ridicule ou feinte. Qui nous aime, nous honore. Et je vous déclare bonnement, que je rougirois plutôt de vous perdre, que je ne rougirai de vous acquérir. Si jusq'ici je n'ai répondu qu'en jouant aux graces que vous me faisiez, c'est que j'ai crû que ce n'étoit qu'un jeu. Je vous ai rendu des civilités, parceque je vous en dois; je vous ai estimé, parceque vous le méritez: et toutes les fois que vous m'avez pressée de vous dire, si je voulois vous aimer, quoique jamais je ne vous aie répondu, oui, si j'en avois pas eu envie de le faire, il m'eût été aisé de vous répondre,

dre, non. Je vous défens de me rendre l'amour que je vous ai donné. Vous n'en avez pas trop, puisque vous n'osez vous donner à moi sans marchander: ce pour moi, si je trouve que je n'en aie pas assez, je fais bien où en prendre. J'aime mieux que vous gardiez pour vous le présent que vous me promettez, que de me le faire. Quand vous aurez autant d'amour que je vous en souhaite, je vous en déroberai, si j'en ai besoin. Bon jour. Brûlez ma lettre quand vous l'aurez lûe; et ne manquez pas de me venir voir après-diné. Je crois m'être assez expliquée, pour n'avoir pas besoin de vous dire que je serai ravie que vous soyez à moi toute votre vie, comme je veux être toute la mienne; à Vous.

L E T T R E VI.

Ah volage! tu as bien la mine de me faire une friponnerie. Tu parles trop bien de la personne que tu vis hier au bal, pour n'en être encore qu'à l'estime. Je vois par la peinture que tu m'en fais, qu'elle a cent belles qualités, et cependant je la hais, parce que j'ai peur que tu ne l'aimes. C'est te faire un aveu bien obligeant; mais tu m'as tant de fois dit, que les bontés étoient les chaînes par où on t'arrêtoit, que j'aime mieux en avoir pour toi, que de m'exposer à perdre un traître, qui n'auroit pas beaucoup de peine à m'échapper. Sois-moi fidelle, et je te tiendrai compte de tout ce que tu voudras; Je serai pour toi tout ce qu'on peut honnêtement faire, quand on s'aime autant que nous nous aimons; et loin d'examiner, s'il est des personnes au monde que je te doive préférer, je te veux préférer à tout ce qu'il y a de personne au monde. Si c'est mal répondre au plaisir que tu me fais de m'aimer, je t'en fais juge; et je te demande en conscience, si tu ne serois pas le plus ingrat des hommes, si tu me faisois une infidélité. Il soupe ce soir du monde chez nous; cela est cause que nous ne pourrons ni causer, ni nous envoyer des baisers par la fenêtre;

mais je serai demain à Paris; et pour te récompenser de la perte de cent baisers imaginaires, je te permets de m'en donner un véritable. Adieu.

LETTRE VII.

Si demain tu ne dégages ma parole, tu es un homme perdu. Mon Frere, que tu n'osas chasser quand tu me lûs dernièrement ta pièce, en a fait un recit si avantageux, que les plus honnêtes gens du royaume ont envie d'être de tes amis. On dëutoit que tu voulusses prendre la peine de la venir lire à des gens que tu ne connois pas; et moi je n'ai point fait de doute que tu ne vinsles d'abord que je te manderois, et qu'un amant si respectueux que toi, n'obëit au commandement d'une aussi bonne maitresse que je la suis. Je voudrois bien savoir, au reste, Monsieur le mal-avisé, pour qui vous me prenez? Faites-vous si peu de cas de mon jugement, qu'après vous avoir fait la grace de vous dire que je trouvois vôtres pièce belle, vous apprehendiez de la montrer à d'autres? Et vous imaginez-vous, parceque je ne puis faire des vers, que je n'aie pas assez d'esprit pour connoître comme il faut qu'ils soient pour être beaux? Ne fais-tu pas bien qu'étant ta maitresse, et toi mon amant, nous faisons déjà communauté de gloire; et que le peu d'honneur que tu as ne court aucun risque, tant qu'il sera dans une main si fidèle que la mienne? N'éroit que tu m'es nécessaire pour demain, je me mettrois en une furieuse colere contre toi. Quand je n'en aurai plus besoin, je ferai tout ce que je pourrai pour te vouloir du mal; et je t'apprens que tu aurois de la peine à m'appaiser, si j'érois aussi véritablement fâchée, que je suis de toute mon ame. Tu n'entends rien.



LET-

LETTRE VIII.

Ah, ah, Monsieur le traître, vous dites donc que vous ne vous divertissez pas. J'étois hier chez Madame Révérend quand vous y arrivâtes, et vous y vintes en assez bonne Compagnie. Vous étiez avec Baber Perier, avec Cathos Perier, et avec Mademoiselle Celoron; voyez si je sai de vos nouvelles! Vous dansâtes une bourée, dont vous vous aquitâtes assez mal; et à la courante que vous dansâtes en fuite, vous fites encore pis. Vous étiez vêtu en turc, et la Babet que vous meniez étoit vôtre Sultane qui danse le plus proprement du monde; et qui a la gorge aussi belle que j'en aie jamais vûe. Quoique je fusse fort près de vous, je cachai si bien la grace qui m'est si naturelle, et que personne n'a que moi (*), que vous ne me reconnûtes pas. Apprenez que j'étois vêtue en scaramouche, et que j'en contoïs à une Demoiselle, qui m'ayant fait démasquer pour un moment, me trouva si joli garçon, qu'elle me vouloit presque autant de bien que je vous en veux. Savez-vous bien, Monsieur, que vôtre procédé n'est ni beau ni honnête, et que si je vous croyois prodigue des tendresses que vous me devez, je serois plus avare que je ne le suis de celles que j'ai pour vous. Nous avons couru toute la nuit, et je suis si lasse, que je n'en puis plus. Le sommeil, qui m'oblige de finir ma lettre plutôt que je ne voudrois, vous sauve une mercuriale, dont vous n'êtes pourtant pas quitte. Je n'irai

(*) Pour bien sentir la beauté de cet endroit-ci, il faut remarquer que Mr. Bonsault avoit prié Mademoiselle Babet dans une de ses lettres de venir chez Madame Reverend, où il dit: „il n'est pas nécessaire que vous me fassiez aucun signe pour vous reconnoître: de quelque façon que vous puissiez être déguisée, je suis assuré que la grace qui vous est si naturelle, et que personne n'a que vous, ne manquera pas de me sauter d'abord aux yeux.

n'irai point au sermon de l'Abbé de Saint Martin que Dimanche; vous me verrez avant ce tems-là, si vous m'aimez. Bon jour.

LETTRE VIII.

A vouë de bonne foi, que tu es bien désobligeant de ne pas vouloir me donner une copie de la lettre que tu écrivis à ton retour de Chantilli. Mon oncle le secrétaire qui te l'entendit lire, il y a près de quinze jour, et qui s'imagine que j'ai quelque pouvoir sur toi, me presse si fort de la lui faire avoir, que tu m'obligeras infiniment, si tu lui veux faire la grace que tu me refuses. Tout autre en ma place croiroit que tu fais par mépris, ce que je sai bien que tu ne fais que par paresse; mais quelque paresseux que tu puisse être, la vérité est, que si tu ne me l'envoyes avant que la journée se passe, je te josterai un tour à quoi tu n'attens pas. Le *Point du tout* qui est si naïf dans la bouche de la fille de Chantilli, deviendra une malice dans la mienne (*), toutes les fois que tu me demanderas si je t'aime, toi qui me le demandes aussi souvent que si tu en doutois; *Point du tout* sera toute ma réponse. Quand tu m' diras toi-même que je suis la personne du monde pour qui tu as le plus de passion, et qu'avec la chaleur qui ne t'abandonne point, tu me bredouilleras, qu'il n'est rien dont tu ne t'avisasses, pour m'en donner des preuves; je trouverai à point nommé, un second: *Point du tout*. Et si je m'avise de t'écrire après t'avoir commandé tout ce qu'il m'aura plu, tu croiras que ma lettre doit finir par la protestation que j'ai coutume de faire, d'être à Toi toute ma vie, *POINT DU TOUT*.

(*) Elle veut parler d'une lettre de Boursault à Monsieur Milleye, où il lui dit avoir trouvé à Chantilly une jeune fille qui, lorsqu'il l'avoit assurée qu'elle étoit belle, qu'elle avoit beaucoup d'esprit, qu'il se rejouissoit de son mariage, et que son Eperux étoit très honnête homme, a toujours répondu: *point du tout*.

LETTRE X.

Je t'ai mis d'une partie que nous avons faite pour aller après demain à Versailles, et j'ai crû que ne t'étant pas permis de disposer de toi sans mon ordre, puisque tu dis si souvent que tu es tout à moi, tu ne serois pas engagé ailleurs. Mademoiselle Ferrari, Mademoiselle de Morangis, l'Abbé de Saint Preuil, et Monsieur le Brun en doivent être; et tous ont demeuré d'accord, que sans toi la société étoit démembrée. Mademoiselle de Morangis, sur tout, m'a dit en confidence, que Mademoiselle Ferrari étoit trop coquette, Monsieur le Brun trop pedant, et l'Abbé de Saint Preuil trop bigot, et qu'il n'y avoit que toi qui l'accommodât. N'étoit qu'elle est mon amie particulière, l'estime qu'elle a pour toi me seroit un peu suspecte, et je m'imaginerois que tu lui rends des soins, à présent que je te vois si peu, et que tu deviens aussi rare que ton merite. Tu ne manqueras pas de m'alléguer que mon Papa ne va à Bagnolet que le Dimanche, et que tous les autres jours il est occupé aux affaires de son bureau; mais si tu avois eu les soins de t'informer de ce que je faisois cette semaine, tu saurois qu'il s'est présenté des occasions de me voir, dont je veux malicieusement t'instruire, afin de te rendre une autre fois plus assidu. Lundi nous allâmes à la foire, où nous fûmes depuis quatre heures jusqu'à neuf; nous envoyâmes savoir, si tu étois chez toi, car nous avions dessein de t'aller prendre, mais tu n'y étois pas. Mardi nous jouâmes toute l'après dinée à la hêre chez Mademoiselle Ferrari, où il ne tenoit qu'à toi de te trouver. Mercredi, je dinai chez mon Frere le Payeur de Rentes, où tu serois venu, si l'on t'avoit trouvé en ton logis. Et hier j'allai au sermon du Pere Dom Côte qui ne prêcha que l'après-dinée, où tu pouvois te rencontrer, si tu l'avois voulu. Voilà bien du temps perdu, dont nous nous récompenserons Dimanche, puisque nous nous verrons depuis le matin jusqu'au soir. Il me tarde

de qu'il soit venu, afin de nous pouvoir dire *amamus* et *amabimus*, jusqu'au dernier soupir. Bon soir.

L E T T R E X I.

Dites-moi un peu, s'il vous plaît, Monsieur le va-gabond, d'où vous venez, et d'où vous m'avez écrit la lettre que je viens de recevoir de vous? Si vous n'aviez bougé de chez vous (*), vous auriez appris dès hier au soir, que Versailles, quelque charmant qu'il puisse être, n'auroit rien pour moi d'agréable si vous n'y veniez. Toutes les complaisances que j'ai pour toi, s'en vont du apprendre qu'ayant autant d'amour, je n'ai guères moins d'impatience, et que le Dimanche ne vient pas si souvent que je le souhaiterois. C'est un jour qui m'est devenu si cher depuis qu'il est devenu celui que je dois te voir, qu'il n'est pas si-tôt passé, que je souhaite qu'il revienne: et quand nous n'en sommes encore qu'au Lundi, je l'envisage de si loin, que j'appelle cela par tout les siècles des siècles. Cependant c'est à moi présentement à t'imposer la même peine que tu m'imposois; Tu dois aussitôt que tu auras reçu ma lettre, me demander pardon dans l'ame de m'avoir fait l'injustice de croire que je t'oubliois, et en dire ta coulpe; te repentir en suite d'avoir eu une pensée si désavantageuse à la bonté que j'ai pour toi, et faire une ferme protestation de ne faire jamais de jugemens si teméraires. Après cela, comme tu seras en bon état, tu n'auras qu'à demain aller entendre la messe aux *Blancs Manteaux* (**) un peu devant huit heu-

(*) *Monf. de Bourfaulx lui avoit fait reproches de ce qu'elle l'a oublié si long tems, es lui commande pour cela de demander pardon à l'amour du crime qu'elle a fait en l'oubliant, et de l'envoyer prier de ne pas bouger de chez lui qu'elle ne le vienne prendre.*

(**) *C'est à dire: à l'Eglise des Benedictins. Ce surnom leur vient de ce que la Maison ou le Couvent que*
les

heures, et je suis sûre qu'avant la bénédiction sacerdotale tu verras une fille à genoux à ton côté, qui ne manquera pas de te dire à l'oreille qu'elle est toute à Toi. Adieu.

LETTRE XII.

Je ne sai si je doi rire de ta rencontre où pleurer de ton affliction. Tu me dépeins toutes les deux d'une façon si plaisante, qu'il m'est impossible de vouloir mal à la pisseuse qui est cause que j'ai reçu ta lettre. L'Abbé de S. Preuil qui est chez nous il y a plus d'une heure, et qui a déjà fait venir le déjeuner qu'il perdit hier, t'envoie sa soutane et son grand manteau, afin que tu n'aies point d'excuse qui t'empêche de te rendre ici. La robe de chambre de mon Papa qui ne manque pas d'aller à Bagnolet, d'abord que le jour du sabbat arrive, servira à couvrir ta nudité le reste de la journée; et sur le soir, comme nous sommes aux jours gras, tu n'auras qu'à mettre mon loup, et je suis sûre qu'il n'y aura pas un badaud qui en te voyant ne crie: *il a chuté au lit*. Si tu m'en crois, pendant que tu auras l'habit Sacerdotal de notre cher Ami l'Abbé, qui aura le loisir de s'ennuier à t'attendre, passe dans quelque Eglise, et entends la Messe, autrement tu cours risque d'en avoir disette pour aujourd'hui. Il me semble t'avoir dit, que quand tu es devot, je t'en aime vingt fois mieux, et malgré tout cela, je me fie si peu à toi, que j'ai commandé à Colinet de ne pas te quitter, qu'il ne te l'ait fait entendre. On ne commencera point à déjeuner que tu ne sois venu, je t'en donne ma parole. Tu fais

les Benedicins ont à Paris appartenoit autrefois à une communauté dont les Moines portoient des Manteaux blancs sur leur robe, et qui pour cela furent communément appellés les Blancs-Manteaux, autrement Guillemins. Voyez Chastelain, Mart. Tom. I. p. 34.

fais bien qu'elle est inviolable, et que je ne me suis jamais démentie, depuis que je t'ai dit que je voulois être à Toi.

LETTRE XIII.

Si je te demande si tu m'aimes, tu ne manqueras pas de me dire oui; si tu me dis oui, je serai peut-être assez sotte pour te croire, et si je suis assez sotte pour te croire, je ne puis me persuader, que le mal que je te veux puisse durer long-temps. Hier, je ne te le cèle point, j'étois dans la plus furieuse colère qui ait jamais été; mais quand ce matin je me suis souvenuë que tu y étois aussi, j'enrageois de m'y être mise, et j'ai demeuré à la messe une grosse heure plus qu'il ne falloit, pour voir si tu ne viendrois point me rechercher. Je te prie, ne nous y mettons plus ni l'un ni l'autre: le plaisir qu'il y a de se raccommo-der, cause moins de joie, que l'incertitude où l'on est de savoir si l'on se raccommo-dera, ne donne de peine. Promets-moi de ne plus aller à Nôtre-Dame des vertus avec Michelon. Tu fais si souvent naître l'occasion de me parler d'elle, et toutes les fois que tu m'en parles, tu as des termes pour exprimer ce qu'elle t'a fait sentir, dont tu ne te servirois pas si à propos, si tu ne sentoies plus rien. J'ai si peur que vous ne vous remettiez bien ensemble, que j'aime mieux, quand tu n'auras rien à faire, t'envoyer de l'argent pour aller jouer; que d'avoir le chagrin de te voir aller chez elle. Ce n'est pas que je la haïsse, mais je t'aime; et la crainte que j'ai de te perdre, m'inquiète plus, que l'apprehension qu'elle n'en profite. Je vois bien par moi-même, que la colère des amans n'est pas de durée. Hier je te voulois mal, jusqu'à avoir une démangeaison de te battre, et aujourd'hui je ne laisse pas d'être à Toi.

L E T T R E XIII.

Mon pauvre compère, mon ami, je tiendrai tout ce que tu voudras me faire tenir, petit, ou grand, mâle ou femelle, n'importe. Tu n'as qu'à me venir prendre sur les trois heures, et tu me trouveras pour le moins aussi parée, que tu l'étois quand tu montas sur le cheval étique dont tu fais la peinture dans la lettre de Madame d'Angoulême. Je gage, si tu veux, les fraix du baptême, que parmi toutes les commères que tu as, il n'y en a point de si jolie que je le ferai tantôt. On me vient d'apporter un mouchoir de point permis, dont tu auras le pucelage. J'ai des coins blonds de la bonne faiseuse, qui me rendent belle comme un ange, et je souhaiterois qu'hier, quand nous nous querellâmes, tu m'eusses repris ton cœur, pour voir si aujourd'hui je ne te le ferois pas bien rendre. Je me pare de la sorte pour mériter la grace que tu me fais de me choisir pour être ta commère. Comme voilà le quinzième enfant dont j'aurai été marraine, il n'y a point de cérémonies dans un baptême que je ne sache; et tu avoueras tantôt, quand du verras de quelle façon je m'en démaie, que je suis tout à fait propre à faire des chrétiens. Je te prie que ce ne soit pas là le dernier que nous faisons ensemble. Oblige, si tu peux, toutes les femmes que tu connois, de te faire le parrain des enfans qu'elles font, et les filles de ceux qu'elles ont envie de faire. Je ferai ta commère autant de fois que tu le voudras; et le cœur me dit, qu'après plusieurs petites alliances, il en arrivera une bonne, qui me fera être toute ma vie à Toi.



L E T T R E X V.

Je t'épargnai hier au soir pour le moins neuf ou dix francs, (car les fraix d'un baptême ne sont pas si grands aux champs qu'à Paris). A peine arrivions-nous de chez notre commère l'imprimeuse, que je trouvai notre jardinier de Bagnolet qui m'attendoit avec impatience, pour me prier de te prier, en cas qu'il y eut moyen par mon moyen, que tu fusses le parrain de l'enfant de la maîtresse de chez eux. Pour ne pas l'effaroucher d'abord, je lui dis que tu serois ravi de la grace qu'il te faisoit, mais que tu avois fait serment de ne jamais tenir d'enfans, si tu ne leur donnois ton propre nom: et ce pauvre homme m'ayant demandé comment tu t'appellois, je lui répondis, que tu t'appellois Calvin. Il se donna au diable, qu'il aimeroit mieux que son enfant mourut sans baptême, que d'être parpaillot, et s'en retourna si mécontent de toi, que si cela depend de lui, je ne pense pas que jamais tu mettes le pied chez nous. N'étoit que je suis sa commère, j'aurois encore aujourd'hui été la tienné; mais ne pouvant tenir deux de ses enfans, j'ai crû que tu aimerois mieux diner à Paris avec mon frere et moi, et ne rien payer, que d'aller à Bagnolet payer un prêtre, un vicaire, et une sage-femme, et ne pas diner. Si tu vas au palais ce matin, et que tu veuilles te rendre à midi à la boutique de la Princesse de Florence, mon frere nous prêtera sa chaise, et tu auras le plaisir de m'entendre dire par le chemin que je suis à Toi.



LET-

L E T T R E X V I.

Pour te faire voir que ton entretien a plus de charmes pour moi que les pièces de Corneille, je demanderai Vendredi congé à mon Papa pour aller à la comédie, et si tu veux, nous demeurerons toute la journée chez mon Frere. Outre que je ne puis faire de perte dont tu ne me consoles facilement, je ne me soucie pas quand je ne verrai point jouer de sérieux au palais royal. Loin de prendre du plaisir à voir la scène dont tu fais tant de cas, la Princesse qui ne se peut résoudre à dire *j'aime* (*), me reprocheroit, que je te l'ai dittrop tôt; et si tu me disois que la résistance est une vertu en elle, je m'imaginerois que la facilité est un défaut en moi. Je suis bien aisé que mon frere fasse de toi tout l'état qu'il en doit faire. Les soins qu'il prend auprès de mon Papa en faveur de l'amour que je t'ai donné, me répondent de l'amitié qu'il a pour moi; et quoique ton mérite arrache ce que l'on refuse de te donner, je ne laisse pas de lui être redevable de la justice qu'il te rend. Si tu as tant d'impatience de me voir, tu n'as qu'à venir tantôt chez Mademoiselle de Morangis, où je suis priée d'aller jouer à la Bête: Com-

(*) Pour bien entendre cet endroit, il faut savoir, que c'est la reponse à une lettre de Boursault, où celui-ci fait Péloge d'une Tragédie de Corneille intitulée *Attika*, et la quelle il la prie d'aller voir représenter avec lui. Il lui mande particulièrement, que le second Acte de cette Tragédie finit par la Scène la plus touchante. „Une Princesse, dit-il, que l'on donne à ce qu'elle n'aime pas, et qui aime ce qu'elle ne peut avoir; qui est obligée de donner à sa naissance, ce qu'elle n'oseroit accorder à son amour, et qui a tant de peine à prononcer, j'aime, que j'ai de plaisir à te le dire, est quelque chose de si touchant et de si délicat à traiter, qu'il falloit la plume de Corneille pour en venir si glorieusement à bout.

B

Comme tu la vois régulièrement une fois ou deux la semaine, il ne semblera pas que ce soit moi qui t'ai dit de t'y trouver. Si tu veux te mettre de notre jeu, j'en serai ravie ; car j'aime mieux faire la bête (*) avec toi, qu'avec qui que ce soit au monde. Bon jour.

L E T T R E X V I I .

O n nous a dérobé une aiguière d'argent, et j'ai chargé d'aller demain faire dire une messe à Saint Antoine de Pade pour le prier d'avoir la bonté de nous la faire rendre, en cas qu'il sache qui c'est qui nous l'a volée. Comme c'est justement dans ton quartier que ce bon Saint-là demeure, je te prie de venir joindre une recommandation de voisin à la prière qu'il faudra demain que je lui fasse, et de te trouver de si bon matin à l'*Ave Maria*, qu'il ne soit encore engagé à personne, quand nous lui parlerons. Tu fais bien que c'est le Saint de paradis qui a le plus d'affaires, à cause des pertes continuelles que l'on fait au monde ; et que si on ne le prend avant que d'autres le soient allez voir, on a de la peine à lui parler tout le reste de la journée. Si tu veux qu'au sortir de là nous allions dîner chez toi, quatre filles que nous serons, tu n'auras qu'à faire le moindre signe. Mais songe que nous sommes des filles qui ne nous contentons pas de peu de chose, et que si tu n'as une provision raisonnable de ce que nous aurons besoin, tu passeras aussi mal ton tems, que tu nous feras mal passer le nôtre. Adieu.

(*) C'est une allusion au jeu dont il s'agit ici.



L E T T R E XVIII.

Viens-t-en demain déjeuner chez mon frere, ou je te renie. On lui a fait présent de six bouteilles de vin d'arbois, qu'il a dessein de boire avec toi en mangeant des huîtres. Je te ferai réponse de bouche touchant la prud'homie de Monsieur ***. J'ai appris quelque incident de sa vie, que je serai bien-aise de ne confier qu'à toi; et cependant, je ne te conseille pas de t'employer pour lui, que tu ne m'ayes consultée sur ce que tu dois faire; je suis de la meilleure humeur du monde à l'heure que je t'écris. J'ai joué toute l'après-dinée à la bête, aux vingt sols à toujours mettre; et comme tu n'étois pas ici pour me porter guignon, j'ai gagné deux cens je ne sai combien de livres, qui sont à ton très-humble service, mon Cher. Si jamais nous sommes mariés ensemble, quand tu iras jouër d'un côté, j'irai vite ment jouër de l'autre, afin te regagner ce que tu perdras. Mademoiselle Ferrari, qui après avoir perdu six louis, s'est retirée du jeu, avec mille sermens de ne jouër de six mois, m'a prié de lui prêter douze écus, qu'elle a perdus encore. Perrichon qui est si sensible à la perte et qui aujourd'hui à cause du respect qu'il portoit aux dames, s'est contenté de jurer Dieu entre cuir et chair, a perdu vingt-deux écus d'or qu'il a tirés de sa bourse, avec autant de regret, que mon oncle en eut hier de recevoir l'Extrême-Onction. Et la pieuse-bonne femme qui a coûtume de gagner l'argent du monde, a dit après-diner plus de cent *Jesus Maria*, sans pouvoir gagner un double. Il n'y a que moi qui ai été heureuse, et j'espère l'être bien davantage, quand malgré toute la Terre, il me sera permis de dire que je suis à Toi.



LETTRE XVIII.

Il ne tiendra qu'à Toi que demain nous ne couchions ensemble, ou du moins dans la même chambre. Mon Papa m'a donné congé pour aller voir le ballet qui se danse à S. Germain. J'ai chargé Colinet de te chercher en quelque lieu que tu puisses être pour t'en avertir. Au pis aller, il laissera mon billet chez Toi, et si tu m'aimes, tu le sentiras de loin. Quelque heure qu'il soit quand tu reviendras au gîte, ne manque pas d'aller chez Mademoiselle de M. *** au péril même de ton manteau, et de quelque coups de Plat d'épée sur les oreilles. Elle m'a promis que vous joueriez ensemble au jeu que tu aimerois le mieux, et que de-là elle te méneroit coucher dans le lit en broderie, où elle s'offre même se coucher avec toi, si tu as assez d'éloquence pour la pouvoir séduire. J'irai demain dès sept heures du matin apprendre si ta rethorique aura bien opéré. Tu m'as assuré, que tu avois à Saint Germain l'ami le plus obligeant du monde, et qu'il nous donneroit le couvert d'abord que nous le lui demanderions: Voilà seulement de quoi je suis en peine; et pour tout le reste, tu n'as qu'à te reposer sur moi. Si tu reçois mon billet d'assez bonne heure, pour avoir le loisir de passer chez nous, je me viens de souvenir, que j'ai quelque petite chose sur le coeur dont je serois bien-aïse d'être déchargée. Je ne ferai point de bonne humeur, que je ne t'aye donné le soufflet que je te promis hier; et si pour m'obliger tu me voulois apporter ta joie, tu me ferois autant de plaisir, que si tu me l'apportoïes pour l'amour de Dieu. C'est la moindre chose que tu puisses faire pour une Personne qui veut toute sa vie être à Toi.



LETTRE XX.

La lecture des Satyres de Despréaux que tu m'envoyas hier matin, fut mon occupation d'hier au soir. J'y trouvai quantité de choses qui ne sont guères moins spiriuelles, que si elles venoient de Toi; et son ouvrage, à mon sens, n'en seroit pas moins galant quand il offenseroit un peu moins du monde. Le pauvre Monsieur Quinault, que j'aime de tout mon coeur, depuis que j'ai vû l'Astrate, y est traité miserablement; et je crois cependant, que ceux qui les connoissent l'un et l'autre, et qui leur rendent également justice, ont plus d'estime pour l'injurié, que pour l'injuriant. Perceval de qui j'ai appris le latin que je sai, et qui est l'homme du monde qui épargne le plus la réputation de son prochain, me vient d'apprendre que les endroits que j'ai trouvés les plus jolis, ne sont qu'un brigandage, et que si Juvenal étoit encore en vie, il lui seroit faire son procès, pour l'avoir pillé depuis la tête jusqu'aux piés. Il m'a promis de me l'envoyer tantôt, je verrai si ce qu'il m'a dit est véritable. Et si l'un de ces jours tu as quelques momens à perdre, et que tu veuilles te vanger de l'affront qu'il t'a fait de ne parler de Toi qu'en passant (*), comme tu n'es

B 3

qu'un

(*) Cela a rapport à une autre lettre de Bouffault. Cet endroit étant peut-être un des meilleurs de ses lettres, parcequ'on y trouve l'auteur offensé de sorte que l'explication qu'il donne à la Satyre de Despréaux lui fait encore beaucoup d'honneur: nous avons trouvé à propos de le mettre ici; „ Je ne sais si tu auras reçu les Satyres „de, Despréaux que ce matin je t'ai envoyées du Palais „par l'homme du monde, qui après moi, prétend le „mieux être dans ton ame. Comme ton esprit enjoué est „raisonnablement pesté, je suis sûr que tu passeras à „les lire deux aussi agréables heures; que tu en ayes passé „de ta vie. Si j'étois plus considérable que je ne suis, „et qu'il m'eût jugé digne de sa colère, il m'auroit fait „l'hon-

qu'un ignorant qui ne fais non plus de latin que moi d'hebreu; je traduirai tous les endroits volés, dont je verrai que tu pourras tirer des avantages. J'ai bien du chagrin de ne pouvoir aller voir tantôt les danseurs de corde: Mais puisque tu es si content de mes douceurs, je te prie de m'en apporter des tiennes. Ma tante la religieuse qui est arrivée, et qui est la devôte la plus
fati-

„l'honneur de me déchirer comme il a fait les autres.
 „Il ne parle de moi qu'en passant, parcequ'il n'a pas
 „crû devoir s'arrêter sur une matière si médiocre; Et moi
 „qui ne me soucie pas de lui rendre dédains pour dé-
 „dains, j'aime mieux ne lui pas répondre, que d'employer
 „à le mépriser des momens que je dois à ses louanges.
 „Le bonheur qu'il a d'être applaudi, ne vaut pas celui
 „d'être aimé; et la gloire de médire avec succès, est
 „moindre que celle d'être tout à Toi.

Quoique Déspreaux mit notre Boursault au nombre des mechans écrivains, il lui faut pourtant rendre justice, d'avoir dit du bien de son antagoniste en plusieurs endroits. Il est vrai qu'il changea ensuite de sentimens, et qu'il composa contre lui une Comédie intitulée, Satyre des Satyres. Cependant, quand il fut Boileau malade à Bourbon, il alla le voir, et se reconcilia avec lui par sa generosité. Mons. Déspreaux dit dans une lettre à Mons. Racine: „Monsieur Boursault que, je
 „croyois mort, me vint voir il y a cinq ou six jours,
 „et n'apparut le soir assez subitement. Il me dit, qu'il
 „s'étoit detourné de trois grandes lieues du chemin de
 „Mont-Luçon, où il alloit, et où il est habitué, pour
 „avoir le bonheur de me saluer. Il me fit offre de toutes
 „choses, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui
 „respondis avec les mêmes honnêtetés, et voulus le rete-
 „nir pour le lendemain à diner; mais il me dit qu'il
 „étoit obligé de s'en aller dès le grand matin. Ainsi
 „nous nous séparâmes amis à outrance. Ce procédé
 „honnête toucha tellement Mons. Déspreaux qu'il effaça
 „dans la suite le nom de Boursault de ses Satyres. Voyez,
 Recueil des Lettres de Jean Racine p. 125,

fatigante qui ait jamais été, ne me perd pas un moment de vûe. Quand elle est ici, je n'ai de bon temps que lorsqu'elle prie Dieu; et cela étant, je voudrois qu'elle priât Dieu aussi long temps, que j'ai envie d'être à Toi.

LETTRE XXI.

Si je ne t'ai pas mandé qu'il m'est venu un amant de Normandie, c'est que la bonté que j'ai pour toi, n'a pas voulu que je t'affligeasse inutilement. Mon Papa, qui l'a fait venir à la sourdine, et qui voulut hier me le faire valoir, m'apprit qu'on l'appelloit Monsieur de Launai, et qu'il étoit Sieur Du Mesnil; *Item* c'est tout. Le plus grand regret que j'aie, c'est de lui avoir donné un baiser en arrivant, que je lui auroit refusé, n'eût été que mon Papa me regardoit. Il soupa hier chez nous; et se mit à table sans laver ses mains, qui sont toutes pleines de taches de rousseur. Je ne mangai point de tout ce qu'il toucha, et cela étant, je ne mangai pas grande chose, car il toucha à tout. Il se déboutonna, à mesure que son jabot s'emblissoit; et les huit coups qu'il bût, furent tous bûs à la santé de toute la compagnie. Tant que le soupé dura, il ne dit pas un mot; mais au dessert, il s'avisa de dire, en prenant une pomme de renette, qu'il en recueilloit pour faire plus de six vingt muids de cidre, et que s'il avoit le bonheur d'être mon mari, toute la maison ne dépenseroit plus rien en pommes. Après que l'on eût levé la nape, et que mon Papa l'eût prié de s'approcher du feu, il lui demanda si le barbier qui le rasoit avoit la main bien légère; qu'il n'osoit abandonner son visage à la discretion d'un ignorant, parcequ'il y avoit trois ans qu'il ménageoit sa moustache, pour tâcher à la fin d'avoir des crocs. Il fit cent autres impertinences, que je voudrois avoir le tems de te dire, pour te faire voir que tu n'a rien à craindre; Et quoique mon Papa soutienne que c'est ce qu'il me faut, parcequ'il a vingt cinq mille écus de bien, je te prote-

ste que le choix de mon mari est fait. Toi, ou point. Adieu.

L E T T R E X X I I .

Mon Oncle, qui vient de partir pour aller de ce monde-ci en l'autre, et qui avoit juré que de sa vie il ne me feroit aucun plaisir, a mieux aimé mourir que se dédire. La peur qu'il a eue que je n'allasse dans la maison du monde où j'ai le plus d'envie d'aller, a fait qu'il n'a pas voulu mourir un jour plutôt, ni vivre un jour plus tard. On l'enterre demain, justement à l'heure que vous déjûnerés, et je dois par bien-séance aller faire la pleureuse et trembler de froid dans une chapelle, durant que vous vous réjouirez auprès d'un bon feu. Si tu m'aimois, et que tu voulusse me rendre un bon office, tu ferois reculer le repas dont j'étois priée, d'autant de tems seulement que je souhaitois que mon Oncle différât sa mort: Après demain je ne manquerois pas de me rendre chez Mademoiselle de Verneuil, où nous rirons ensemble de la mort, que tout aujourd'hui j'ai fait semblant de pleurer. Prie Mademoiselle de Morangis, qui se porte mal, quand il lui plait, d'être demain malade, pour obliger une amie. Représente lui que je lui ai bien des fois rendu le même service, quand elle a eu envie de jouer à la bête, et que son Papa ne lui vouloit donner congé. Et en cas que l'on remette la partie, ne manque pas de me le faire savoir, afin que j'aille à l'enterrement de mon Oncle, avec autant de plaisir, qu'en eut ton ami **** quand il alla à l'enterrement de sa mere. Je n'ai pas le loisir de te quérreller sur le chapitre du Malrois (*): J'entends mon Papa qui m'appelle pour pleurer. Bon soir.

L E T -

(*) *Mons. Boursault lui avoit dit dans une lettre, qu'il craignoit son rival qu'il avoit pour cela mené le Malrois aux Blancs-Manteaux (qui étoit peut-être un homme habile dans la Chiromance) pour voir à la phisionomie de Babet, si elle lui étoit fidelle.*

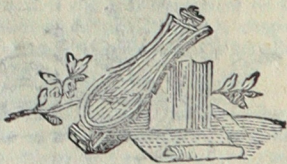
LETTRE XXIII.

On fait demain l'inventaire des meubles de mon Oncle. Il y a un petit lit de garçon, qui est tout à fait propre, et que l'on aura, je pense, à fort bon prix. Si tu veux que je le fasse mettre à part, je tâcherai d'en avoir le meilleur marché qu'il me sera possible, et tirerai quittance de ce que j'en aurai donné, pour te montrer que je ne veux rien gagner dessus. Il y a une écritoire d'argent, la plus jolie que j'aie jamais vûe, que tantôt j'avois envie de dérober pour toi : mais un tas de gens de robe, qui attachoient aussi souvent leur vûe sur mes mains, que tu attaches la tienne sur mes yeux, m'a si fort intimidée, qu'il a fallu m'en tenir à un bâton de cire d'Espagne. Un jeune sergent, que j'ai pris sur le fait, comme il détournoit des heures de chagrin, qui sont toutes garnies d'or, m'a dit, que c'étoit pour moi qu'il les déroboit; et au même tems me les ayant données, sans que personne en ait rien vû, de peur de faire tort à sa réputation, je n'ai osé les rendre. Si j'avois autant d'inclination au vol, que j'en ai pour toi, il y a cent baguettes qui me sont nécessaires, dont je ne manquerois pas demain de m'accommoder. Tu me feras plaisir de m'apprendre ta résolution sur toutes les choses dont ce matin nous avons parlé à la Messe, et de croire que la mienne est d'être, quoi qu'il arrive, à Toi.



LETTRE XXIII.

Je te prie de ne m'écrire plus, je viens de recevoir une lettre de mon amant de Normandie, qui est pour le moins aussi belle que les tiennes. On m'avoit bien dit, que tous les gens qui viennent de ce pais-là ont infiniment de l'esprit. Si tu te souviens d'avoir lû dans Voiture une lettre qu'il adresse à Mademoiselle Paulet, qui est peut-être la plus galante qu'il ait jamais faite, c'est justement celle que mon amoureux a copiée. Oblige-moi quand tu auras vû la réponse que je lui fais, de la cacheter, et de la lui rendre. Il loge chez nous quand nous sommes à Paris, car il n'en bouge; et quand nous n'y sommes pas, dans une auberge subalterne, qui est dans la rue des vieux Augustins, à l'enseigne de la poule qui pond, chez une fruitière, qui achète de lui tout le cidre qu'elle vend. Pour lui rendre larcin pour larcin, j'ai derobé dans le roman de Pierre de Provence la réponse que je fais à la lettre qu'il a prise dans Voiture. Sollicite-le de m'écrire encore un mot, je l'en conjure; et sur tout que ce soit en ta présence. La différence du stile de sa première lettre à la seconde, donneroit le plus agréable divertissement que l'on puisse recevoir. Pendant que mon papa sera demain dans son bureau, ne manque pas de venir faire un tour à Bagnolet: dusses-tu n'y demeurer qu'un moment, et dussai-je n'avoir que le loisir de te dire, que je veux toute ma vie être à Toi.



DET-

L E T T R E X X V .

*De Babet à Monsieur de Launai, Sieur
du Mesnil.*

A la parfin votre mérite de qui la démesurée grandeur honore la petiteffe du mien, vous rend une victoire assurée que vous auriez ja obtenüe, si vous eussiez combattu pieçà. Vous savez, très-valeureux Prud'homme, vous qui étant issu d'une naissance tant noble, devez être une fleur de chevalerie; que les nymphes qui ont accointance avec la vertu, attendent languoureusement, que l'ordonnance paternelle leur enjoigne d'avoir de la bien-veillance pour un damoisel. La pénultième fois que vous printes votre refection à la tant maigre table du courtois chevalier, qui s'est donné la peine de me mettre au monde, j'avisai en vous regardant des larmes qui ondoioient sur vôte luisante face, et qui venoient du país d'Amont, pour aller au país d'Aval: adonc je m'imaginai que vous aviez la poitrine feruë et le coeur navré; et dès l'heure même point ne vous haïssois, ains bien vous aimois-je. Hier, viron l'heure de complies, mon très-cher et très-honoré pere, à qui Dieu accorde bonne vie et longue, m'apprint que vous étiez le tant renommé Soudart, qui deviez livrer assaut à ma virginité, dont je fus moult joyeuse: Et au même tems votre gentil messager me fit présent de votre gracieuse missive, qui contenoit plusieurs beaux discours remplis d'énergie. A laquelle si jolie missive, pour aucunement répondre, je vous envoie des recommandations à pleines mains; et vous assure que la bate de vos commandemens ne fera jamais faux-bond sur la raquette de mon obéissance.



L E T -

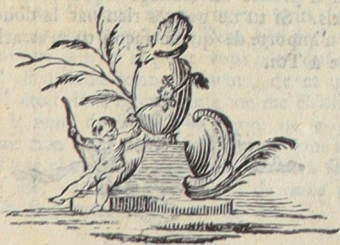
L E T T R E XXVI.

Tes litanies de la Vierge ont fait le plus bel effet du monde: Mon Papa est le meilleur de tes amis. Il se mit hier au soir à genoux pour les lire, et répéta pour le moins six ou sept fois le *Mater Christi*. Mon frere, qui le vit de bonne humeur, voulant profiter de l'occasion, lui dit de toi tout le bien qu'on en peut dire, et tu peux penser qu'il en dit beaucoup, puisque moi-même je m'appercûs qu'il en disoit plus que je n'y en trouve. Il lui conseilla de ne pas refuser le parti, s'il étoit vrai que tu me recherchasses par les belles voies; que tu étois plus riche en fond d'esprit que les autres ne le sont en fond de terre; et qu'un homme qui avoit tant de capacité que toi, ne se pouvoit trop vendre. Mon Papa dit qu'il en demeuroit d'accord, et que s'il en avoit besoin, et que tu voulusses te donner à bon marché il t'acheteroit aussi-tôt qu'un autre; mais que sa provision en étoit faite. Il a chargé mon frere de te remercier de ton présent, et de te dire que tu l'obligerois si tu voulois demain venir diner chez nous. Si tu y viens, et que tu veuilles bien faire ta cour, quoi qu'il puisse dire, sois toujours de son sentiment. Il est ravi qu'on l'applaudisse; et je pense que toutes les vieilles gens en sont logés-là. Sur tout quand tu voudras boire à ma santé, donne-moi plutôt du coin de l'oeil que des coups de pieds par dessous la table, de peur de te méprendre comme la dernière fois. Bon jour, je m'en vais à la Messe prier Dieu qu'il me fasse la grace d'être à Toi.



LETTRE XXVII.

Ne t'engage à personne pour Jeudi : nous devons souper Mademoiselle Ferrari, Mademoiselle de Moran-gis, Monsieur le Brun, mon frere et toi, que je devois nommer auparavant qui que ce soit. Chacun fournira son plat : Mademoiselle Ferrari paye deux chapons, Monsieur le Brun une bisque, Mademoiselle de Moran-gis quatre perdrix, mon frere six becasses, moi le vin et le dessert; et toi tu payeras de ta personne. Tu sauras pour nouvelles que mon Papa m'a mis la bride sur le cou pour jusqu'au jour de cendres, et que durant ce tems-là nous pouvons causer ensemble pour le moins huit heures chaque jour. Si tu laisses échapper l'occasion qui se presente de me voir, je ne suis pas sûre que jamais tu la recouvres. Tu es si débauché que de vingt fois que l'on envoie chez toi, on ne te rencontre pas une, et tu me rends si peu de soins, que souvent je m'imagine que tu me négliges. Je te conjure, si tu es chez toi, quand mon biller y arrivera, de le lire le plus vite qu'il te sera possible, et de me venir voir encore plus vite que tu n'auras lû. Dimanche nous ne fûmes pas une heure ensemble, hier je ne te vis qu'un moment, et aujourd'hui je ne t'ai point vû du tout. Par les reproches que je te fais, il est bien-aisé de voir que j'ai envie d'être à Toi.



L E T T R E XXVIII.

Je suis au désespoir, mon pauvre cher, je ne te le cèle point. Ce maudit Normand, qui s'est plaint à mon Papa qu'il étoit dans une Auberge à dépenser vingt-cinq sous par jour, dans un tems où sa présence est nécessaire en son pais pour faire ensemencer ses Orges, l'a fait refoudre à me dire qu'il vouloit absolument que je l'épousasse. Ne r'allarme point; quelque respect que je sois obligée de rendre à mon Papa, je ménagerai si bien toutes choses, que je ne ferai rien contre ce que je lui dois, ni contre ce que je t'ai promis. Je suis enragée qu'un petit Houbereau de village, qui n'est considérable que par vingt-cinq mille écus, que je voudrois qu'on lui eût volés, vienne d'auprès de Caën me déterrer jusques dans la vieille rue du Temple, pour faire mentir mon horoscope, qui me promettoit je ne sai combien de plaisirs. Je voudrois avoir payé la dépense de son Auberge, lui avoir donné sept ou huit gourmades pour mon argent, et que le Diantre l'eut emporté en son pais, d'où il ne revint jamais. Avant que de porter les choses à l'extrémité je lui écris; vois ma lettre, et quand tu l'auras cachetée, prends la peine de la lui porter toi-même. Comme il ne te connoît pas pour mon amant, dis que tu es mon cousin; et comme parent, prie-le de ne pas s'obstiner à presser un mariage à quoi je ne me résoudrai jamais. Si tu ne gagnes rien par la douceur, menace; il n'importe de quelle façon tu m'arraches à lui, pour être à Toi.



L E T T R E X X V I I I .

*De Babet à Monsieur de Larnai, Sieur
du Mesnil.*

MONSIEUR,

Mon pere qui me vient de commander de vous aimer, m'a commandé une chose que je ne saurois faire. Ce n'est pas que vous n'avez des qualités aimables. Vous avez l'air aussi noble que la naissance, votre corps est aussi bien fait que votre esprit; vous parlez Normand aussi correctement que pas un de votre Province; et tout cela ne me touche point. Vous devez m'être obligé de ma sincérité, comme je vous le suis de votre amour, et me favoir autant de gré de la dépense que je vous sauve, que je vous en fais de celle que vous avez faite. Comme il n'est pas juste que vous ayez fait l'amour à vos dépens, et que j'aie eu l'honneur de vous voir sans qu'il m'en coûte quelque chose, il ne tiendra qu'à vous que nous ne nous accommodions par moitié touchant les fraix de vos voyages. Vous payerez ceux que vous avez faits à venir, parceque je ne vous ai pas mandé; et je payerai ceux que vous ferez à vous en retourner, parceque je vous en prie. Si vous m'en croyez, vous prendrez le parti que je vous offre. Mon Pere, qui a plus d'amour pour moi que je n'en ai pour vous, et qui se repent, quand il est dans sa bonne humeur, de ce qu'il a fait quand il étoit dans sa méchante, ne me chassera pas si vite que le tems de semer votre orge ne se passe sans qu'il y ait rien de resolu. Laissez-moi vous avoir obligation d'une chose, qui autrement arrivera sans que je vous en aie; car pour ce qui est de nous marier ensemble, je suis votre Servante, E. R.

L E T .

L E T T R E X X X .

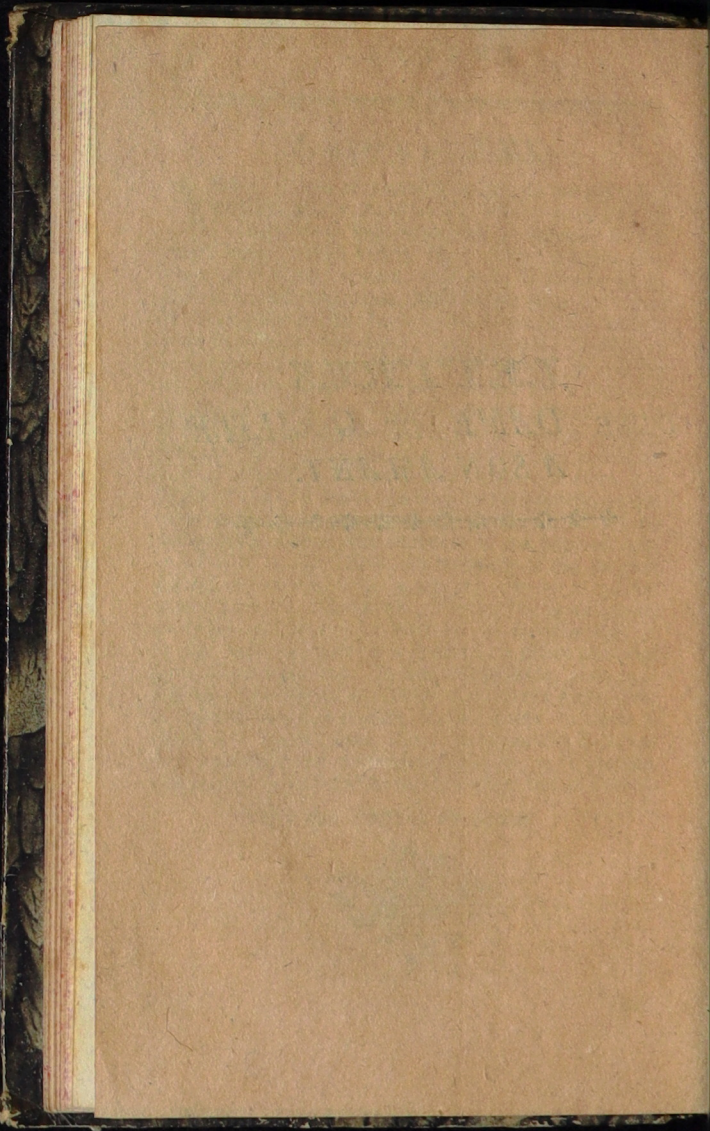
A Dieu, je ne te verrai peut-être de ma vie. Il y eut hier (car je me viens de relever pour t'écrire, et j'ai compté deux heures comme je formois la première lettre de mon billet). Hier, dis-je, il arriva chez nous un si grand vacarme, que toute la famille est en désordre: Mon frere, que j'aime autant pour frere, que je t'aime pour amant, battit ce malheureux du Mesnil, mon Papa battit mon frere, j'eus quelques soufflets à la traverse, dont je me serois bien passée; et qui pis est, d'abord que le jour commencera de se montrer, on me doit mener en Religion. Je suis plus affligée de l'affliction que tu auras, que de la mienne propre. Comme j'ignore en quel couvent on me doit conduire, il m'est impossible de t'en avertir; mais mon frere, qui se doit rendre ici avant que cinq heures sonnent, et qui ne m'abandonnera point tant qui pourra me suivre, ne manquera pas de te dire comment tu me pourras voir, en cas que je sois visible, où comment tu me pourras écrire, en cas que je ne le sois pas. Je ne te recommande point de m'être fidèle: l'amour que je n'ai point de honte de dire que j'ai pour toi, le sacrifice que je te fais, et le traitement que j'endure, te disent plus que je ne te pourrois dire. Je suis inconsolable, mais console toi. Où j'entre, tu n'as point de rivaux à craindre, je souhaite qu'ou je te laisse, je n'aie point de rivale à redouter. Adieu, mon cher; je t'embrasse de toute mon ame avant que d'entrer en Religion, et te proteste que je n'en sortirai de ma vie que pour être à Toi,

Fin des Lettres de Babet.



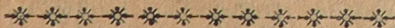
LETTRES
D'UNE DAME DE QUALITE'
A SON AMANT.








LETTRES
D'UNE DAME DE QUALITÉ
A SON AMANT.



*Extrait d'une Lettre de Madame de ***
à Monsieur de ***.*

 Je viens de faire une découverte, qui me donne une joie sensible. J'ai trouvé dans les papiers du Comte de R *** les Lettres de la Marquise de M ***, et j'ai été charmé de voir la seule chose qui reste d'une Personne illustre par sa naissance, et célèbre par son esprit et par sa beauté. Je les ai lues avec plaisir, et peut-être vous en feront-elles autant qu'à moi. Je ne serois pas même fâchée qu'elles vissent le jour. Vous n'y trouvez pas cette correction de stile dont se parent nos Ecrivains; mais les négligences d'une Femme spirituelle, sont des grâces que tout votre esprit ne sauroit attraper: quoi qu'il en soit, si elles vous plaisent, je ne douterai plus de leur sort. J'aurois souhaité de trouver dans ces Lettres

C 2

4 EXTRAIT D'UNE LETTRE.

tres plus de vertu, mais la Marquise aimoit: voilà le premier malheur, et les autres n'en font qu'une suite presque inévitable. Je fais qu'à voir de loin un Amant, il ne paroît pas dangereux, et que la vertu croit, en l'écouter, ne courir aucun risque: mais les choses changent de face à mesure qu'on en approche; et ce seroit ne pas connoître le coeur humain, que de le croire incapable de foiblesse. J'aurois là-dessus bien des choses à vous dire, mais je suis Femme, et vous ne croiriez peut-être pas mes réflexions tout-à-fait désintéressées. Revenons aux Lettres. Je ne vous en envoie que ce que j'ai cru digne d'être lu; et dans plus de cinq cens qui me sont tombées entre les mains, je n'en ai réservé que soixante dix. Ce n'est pas que les autres fussent plus mauvaises; mais les Amans s'écrivent souvent des choses qui ne peuvent intéresser qu'eux-mêmes. D'ailleurs, il y en avoit qui m'ont révoltée par la trop grande passion; il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant de foible pour un homme. J'en ai retranché aussi plusieurs autres, par des raisons de bienséance et de ménagement. J'ai taché cependant de ne pas déranger absolument l'ordre dans lequel elles étoient écrites; mais malgré mes soins, vous en trouverez quelquefois la suite interrompue. Quand vous ferez de retour ici, vous jugerez par vous-même si j'ai bien fait de ne les pas donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamnerez? quelque bien que des Lettres amoureuses soient écrites, les mêmes termes y sont souvent employés, les mêmes situations reviennent; c'est toujours le même objet présent aux yeux du Lecteur, brouilleries, raccommodemens, caprices, fureurs, larmes, joie, jalousie, craintes, desirs, désespoir, et quoique ces mouvemens soient variés en eux-mêmes, c'est l'amour qui les fait naître, c'est l'amour qui les détruit: c'est toujours l'amour que l'on voit sous des formes différentes; et il ne seroit pas possible, que l'uniformité du fond ne dégoutât, malgré la variété des sentimens. Enfin, pour vous dire mieux, je l'ai voulu ainsi, et je ne crois pas pouvoir mieux me justifier auprès de vous,

LET-

LETTRE I.

Je ne sai si vous vous souvenez que nous n'avons lié ensemble qu'un commerce d'amitié: je vous ai promis la mienne de bonne foi, et je serois fâchée qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeassiez à vous refuser ce qui dépend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je suis instruite, et qu'un Mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un Amant. Mes réflexions, l'exemple, les conseils de quelques personnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquièrent que par l'expérience; et tout cela, sans avoir le chagrin des épreuves. Je sai donc, à vue de pays, comment sont faits les Amans, et je meurs de peur que vous n'en foyez un. Vous m'avez écrit presque sans besoin, et je crois découvrir dans les termes dont votre amitié se sert, quelque chose qui semble appartenir à l'amour. Peut-être me trompai-je, mais on ma rendu votre Lettre avec mystère; on craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de mon Mari; elle étoit écrite avec désordre, et rien n'y étoit bien exprimé que ce que je n'aurois pas voulu entendre. Toutes ces choses supposent de l'amour, ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous seriez-vous caché de mon Mari? Il vous connoit de puis longtems? il ne lui paroîtroit pas extraordinaire que vous eussiez eu occasion de m'écrire; c'est une action innocente, et vos seules demarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe après tout que vous m'aimiez, si je suis sûre de ne vous aimer jamais? Je suis cependant fâchée sachant l'envie que vous avez de vous consoler de l'infidélité de Madame de H***, de ne pouvoir vous aider, et je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre coeur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidèle? Je suis trop défiante pour le faire, et je craindrois avec raison que, trahi par une Femme, vous ne fussiez occupé avec une autre, que du désir de prendre votre

6 LETTRES D'UNE DAME

revanche. Cela veut dire que je ne songerois qu'à vous prévenir, et j'entrevois que nous formerions un commerce, où la confiance ne seroit pas trop bien établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la constance soit un plaisir si vif, qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênans, vous autres hommes; vous voulez qu'on ne soit jamais rempli que de vous; un moment de distraction sur un autre objet vous paroît un crime: et en effet, vous êtes si tendres, si fidèles, qu'il n'est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une Femme. Je ne me sens pas capable d'une si grande réflexion: je n'aurois pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudroit: vous me trouveriez dissipée, folle, badine; vous ne m'aimeriez pas longtems, et je serois peut-être assez sotte pour en être fâchée. Peut-être aussi l'amour m'ôteroit ma gayeté: car pour sa dignité, il faut qu'il soit triste; du moins vous le commenez d'une façon lamentable, et je serois obligée de prendre votre ton. On peut se dispenser d'aimer un Mari, mais un Amant, cela devient grave. Il faut se conformer à ses caprices, être fâchée quand il Pest, ne rire que quand il le veut, n'oser regarder personne; et je vous avertis que je suis grande lorgneuse, que j'ai des fantaisies, que je hais la contrainte, et que mon Mari me laisse fort libre. C'est un fâcheux article que celui-là pour un Amant; il n'a point à espérer ce désir de tromperie et de curiosité que la gêne inspire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raisons contre les vôtres: mais il ne m'en falloit pas tant: deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ne me coûteront rien à dire, *je ne veux point aimer*. C'étoit même l'unique réponse qu'il dût y avoir à votre Lettre, mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçue, et je me suis amusée à vous écrire. Adieu, Monsieur: je ne vai point aujourd'hui à l'Opéra, je reste chez moi, je suis malade, et je ne vois personne; je ne sens même tant de goût pour la solitude, que je ne sai pas encore quand l'envie de reparoître me prendra. Pavoue que pour un cœur aussi bien en-
 Assemblé que le vôtre, l'absence doit être un supplice
 bien

bien rigoureux; mais si je ne débutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque chose de trop languissant. A propos, vous me priez de vous dire si vous devez espérer; je me suis consultée, je crois que non.

LETTRE II.

Oui, Monsieur le Comte, mon Mari est un scélé-
rat, un perfide, un infidèle: tout cela est syrai;
j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raisons; je
devrois me venger, mais je ne suis pas sujette à la ran-
cune; je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolati-
on. Je pardonne généreusement à mon ingrat son
libertinage; et si je suis fâchée de quelque chose, c'est
que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop
touché des peines d'autrui, et je vous plains, si vous
êtes aussi sensible aux afflictions de vos autres amis,
que vous paroissez l'être aux miennes. Je dis aux
miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez
basolument que je sois affligée. Vous concluez delà,
que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire
que de rendre à mon Mari les tourmens qu'il me cau-
se: je le connois, il est Philosophe, rien ne l'inquiète;
et j'aurois le malheur, après m'être mise en frais pour
le punir, de le voir insensible à la correction. Il est
des naturels pervers qu'on ne redresse pas; le sien est
de ce nombre, laissons-le donc s'égarer; le tems et la
raison le ramèneront vers moi plutôt que nous ne pen-
sons. Il y a dans la vie des momens d'inaction, qu'il
faut malgré soi donner à sa Femme. Le pauvre hom-
me! je le plaindrois bien s'il falloit, qu'occupé sans
cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource que le
triste badinage de l'amour conjugal: je ne suis pas as-
sez injuste pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être
à quelque inclination secrète, l'indifférence où je
parois être pour mon Mari: vous vous trompez, il
m'a dégoûtée d'aimer les Hommes. Je ne les hais ce-
pendant pas, leur ridicule m'amuse: sans celui que
vous vous donnez de vouloir m'aimer malgré moi,

8 LETTRES D'UNE DAME

vous ne me paroîtriez pas si divertissant. N'allez pas au moins me gronder de ce que je vous dis, il est glorieux d'amuser ce qu'on aime. Au reste, je suis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrâte telle que moi, un tems que beaucoup d'aimables Femmes que je connois, rempliroient sans doute plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne savent que faire, et qui seront charmées de votre personne: car quoique je ne vous aime point, je ne laisse pas de vous trouver du mérite; et si j'étois moins occupée, il ne me déplairoit pas de vous entendre soupiner auprès de moi: mais j'ai un foible fort singulier; mon Mari m'amuse: quand il n'a pas le tems, ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, et me désigne celles qu'il pourra me faire: cela me divertit plus que tous les discours doucereux que vous composez, vous autres Amans. Mais, pour venir au but principal de votre Lettre, vous me croyez fâchée contre vous, je ne sai pas sur quoi vous vous l'imaginez: je n'ai aucune raison de vous vouloir du mal: vous êtes galant-homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenoit garde. Vous me contez fleurettes, cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude ou je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore je ne saurois pas affirmativement que je suis jolie, je ne l'avois vu que dans les yeux de ma belle-soeur, car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde: mais ce n'en étoit pas assez pour m'assurer de mes charmes; et je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez par l'avèu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnoissante. Adieu, Monsieur, un autre que vous n'en voudroit pas d'autre preuve, que la peine que je prens de vous écrire: mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vai ce soir chez Madame de ***, je vous ordonne de vous y trouver, vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous!

LET-

LETTRE III.

La jalousie que vous avez conçue de mon Mari, me paroît rare, et j'aime bien à avoir un Amant si singulier. Hier, devant vous il m'embrassa, je lui dis des douceurs, je lui témoignai enfin l'amour le plus violent; vous m'avez même entendu soupirer. Je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé sur ce soupir; il me semble qu'il n'étoit équivoque; cependant il a troublé votre repos. Vous m'accusez d'être la plus dangereuse Coquette du monde; vous dites encore que je pousse cela jusques à aimer mon Mari. Je voudrois bien savoir d'où naissent ces beaux discours, et quel droit vous avez de les tenir. Ce n'est pas seulement contre le Marquis que votre colère éclate. Je sai que R*** a perdu vos bonnes graces, parceque de son chef il a fait des vers pour moi, et que peut-être ils valent mieux que ceux que vous m'adressez. Mais mettez-vous à ma place; est-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Célimène? Vous me traitez d'ingrate; je ne sai pas quelle preuve d'ingratitude je puis, vous avoir donnée. Est-ce parceque vous me dites que je suis belle, et que je ne répons pas à cela comme vous le voudriez? Le plaisir que vous prenez à me le dire, n'est-il pas pour vous une assez grande récompense? Si j'aimois tous ceux qui me content ces sornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnoissante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute des choses que je ne voudrois jamais entendre d'un autre? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prens de vous écrire? Pensez-vous qu'il soit bien à moi de le faire? Quoique mon intention soit bonne, on en jugeroit tout autrement dans le monde; et en effet, que ne seroit-on pas en droit d'en penser? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, et j'entretiens avec vous un commerce de Lettres, qui tout innocent qu'il est de mon côté, qu'il me paroît l'être, que je souhaite même qu'il soit, est peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriste: croyez moi, finissons ce badinage, il m'ennuye. Devenez mon ami, si cela se peut,

mais ne vous obstinez pas à vouloir être mon Amant. Attachez-vous à quelqu'un qui connoisse mieux que moi le prix de votre coeur. Je le crois très fidèle, très constant, fort capable d'un attachement respectueux : ce sont des qualités charmantes, et je suis bien fâchée de ne savoir qu'en faire. Si ce n'étoit aux dépens de ma tranquillité, je serois charmée de vous rendre heureux ; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coutât tant. Pour votre repos, et pour le mien, défaits-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur, et il me semble que je vous plaignois : je ne veux point assujettir mon coeur à ces mouvemens-là ; mon devoir et même mon inclination me déterminent à ne pas souffrir vos poursuites ; ainsi, trouvez bon que je refuse toutes les Lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoie à mon Mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en appercevrai plus ; je craindrois que de s'inquiéter de vos sentimens, ce ne fût en quelque façon y prendre part, et je ne le dois ni ne le veux.

LETTRE III.

Vous avez tort de croire que je fusse hier chez moi quand vous y êtes venu, et que j'eusse des raisons secrettes pour désirer qu'il n'y entrât personne. Quand il seroit vrai que je m'y fusse renfermée, et, comme vous le supposez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurois à vous rendre de mes sentimens, et quels éclaircissemens vous pouvez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parceque mon coeur est prévenu pour un autre, c'est ce que je ne vous dirai point. La seule chose dont je puisse vous assurer, c'est que je ne vous aime pas, et que sans doute je ne vous aimerai jamais. Le Chevalier de N***, que votre jalousie a pris pour objet, n'est pas plus favorisé que vous ; et vous savez en conscience, s'il y a dans le traitement que je vous fais de quoi flater l'amour propre.

pre. Ce n'est pas qu'il n'ait du mérite; mais il ne m'a peut-être jamais dit à ma fantaisie, qu'il m'aime, peut-être aussi n'y a-t-il jamais pensé. Vous pouvez choisir des deux. Au reste, je ne suis point surprise que vous croyiez que je m'étois hier renfermée avec lui. Il vous est plus commode de penser mal de moi, que de vous. Je vous rends toute la justice que vous méritez; vous êtes un des plus aimables hommes du monde. Il y a quelque tems que vous me dites que vous m'aimez, et je résiste à vos soias. Vous avez raison, cela n'est pas naturel; et il faut que je sois éprise pour un autre d'un amour violent, pour retarder si longtems ma défaite. Mais heureusement nous ne sommes point constantes; je cesserai d'aimer le Chevalier; vos charmes me détermineront plus promptement à l'abandonner; il seroit trop étonnant que vous perdissiez vos soupirs, vous ne l'avez pas mérité. Accoutumé à être prévenu, vous avez bien voulu me prévenir; vous m'avez épargné des démarches deshonnorantes; vous m'avez trouvé paresseuse à louer vos yeux, et vous avez daigné me dire que je les avois beaux. Vous avez renoncé pour moi à toutes les personnes qui prenoient intérêt à vous. Serait-il possible qu'une si grande preuve d'attachement demeurât sans reconnaissance? Mais pourquoi veux-je vous rassurer? Vous vous connoissez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée; je ne veux que vous éprouver; et par un peu de résistance, vous rendre ma conquête plus agréable. Je paroïs plus difficile qu'une autre à persuader; mais au fond, vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penser, elle est nouvelle pour vous, et je suis sûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les Inconstans seroient trop malheureux, si toutes les Femmes se ressembloient: ce n'est pas que je veuille penser que vous ne soyez capable d'aimer véritablement, je ne vous reproche rien, et je suis persuadée que si plusieurs Femmes dans le monde se plaignent de votre légèreté, c'est moins votre faute que la leur; vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre; et leurs bontés précipitées ne vous laissant pas le tems d'être
amou-

12 LETTRES D'UNE DAME

amoureux, il n'est pas étrange que vous ne le soyez pas devenu. Vous voyez, Monsieur, que je suis plus généreuse que vous; vous m'accusez d'aimer le Chevalier, de le favoriser, et je vous justifie sur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Doutez-vous après cela de mon aveuglement? Et puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant si digne d'être aimé? Ne doutez pas, je vous en conjure, que, lorsque le hazard nous rassemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes sentimens à votre égard.

LETTRE V.

Je ne m'attendois pas à vous écrire encore, et toujours des choses desobligeantes, lorsque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que si je suis insensible à l'amour, je suis fort tendre en amitié. Que prétendez-vous de moi? Qu'en devez-vous attendre? Est-ce dans la situation où je suis, que je dois écouter vos soupirs? Il est vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendrissement: mais vous avez pu penser qu'il l'emporterait sur mes réflexions, sur mon devoir? et pour avoir donné quelque compassion à vos malheurs, dois-je approuver votre amour? Et sur quoi puis-je croire que vous en ayez pour moi? Sont-ce vos sermens qui me l'assureront? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours? et ce même caprice qui me rend aujourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour une autre? Mais sans vouloir vous soupçonner de perfidie, sans chercher des raisons contre vous dans l'avenir, puis-je, en examinant mon état présent, me livrer aux sentimens que vous voudriez m'inspirer? Liée par le plus sacré des devoirs, ouvrirai-je mon coeur à des desirs qui me sont défendus? Puis-je disposer de ce coeur? Est-il à moi? Si je vous le donnois, ce ne seroit pour vous qu'une félicité passagère, que vous ne souhaitez à présent, que parceque vous n'en jouissez pas: et ce seroit pour moi

une

une source cruelle de larmes et de tourmens; ou s'il se pouvoit que votre amour fit mon bonheur, qu'est-ce qu'un bonheur qu'on se reproche sans cesse, et qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles et de remords! Votre passion s'éteindroit bientôt, et il ne me resteroit que la honte d'avoir été séduite, et peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à présent que mon coeur; mais après l'avoir obtenu, vous voudriez me conduire de foiblesse, en foiblesse, et me rendre enfin l'objet de mon mépris et du vôtre. Je ne suis point heureuse, mais je suis tranquille. Cette tranquillité m'a trop coûté, je la possède depuis trop peu de tems, enfin j'en connois trop les charmes pour vouloir m'exposer à la perdre. Vous me vantez vainement l'amour et ses plaisirs. J'ai souvent repassé dans mon esprit ceux que peuvent goûter deux coeurs biens unis; j'y vois cette confiance mutuelle, cette amitié véritable, ce désir toujours pressant de se plaire. Mais cet amour n'est qu'une idée, et je ne crois pas qu'il ait jamais existé. Ce n'est aujourd'hui qu'un lien formé par le caprice, entretenu par un sentiment encore plus méprisable, et détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous sincère: mais je ne puis vous connoître qu'en vous éprouvant, et ce seroit le moyen d'être trompée. Je vous parle, comme vous voyez, sans aigreur et sans emportement, et je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je pense, vous devez voir que je ne vous aime point, que je ne vous aimerai jamais, et mon coeur, en vous le disant, m'en assure encore plus que ma raison. Adieu, je vous avois promis des choses desobligeantes, et je suis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez désormais ne plus troubler mon repos, et ne vous obstinez pas à poursuivre un coeur, qui, par devoir et par choix, se refuse à vos empressements. Puissiez-vous ailleurs être plus heureux! et peut-être que. . . Adieu, encore un coup, je parle trop longtems pour avoir si peu à dire.



BILLET.

BILLET.

Je suis bien malheureuse, ou vous êtes bien heureux vous (je ne sai encore lequel des deux) que j'aye quelquefois besoin de vous, et que je sois sans cesse obligée de vous écrire. Ce n'est pas que la chose en vaille la peine; mais j'ai des gens si mal-adroits, et je suis si mal servie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuse, moi qui, comme vous savez, suis une des plus paresseuses personnes du monde. Cela posé, je vous dirai sans compliment, que je sors aujourd'hui pour une affaire de la dernière importance. Mon Mari m'a refusé de m'accompagner, et j'ai pensé dans le moment que vous seriez plus honnête que lui. Madame de *** et Saint Fer *** m'ont tant dit que vous étiez assez poli et assez desoeuvré pour me faire ce plaisir, que j'ai cru devoir vous en prier. Votre Oncle le Commandeur, quatre fois plus gouteux et plus bégue qu'à son ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais outre qu'il m'ennuye, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chutes qui lui sont ordinaires; et quand on choisit un Cavalier, encore faut-il qu'il sache parler et nous soutenir. D'ailleurs il m'aime, et quoique vous en fassiez autant, tout le monde m'a conseillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi, mais songez à n'être point amoureux. Point de mines ni de soupirs, cela vous gênera. Mais tenez, pour vous laisser quelque amusement, je vous passerai les langueurs, et, si vous voulez encore, les réflexions les plus séduisantes sur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne sai ce que je ne vous accorderois pas, tant le Marquis m'a mis de mauvaise humeur.

LETTRE VI.

Sçavez-vous qu'enfin votre obstination me révoltera tout de bon, et que nous romprons infailliblement ensemble? Comment faut-il donc s'y prendre, pour vous forcer à laisser les gens en repos? Ne vous ai-je pas assez maltraité hier au soir, et n'avois-je pas lieu de croire, qu'après ce que je vous avois dit, vous prendriez votre parti? Mais point: lorgneries et soupirs dans la journée, et tendres billets le matin, franchement je commence à me lasser de ce manège; et si je n'avois eu peur de faire faire des réflexions à mon Suisse, je lui aurois déjà ordonné de ne plus laisser entrer votre valet de chambre. Je m'ennuye de lire toujours la même chose, et de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore, si mon coeür entroît dans tout cela, je m'en amuserois un peu plus; mais rien n'est si désagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on est aimée, et de ne s'en pas trouver plus sensible. Nous étions convenus de n'être que bons amis; vous me jurez que vous ne m'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus; et en m'éveillant, la première chose qu'on m'annonce, c'est que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, et qu'il a un billet à me rendre de la part de Mr. le Comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayez manqué à votre engagement, vous me fournissez un prétexte pour rompre le mien. J'ai fait, cette nuit, de sérieuses réflexions sur l'amitié mutuelle que nous nous étions promise; il m'a paru qu'il étoit dangereux pour une Femme d'avoir un Ami si intime; et que ce non n'étoit imaginé, que pour parler plus hardiment d'amour dans l'occasion. J'ai craint naturellement aussi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on estime, une Femme s'accoutume à ne rien déguiser des mouvemens de son coeür; l'Ami en profite, et est bien sérieusement votre Amant, que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces surprises: vous avez commencé par vouloir m'inspi-

16 LETTRES D'UNE DAME

m'inspirer quelque chose de plus vif que l'amitié, et la vôtre auroit toujours un air trop tendre pour ce qu'elle feroit. Il ne me convient donc plus que vous soyez mon Ami; je voudrois cependant que vous ne me fussiez pas indifférent; ne pourrois-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras. Je ne voudrois point d'Amans; ils incommodent quand on ne les aime pas, et ils s'ennuyent quand ils sont aimés. Je vous ai dit ce que je pensois sur l'amitié; et il me semble qu'un objet qui me feroit indifférent, seroit le plus désagréable de tous pour moi: voilà pourtant ce que vous me caufez. Ne parlons de rien, je vous prie, jusques à ce que je puisse vous faire un état fixe dans mon coeur; j'y vai rêver, et si je n'imagine rien de mieux, nous resterons comme nous sommes. Adieu, ne prenez point la peine de venir aujourd'hui chez moi. Je fors pour aller chez Madame de***; elle s'est brouillée avec Saint Fer***; il m'a prié de lui demander les raisons de sa mauvaise humeur, pour parler comme il s'exprime; car je ne crois pas qu'elle ait tort; on ne peut jamais l'avoir avec vous autres hommes. Vous me ferez plaisir, si vous trouvez Saint Fer***, de me l'amener; il me débarrassera du soin de le justifier, et sa présence hâtera leur raccommodement. Mon Dieu! que les Amans sont fors! Bon jour, Monsieur.



LETTRE VII.

De quoi vous excusez-vous Monsieur, et de quoi puis-je à présent vous accuser? Vous êtes devenu sage: il y avoit longtems que je le souhaitois, et je n'aurois plus que des remercimens à vous faire, si vous ne vous imaginez pas que votre procédé a dû me fâcher. Détrompez-vous, ce n'est pas en cessant de me tourmenter, qu'on peut mériter ma haine. Je ne m'attendois pas à vous voir si raisonnable, et je suis charmée qu'en vous rendant justice, vous me l'avez rendue à moi-même. Vous avez tort de croire que j'aie averti mon Mari de vos persécutions; je n'étois pas si près de succomber, que j'eusse besoin de ce remède. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait paroître; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des soins, et vous avez pris tant de confidens de cette fantaisie, qu'il n'est pas impossible que Mr. de M*** n'en ait su quelque chose. Vous m'avez encore exposée aux plaisanteries de Madame de G***, qui hier me félicita à demi sur le bonheur que j'avois d'être aimée de vous, et de n'être pas insensible à votre passion. Cette Femme, à ce qu'il m'a paru, fait mieux que moi ce que vous valez; je crois même qu'elle me regarde comme sa rivale; et de quelque prix que vous puissiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaisir de détourner les idées que de pareilles impostures doivent donner de moi; il me seroit fâcheux que n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager; et je crois que votre probité souffriroit de me faire jouer ce personnage. Il est tems que ces bruits finissent; et puisqu'ils ont vos fréquentes visites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très sérieusement de cesser de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrémité; mais souvenez-vous que vous m'y avez forcée, et qu'au défaut d'un amour que je ne pouvois ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.

D

LET.

LETTRE VIII.

Puisque vous le voulez absolument, je consens à vous revoir, et veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paroissez pénétré, sûre que vous ne me manquerez pas de parole, et que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoy chercher à le ralumer? et s'il est vrai que vous m'avez aimée, sera-ce, en me voyant tous les jours, que vous pourrez m'oublier? Il me semble qu'il seroit à propos que nous ne nous vissions pas si souvent, et que vous vous en tinsiez avec moi aux simples déférences qu'on a dans le monde pour une Femme qu'on estime. Je ne sai, mais je prévois que notre amitié ne fera pas de longue durée, et, ou je m'y connois mal, ou vous n'êtes pas si bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, pensez-y bien, aterminez-vous contre une fantaisie qui trouble votre repos, et qui m'inquiète; songez à ce que je suis. Quand je pourrois vous aimer, pensez-vous que vous en fussiez plus heureux, et que je ne préférasse pas toujours mon devoir à un caprice qui seroit la honte et le malheur de ma vie? Je sens que je vous plains; mais c'est cette même pitié qui doit vous faire perdre toute espérance. Si j'étois disposée à répondre à votre amour, il ne me seroit pas tant de peine. Quand même il seroit vrai que je vous aimasse, votre conduite suffiroit pour me rendre à mon devoir; et c'est assez que quelqu'un puisse me soupçonner de foiblesse, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connoissez pas mon coeur, il est fier et de la façon dont vous pensez, sa possession seroit moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'est pas un sentiment né malgré vous, qui vous a porté vers moi; je ne vous ai point vu ces mouvemens qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez; vous avez imaginé que je serois plus propre qu'une autre à vous amuser; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite, vous avoit laissé

laissé le coeur vuide, vous cherchiez à le remplir: vous m'avez trouvée plus sévère qu'une autre, et vous vous êtes opiniâtre à me poursuivre; parceque c'est un affront pour votre vanité, de ne pouvoir me rendre sensible. D'ailleurs, de quelque soumission, de quelque respect dont vous vous pariez, je sens que votre amour m'outrage; vous ne vous êtes sans doute attaché à moi, que parceque vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en soit, je consens que vous me voyiez quelquefois, il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon estime; et si j'ai assez de raison pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas assez peu pour vous refuser une amitié que vous mériteriez plus que personne au monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu, votre conduite décidera de la mienne.

LETTRE VIII.

He quoi! mon pauvre Comte, vous êtes malade, et malade d'amour, le cas est singulier; mes rigueurs vous couperont la vie, je ne me croyois pas si redoutable. N'allez pas vous aviser de mourir, cela me donneroit dans la postérité une réputation d'insensible que je ne mérite peut-être pas. Quelque Poëte chargeroit votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je serois injuriée; et je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces Messieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompense exigez-vous! Voulez-vous avoir le plaisir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas? Et quelle satisfaction auriez-vous, quand, désespérée de votre mort, j'irois sur des roches désertes fatiguer les échos de mes regrets, et me plaindre aux Dieux cruels de la perte de Tircis? Mes larmes ne valent pas en vérité la peine que vous prendriez à les mériter, et nous avons, nous autres Femmes, un caractère si léger, que peut-être ne vous pleurerois-je pas du tout. Nous oublions sitôt un Amant vivant, que nous ne devons pas nous souvenir longtems des morts, sans entrer même ici dans le détail de ce que les autres

Femmes peuvent faire en pareille occasion. Je vous dirai naturellement, qu'il n'y en a pas que je ne surpasse en légèreté et en coquetterie. Veuve d'un Amant, j'en prendrais d'abord trois autres pour me consoler: en faut-il moins pour dédommager d'une si fâcheuse perte? Ainsi jugez, vous que je n'aime pas, combien peu je serois chagrine de votre mort. Vous, que je n'aime pas, Que ce mot me paroît dur! Pourquoi cette sévérité? et quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous qu'on aime un peu? Est-il pour cela nécessaire de le penser? Pourquoi ce mot me couta-t-il tant? Vous m'en l'avez dit tant de fois, avec tant de grace, si tendrement, quel inconvénient de le répéter, sur-tout dans l'état où vous êtes? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot? Il me semble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité, je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne pensois. Tomber malade pour m'attendrir! En vérité l'idée est rare! Je ne vous conseilerois pas de vous en servir avec toutes les Femmes, je ne crois pas qu'avec ce stratagème vous fissiez une grande fortune. Il seroit pourtant plaisant que vous ne l'eussiez fait exprès: pardonnez-moi cette folle idée, mais en vérité je pense si mal des hommes, que je crois qu'il n'y a fortés d'artifices qu'ils ne mettent en oeuvre pour nous abuser. Mais qu'en pourriez-vous espérer? Si vous feignez une maladie, et que je le sache, un mépris éternel. S'il est vrai que vous soyez malade, un peu de compassion, et le tout, parceque vous faites honneur de cette indisposition à ma cruauté. Je vous assure que je vous en tiendrai compte, et que je croirai, si vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, Comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je suis sensible, faites-vous des idées gracieuses. Baisez ma Lettre, faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux, il n'y a rien que je ne vous pardonne; mais songez surtout que c'est à l'amour
seul

seul à disposer de vous, adieu. Vous avez souhaité que je vous écrivisse. Que je suis heureuse que, dans la disposition où je suis de faire tout ce que vous desirez, vous ne puissiez rien exiger de plus! Le pauvre Comte!

LETTRE X.

En vérité vous pensez d'une façon bien singulière. Je vous écris la Lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma foiblesse l'aveu le plus sincère que vous puissiez souhaiter, et vous n'êtes pas content. Vous êtes au desespoir de ce que je ris sans cesse. Que vous êtes bon de vous en fâcher! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque chose? Je finirai peut-être avec vous moins gayement que je ne voudrois. Que savez-vous si je n'ai pas besoin de cet enjouement que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, et pour me dérober la confusion de vous dire que je vous aime: Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries; mais quand je mentirois, ne vous est-il pas plus doux d'entendre des mensonges gracieux, que des vérités brusques? Vous êtes d'un caractère difficile; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez; lorsque je vous assure que vous m'avez rendu sensible, vous n'en croyez rien. Quel tempérament prendre? Enseignez-le moi, je vous promets de m'en servir. Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si nous étions dans le tems où les Amans se tuoient pour se faire regretter de leurs inhumaines, je craindrois pour vos jours; mais vous êtes homme de bon sens, et vous savez aussi bien que moi, que la plus forte preuve d'amour qu'on puisse donner, est de se tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Céladon de se noyer: mais en conscience, l'avez-vous pris pour modèle? Je suis charmée au reste de ce qu'on m'a dit de vous: on m'a assurée que toutes les permissions que je vous ai données, vous ont presque rendu la santé. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire? Ne vous ai-je pas assez plaint?

Ou croyez-vous que la nouvelle de votre rétablissement me fût si indifférente? Ah Comte! Que vous me connoissez peu! Si vous saviez combien je m'ennuye, combien je vous souhaite, enfin combien j'ai formé de voeux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne savois pas qu'un Amant amusât tant. Je suis si desoignée depuis que je ne vous entens plus dire, je vous adore, j'ai tant de distractions, je suis si changée, que si vous me voyiez, je vous ferois autant de pitié que vous m'en avez inspiré. Il me semble que je ne devois pas vous dire toutes ces folies; mais l'envie que j'ai que vous vous portiez bien, m'en feroit hazarder davantage. Pourtant je ne vous promets rien, n'allez pas tirer de ma Lettre des conséquences avantageuses. Je vous permets seulement d'y voir que je suis sensible aux malheurs de mes amis, et que de tous ces amis vous êtes un de ceux que j'aime le plus. Quant à mon portrait que vous me demandez comme j'allois achever ma Lettre, Mr. de Saint Fer*** est entré dans ma chambre, et après de longues plaintes sur l'état auquel il prétend que je vous réduits: Madame, m'a-t-il dit d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaise grace. Il n'est pas juste, parceque vous avez de beaux yeux, que vous fassiez périr un misérable qui vous a vue, et qui vous adore. Que vous en couteroit-il de le sauver? Il vous demande seulement la liberté de vous aimer, et se repose du reste sur votre bon coeur, et sur ses services. Voilà de belles fiertés! quelque jour peut-être vous en aimerez un qui ne le vaudra pas, et Dieu fait les reproches que vous ferez obligée de vous faire! Quant à moi, je suis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci; vous avez trop d'esprit pour ne pas suivre mon conseil, et ce n'est que l'intérêt que je prens à ce qui vous regarde, qui m'oblige à vous le donner: quelques petites faveurs seulement, il en est mille d'innocentes; par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre absence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien sur votre toilette? vous ne sauriez croire combien il en sera reconnoissant. En achevant ces mots, il l'a pris; et malgré ma colére, et les refus que j'ai faits de

de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'avez actuellement entre les mains. Mon intention n'a pas été de vous le donner, et je vous fai trop honnête-homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer*** chez Madame de***. Songez, si vous m'aimez, à m'obéir, et ne me donnez point, par votre obstination à le retenir, des raisons pour vous le refuser toujours. Mais n'admirez-vous pas l'étourderie de Saint Fer***?

LETTRE XI.

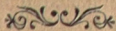
Je le savois bien, que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié. Je conçois, par vos remercimens, l'étendue de votre reconnoissance; mais j'en ferois plus satisfait, si elle n'excédoit pas le prix d'un bienfait, qui n'existe que dans votre vanité et dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous. Je vous Pai écrit, Saint Fer*** m'a surpris mon portrait, vous l'a donné; voilà, je crois, les choses que vous avez à m'objecter, et les seules sur lesquelles vous pouvez établir ma passion prétendue. J'avoue que je suis une étourdie, d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conséquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, et le peu de réflexion que j'ai fait à ce que vous me disiez, et à ce que je vous écrivois, sont cause que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sûre que je ne vous aimois pas, je me suis moins crainte que je ne l'aurois fait, si j'avois eu pour vous quelque sentiment particulier; et je me suis livrée à des discours, que mes actions démentoiënt, et que mon coeur n'a jamais avouées. Cependant vous croyez que je vous aime. Que dis-je! n'avez-vous pas dû le croire? Ah! c'est plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devois-je vous écrire? N'y avoit-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer? Ne devois-je pas sentir que mon devoir me le défendoit, et que

quelque peu qu'une Femme puisse répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop. Quelle seroit donc la cause de ma facilité? Je sai que je ne vous aime pas: seroit-il possible que je m'abusasse? Et si je me trompe à mes propres mouvemens, pourrois-je espérer de connoître jamais bien les vôtres? Et je vous aimerois! Et vous le sauriez! Finissons un commerce que je dois me reprocher, que jé me reproche même, quoique mon intention le justifie. Renvoyez-moi mes Lettres, et ce malheureux Portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour: vous me l'aviez promis, ne devois-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de parole? Encore un coup, ne m'en parlez plus. Ce n'est pas que je craigne les impressions! que vos discours pourroient faire sur mon coeur. Ce que l'on appelle fleurettes, et qui séduit tant de Femmes, seroit sur moi sans pouvoir: mais après tout, il vaut mieux ne s'y point exposer, et toute Femme qui se repose trop sur sa vertu, court toujours risque de la perdre. Je ne compte pas assez sur la mienne pour la mettre à une épreuve aussi dangereuse, que l'est celle de vous voir et de vous entendre. Les soins d'un Amant nous flatent malgré nous, et nos réflexions contribuent plus à nous perdre, qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que sai-je au bout du compte, si la vertu l'emporteroit? Elle n'entre que trop rarement en comparaison avec le plaisir. En un mot, je ne veux pas combattre, je ne veux plus recevoir vos Lettres, et je ne sai comment, depuis ma dernière résolution, j'ai pu vous écrire encore; mais c'est votre opiniâreté qui m'y force. Je m'imagine vous dire mieux dans mes Lettres, des choses que je vous exprime trop faiblement lorsque je vous parle; votre présence ne me laisse pas assez de liberté d'esprit, pour vous prier, aussi fortement que je le dois, de cesser de me tourmenter. Ne me forcez point à vous fuir, je ne vous cache pas que je souffrirais de ne vous plus voir. Quand je ne vous envisage que comme Ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d'Amant m'empêche de vous trouver tout le mérite que vous avez, je n'ose y faire attention, et il y a des moments

mens où je souhaite que vous en eussiez moins, ou que vous ne m'aimassiez que comme je le desire. Adieu. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous portez bien; mais je crois que j'en aurai davantage, quand vous viendrez m'en affirmer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien; mais je vous défens d'être ridicule, et pour vous faire le plaisir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

BILLET.

Je vai ce soir chez la Marquise de L*** dussiez-vous prendre la prière que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y; j'ai résolu de m'y réjouir, et je ne sai pourquoi je m'ennuye quand vous n'êtes pas où je suis. Peut-être est-ce par le soin que vous prenez de me chercher, peut-être aussi que vous me convenez mieux qu'un autre, et que l'amitié que vous avez pour moi, veut que j'aie quelque retour pour vous, car je ne suis pas ingrate; au moins soyez bien déguisé. Votre Oncle le Commandeur veut venir avec nous; j'ai eu beau lui dire que le Bal lui nuirait, qu'il tomberoit malade, il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cause; enfin, malgré toutes mes raisons, il a falu se résoudre à l'emmener. Il m'aime, il est jaloux, il ne dormira pas. Je serois fâchée qu'il vous soupçonât, et je serois bien-aise que sa présence ne m'empêchât pas de vous parler. Faites ensorte que personne ne vous reconnoisse, et ne craignez pas que mes yeux se trompent à votre déguisement. Je serai avertie quand vous entrerez; et comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous instruire de mon ajustement. Au reste, ne craignez pas les yeux du Commandeur; Madame de*** qui s'en est chargée, le privera de sa lorgnette, et pour plus d'une raison je ne serai pas auprès de lui.



LETTRE XII.

Que cette Femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous étas perfide! et que ces grands sentimens dont vous faites tant de parade, sont bien moins de votre cœur que de votre esprit! Je savois déjà qu'elle vous avoit plû, et vos façons avec elle m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarrassé, vous n'osiez soutenir ses regards, il sembloit qu'ils vous reprochassent quelque crime, ses yeux attachés sur vous se mouilloient de tems en tems de larmes qu'elle s'efforçoit en-vain d'arrêter; je l'entendis soupirer, et se plaindre. Quelque peu honnête qu'il fût à vous de me quitter, vous aimâtes mieux le faire, que de me mettre à portée d'entendre ses reproches. Vous revintes à moi, mais confus; et quelque gaieté que vous affectassiez, il étoit aisé de juger, par l'embarras de vos discours, du dépit que vous caufoit cette aventure. Vous en avez senti la conséquence et vous n'avez pas douté que je ne fisse des réflexions peu avantageuses pour vous. Quoi! vous voudriez me tromper? Est-ce de vous que j'ai mérité de l'être? Ai-je recherché vos soins et vos empressements? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes? Juste Ciel! quel déplorable état que celui où j'ai vu cette infortunée! et que ne devois-je pas craindre de votre inconstance, si je venois à vous aimer! Vous l'avez sacrifiée à la fantaisie d'être aimé de moi, ne me sacrifieriez-vous pas pour retourner à elle? Vous me diriez vainement, que ce n'est pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puisse justifier votre infidélité? Elle est belle, jeune; elle a de l'esprit, de la naissance; elle vous aimoit, elle vous aime encore. Jusques ici sa conduite ne l'a point mise au rang de ces Femmes méprisables, qui vous lavent, en les quitant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que son amour pour vous; reproche que peut-être on ne lui auroit pas fait, si votre indiscrétion n'eût pas fait éclater sa foiblesse. Pensez-vous, qu'après tant de raisons de vous détester,

détester, je voulusse, par un aveuglement impardonnable, mettre entre vos mains mon coeur, mon honneur, mon repos; et que je pusse me fier à l'amour que vous me jurez. lorsque tout me prouve que les sentimens que vous m'avez montrés, sont bien plutôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une passion véritable? Vous m'offrîtes hiér de détruire mes soupçons, vous avez deviné dans mon silence les justes reproches que j'avois à vous faire. Vous seriez-vous avoué coupable, si vous ne l'aviez pas été? et votre empressement à vous justifier auroit-il été si grand, si vous n'aviez senti votre crime? Je vous avouerai qu'il me touche: non que je vous aime, mais vous me paroissiez honnête-homme. Si vous m'en croyez cependant, n'ajoutez pas à ce que vous avez déjà fait, des discours qui ne vous rendroient que moins estimable à mes yeux. Je suis difficile à persuader, je hais le mensonge, je suis pénétrant, et je ne doute pas que tout cela ne vous embarrasse un peu. Ainsi restons-en où nous en sommes, si pourtant.... Grand Dieu! serois-je assez folle pour souhaiter que vous pussiez vous justifier?

LETTRE XIII.

Que voulez-vous que je vous dise? Je croyois que vous me trompiez, j'en étois sûre; et mon coeur, pour peu que vous ayez parlé, empressé à vous justifier, a démenti mes yeux, s'est démenti lui-même, et s'est livré aveuglément à la plus parfaite confiance. Oui, je vous crois digne de mon estime: vous le voulez, j'ai pu m'abuser: mon trop de délicatesse m'a égarée, je n'ai pas même dû vous soupçonner si légèrement; mais vous m'êtes assez cher, mon amitié pour vous est assez vive pour s'allarmer aisément; elle est jalouse, déraisonnable, gênante, si vous le voulez; mais je vous l'ai promis, je serai quelquefois extravagante. Ne soyez pas assez injuste pour m'en haïr: si vous m'aimez, je trouverai mon excuse dans votre coeur.

coeur. Soyez content, s'il se peut, de l'assurance que je vous donne d'être éternellement votre Amie, et laissez-moi goûter le plaisir de vous voir le mien, puisque je le puis sans remords. Ne cherchons point des malheurs que nous pouvons éviter; et pendant qu'il nous reste un peu de raison, profitons-en pour vaincre un penchant, qui sans son secours pourroit devenir condamnable, et qui l'est déjà peut-être. A quelle fatale situation me réduisez-vous? Je sens des mouvemens que je n'ose démêler; je fais mes réflexions, je crains d'ouvrir les yeux sur moi-même, tout m'entraîne dans un abîme affreux; il m'effraye, et je m'y précipite. Je voudrois vous haïr, je sens que vous m'outragez, et je ne sais pourquoi je ne trouve point de colère contre vous. Il y a des tems où je vous hais de ce que vous m'aimez, il y en a d'autres où je vous haïrois bien davantage, si vous ne m'aimiez pas. Tout me dit que je ne dois pas vous aimer; mais vous me dites le contraire, et j'ai honte de me trouver si foible contre vous. Je voudrois vainement me déguiser mon desordre, tout me le rend présent, tout me le fait sentir. Mon inquiétude quand je ne vous vois pas, ma joie lorsque je vous retrouve, votre idée qui me poursuit sans cesse, les projets honteux que je forme, étouffés quelquefois, et revenant toujours avec plus d'empire. Ah juste Ciel! comment fuir? lorsque mes larmes, mes soupirs, jusqu'à mes efforts même, tout irrite une passion malheureuse. Ne devrait-ce pas être assez pour ne point achever le crime, que de se sentir criminel? Est-il rien de plus affreux que de se combattre sans cesse, sans pouvoir jamais se vaincre? Le devoir est-il donc si foible contre l'amour? Malheureuse que je suis! Ose-je bien me flater encore d'un reste de vertu? en ai-je assez pour vous fuir? en ai-je même assez pour souhaiter d'en avoir? Ne croyez pas cependant que je vous aime, je ne me suis pas encore oubliée jusqu'à ce point; mais je ne répondrois pas de moi si je vous voyois encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux, je puis vous le faire sans crime, puisque je vous annonce en même tems qu'il faut nous séparer pour jamais. J'aurois dû sans doute prendre plutôt

ce

ce parti; mais j'ai trop compté sur moi-même, et je ne vous ai pas imposé assez de silence, c'est une leçon pour l'avenir. Je sai qu'il y a des momens de foiblesse, et je ne m'en crois pas plus exemte qu'une autre. Je vai chercher loin de vous, un repos que je ne trouverai peut-être jamais. Je tâcherai de vous oublier, j'y dois faire tous mes efforts. Ne cherchez pas à me revoir, vous ne me coutez déjà que trop de soupirs. Que sai-je même, si, après vous avoir vu, je pourrois accomplir la résolution que j'ai prise de vous fuir pour toujours, moi qui commence à m'allarmer lorsque je suis un jour sans vous voir! Que ne puis-je vous aimer sans honte! Vous n'auriez pas à vous plaindre de mon insensibilité, et je n'aurois pas à rougir de mes sentimens. Mais telle est ma situation, que j'ai même à me reprocher la pitié que je vous donne. La pitié! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvemens qui m'agitent? Vous-même croirez-vous que ce ne soit que de la pitié? Seroit-il possible que mon coeur fût si tourmenté pour aussi peu de chose? Je vai prier mon Mari de me permettre d'aller à la campagne, passer des jours que votre absence rendra tristes et languissans: mais quoi qu'il en puisse arriver, c'est l'unique moyen de sauver ma vertu, et je ne ferois l'acheter trop chèrement. Vous me demandez un rendez-vous. Que voulez-vous que je vous dise, et que puis-je vous dire qui n'intéresse mon honneur? Ne cherchons pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous servira de rien de nous attendre l'un l'autre. Tachez de m'oublier, pour moi je ne vous oublierai jamais, mais du moins vous ne serez pas témoin de ma foiblesse. Adieu Je viens de relire votre Lettre, et il me semble que je ne puis pour la dernière fois vous refuser un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au Jardin du . . . peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je suis dans un état d'incertitude et de douleur, où vous ne pourriez me voir sans pitié.



LETTRE XIII.

Que l'amour nous rend tous deux malheureux ! J'ai encore avec mes chagrins, à souffrir de ceux que je vous cause ; d'autant plus à plaindre qu'il ne m'est pas permis de vous consoler, et que je ne puis résister à l'envie que j'ai de vous revoir. Est-ce donc ainsi que j'ai triomphé ? Nous nous étions juré de ne nous revoir jamais. Hélas ! devois-je compter sur des sermens, que vos transports et mes larmes démentoient à tout moment ? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions toujours ? Pourquoi avez-vous retardé mon départ ? Que ne me laissez-vous m'affermir dans mon devoir ? Je vous aurois peut-être oublié ; mon intérêt, mon honneur le veulent ; et quelques soupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une passion que votre vue et vos discours augmentent sans cesse. Ayez pitié de l'état où je suis. Si vous m'aimez, respectez-le, ne me revoyez plus. Que mon exemple vous serve à détruire un amour qui ne peut avoir que des suites funestes pour moi. Envisagez les malheurs qui seroient inséparables de notre commerce, la perte de ma réputation, celle de l'estime de mon Mari, peut-être pis encore. Quelqu'épurés que soient nos sentimens (car je veux bien croire que les vôtres sont conformes aux miens) croyez-vous qu'on leur rende justice, et qu'on ne saisisse pas avec malignité l'occasion de me perdre dans le monde ? Votre mérite même serviroit à me condamner. Les Femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fusse tenue avec vous à l'amitié. Les plus décriées seroient les premières à blâmer ma conduite ; et je n'ai pas, comme elles, le front de soutenir des discours injurieux. L'unique moyen de me délivrer de tant de craintes, est de m'éloigner de vous : tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foiblesse. Vous voulez que je vous revoie encore, dois-je m'y exposer ? Ce rendez-vous aura-t-il le succès du dernier ?

Aurai-

Aurai-je encore assez de fermeté pour vous dire que je vous quite? Si vous m'en croyez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là-dessus; je ferai, quelque chose qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je ferai à midi chez Madame de***. Que de larmes cette journée me coute!

LETTRE XV.

Quel aveu exigez-vous, et que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant? Laissez-moi la satisfaction de croire que vous n'avez pas lu absolument au fond de mon coeur, laissez-moi un secret que je me réserve; je ne vous le cacherai pas longtems, et mes actions sauront bien vous dédommager de mon silence. Que demandez-vous de plus? Je reste, et je ne veux plus votre départ. Répondriez-vous si bien à mes yeux, si vous n'entendiez pas leur langage? Ah! plût à Dieu que vous dourassiez autant de ma tendresse que vous en doutez peu! Vous ne m'en aimeriez que plus; peut-être même que l'aveu que je vous en ferois, m'enléveroit votre coeur; et que la certitude où vous seriez d'être aimé, vous ôteroit le plaisir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais sans doute injustice, mais jugez de mon amour par ma défiance. Je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix, je crains l'effort de mes rivales, je me crains moi-même, et vous plus que tout le monde ensemble; mon Mari m'inquiète, les remords m'affligent; et mon coeur est aussi troublé, que le votre à présent est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes! de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que soumises à des loix injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le coeur les mêmes desirs qu'à vous: d'autant plus malheureuses, que nous avons à combattre vos poursuites et notre foiblesse. Que les reflexions que je fais, différent de celles que je faisois il y a deux jours! Que je suis loin de ma raison! Etoit-il possible après tout, qu'elle pût longtems tenir con-

112

tre vous? et n'est-ce pas une folie que d'en regretter la perte? Vous êtes ami de mon Mari, ménagez-le; il n'est pas jaloux, mais il est vain; et s'il se croyoit offensé, il se porteroit à toutes les extrémités dont l'homme du monde le plus amoureux pourroit être capable en pareil cas. Songeons à prévenir tous les malheurs qui pourroient nous accabler, il est aisé d'y réussir. Occupé ailleurs, sa froideur pour moi, et l'attention qu'il donne à ses amours, lui fermeront les yeux sur les nôtres. Si se peut encore, n'exposons pas au grand jour les mouvemens de notre coeur. Je vai, pour votre satisfaction et pour notre sûreté, me dérober au tumulte dont j'avois autrefois besoin pour dissiper mes chagrins. Vous me ferez tout, mon cher Comte, jouissons seuls de nous-mêmes, l'amour remplira tous nos momens, faisons enforte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre Lettre m'apprend que vous avez pensé à moi, j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire, c'est ainsi que je m'occupe lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je mieux employer mon tems? Je vous écris que je vous aime, je vous attens pour vous le dire.

BILLET.

Comment vous portez-vous de la Fête d'hier? Le Duc de . . . n'en a-t-il pas bien fait les honneurs? n'est-il pas l'homme du monde le plus galant et le plus magnifique? et aviez vous raisons de n'y vouloir pas venir? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait? On a rendu justice à votre mérite; on vous a trouvé l'air noble, la demarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité. . . en un mot, une figure adorable. Et qui étoit-ce? La plus belle Femme de l'assemblée, la Duchesse, à qui je crois, vous avez promis d'écrire, et dont peut-être actuellement vous lisez une Lettre. Je vous félicite de votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine; et je ne doute pas, qu'en peu de tems vous n'avanciez beaucoup vos affaires: mais sera-ce

ce aussi promptement que moi, qui ai dans ce moment le Duc au chevet de mon lit?

LETTRE XVI.

Il est certain que vous avez tout l'esprit du monde, que vous écrivez tendrement, que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable: vous êtes un homme accompli; je vous aime autant qu'il est possible d'aimer, je ne pense qu'à vous, sans vous enfin je n'ai point de plaisirs. Mais il n'en est pour moi que d'une espèce, et, à vous parler franchement, je veux m'y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paroisse extraordinaire; mais soit que les Romains m'ayent gâté l'esprit sur cet article, soit que j'aie reçu en naissant cette façon de penser, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me proposer, soit une chose si essentielle à mon bonheur. J'ai prévenu tout ce que votre esprit pourroit trouver de plus fort pour me persuader. J'ai essayé de me convaincre, je me suis représenté tous vos charmes, les maux que vous souffriez, vos insomnies, vos langueurs, et je n'y ai rien gagné. Jugez par l'inutilité de mes efforts, quel sera le succès des vôtres. Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous. Mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être? Votre coeur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la possession du mien? Que vous êtes ridicules, vous autres hommes, avec vos desirs! Vous m'aviez tant promis que vous seriez content si vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait désirer? Je sai que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foiblesse; mais je sens trop combien elle me coûte, pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réflexions que je pourrois faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne voulez plus m'estimer? Ce bonheur imaginaire; après lequel vous soupirez tant

E
aujourd'

aujourd' hui, n'a rien de si charmant que vous voulez vous l'imaginer. Peut-être seroit-il la fin du nôtre : l'amour languit dans les plaisirs, et quand les desirs ne sont plus de la partie, il lui reste bien peu de chose. Jusques ici notre amour n'a été que sentiment, et nous devons nous savoir d'autant plus de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas. Mais ne suis-je pas bien folle de vous parler raison? ne me suffit-il pas de reprimer vos desirs, et devois-je me fâcher d'une proposition que l'usage autorise, et qui est rarement rebutée? Mais je vous Pai dit, je suis une Femme extraordinaire, l'exemple des autres ne me corrige pas; et quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrois m'abandonner, je serois persuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un Amant mécontent de nos cruautés, que fatigué de nos faveurs. Je voudrois pouvoir mieux faire; mais je vous aime trop pour vouloir sitôt vous perdre, et ma résistance sur cet article doit vous servir de preuve de la solidité de mon attachement. D'ailleurs, si je vous rendois heureux, je perdrois le plaisir que votre impatience me donne; et je ne crois pas en vérité, que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'est envain que vous m'assurez que les faveurs sont l'aliment de l'amour; je n'en ai jamais vu périr que par cette espèce de nourriture. Donnez-moi les noms d'ingrate et de cruelle, épuisez dans votre chagrin tous les regrets des Héros maltraités, il n'en sera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit Comte; une autre se seroit mise en colère de s'entendre demander une si belle preuve d'amour; mais je ne suis pas assez prude pour cela, et je crois qu'en pareil cas les Femmes ne se brouillent que pour mettre tout sur le compte du raccommolement. A Dieu ne plaise! que je ne sois ni si mutine, ni si dupe. Nous souperons ce soir tête à tête; je ne prens point, comme vous voyez, de précaution contre vous; mais je me connois, et je suis sûre d'accorder toujours mon amour et ma vertu. Oui toujours.

LETTRE XVII.

En un mot, Monsieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en sera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrins, reprenez votre liberté: vous trouvez mes chaînes trop pesantes, et je suis lasse moi de voir mon esclave vouloir me donner la loi. Est-ce m'aimer véritablement, que d'exiger de moi mon deshonneur? Perfide que vous êtes! que vous me rendriez malheureuse, si vous jouissiez de ma foiblesse! Pensez-vous que, quand même la vertu ne s'opposeroit pas à vos desirs, je pusse fermer les yeux sur les malheurs qui suivroient une pareille démarche? Punie par la honte que je me ferois à moi-même, punie par vous ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout sacrifié, je verrois le Maître succéder à l'Amant; et loin que vous m'en fussiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher la foiblesse de l'avoir satisfait; je verrois disparaître avec lui l'estime, et la considération; je ne devrois plus vos soins qu'à votre générosité; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrais en effet. Heureuse encore! si je n'étois sacrifiée qu'à une rivale, et que le bruit de ma honte ne se repandit pas par-tout. Vous me jurerez vainement que je n'ai point à craindre de vous un procédé aussi lâche. Toutes ces malheureuses que je vois, victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des Amans qui leur disoient ce que vous me dites? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains; et tous les sermens qu'ils leur ont faits, les ont-ils garantis de leur infidélité? Tant d'exemples me font trembler, et je mériterois d'en servir moi-même, si je n'en profitois pas. Peut-être serois-je plus heureuse que je ne le crois; mais pensez-vous que ma délicatesse pût se contenter d'une constance forcée, qui seroit votre supplice et le mien. Je vous crois une discrétion parfaite, mais je n'ai eu jusques ici besoin de celle de personne. Peut-être me sauveriez-vous des reproches du public, mais qui me sauveroit de mes remords?

mords? Croyez-vous, quelque épuré que soit mon amour pour vous, que j'en sois exempté? Je vous aime, n'ajoutons pas à cette faute des fautes plus odieuses: il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer; les mouvemens du coeur ne sont pas soumis à la reflexion; mais il dépend de moi d'être vertueuse, et l'on ne cesse pas de l'être malgré soi. Il me semble que je vous hais depuis que vous me tourmentez; ne devriez-vous pas, content de mon amour; ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner? Vous ne serez pas sûr de mon coeur, si je ne m'abandonne pas à vos desirs. Ah! si vous ne l'étiez point, vous ne seriez pas si prompt à m'offenser. N'abusez pas cependant de ma facilité à vous pardonner: je sens que, malgré ma colère, vous m'êtes plus cher que je ne voudrois; mais ne doutez pas, quelques tourmens que me causât une rupture avec vous, que je vous sacrifiassé à ma gloire; hors ce qui peut l'intéresser, il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis attachée. Adieu, mon cher Comte, je vous fais bien des reproches; mais si je ne vous aimois tendrement, je ne serois pas si sensible aux injustices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui? Je passerai toute la journée chez Madame de***. Je sai que pour faire ma paix avec vous, il m'en coûtera quelques bagatelles; mais c'est encore regagner votre coeur à peu de frais; et tant que vous n'exigerez que cela... Adieu, j'entens le Marquis, et je ne sai s'il seroit d'assez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.



BILLET.

Vous avez, j'en suis bien sûre, passé une mauvaise nuit, et les discours du Baron Allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaisir. Je vous ai bien fait souffrir hier, mais ne l'avez-vous pas mérité? Pour qui cet air grondeur, et cette affectation de ne me parler que froidement? Vous vouliez me rendre jalouse, et je vous ai désespéré. Vous ne disiez à Madame de*** que vous l'aimiez, que pour me tourmenter; et moi, avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'âme que vous ne m'en causeriez peut-être par une infidélité réelle. J'eus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux, que vous aviez d'abord paru amusant. Croyez-moi, renoncez à tous les petits manèges d'amour; les Femmes en savent là-dessus plus que vous; et j'ai précisément la coquetterie qu'il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal à propos.

LETTRE XVIII.

Je pardonne tout aux rivales, quand elles ne sont point aimées; mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma passion, de vous laisser troubler la raison par les discours d'une vieille jalouse. En ai-je cru votre oncle le Commandeur, lorsqu'il m'a dit que vous étiez indiscret, petit-maire, homme à bonnes fortunes, et cent mille autres choses encore de cette force-là dont il vous chargeoit? N'aurois-je pas été injuste de vous juger sur un rapport aussi intéressé? Mon amour s'en est-il démenti; En ai-je voulu même croire mes yeux? Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple? On vous dit que je vous trompe, et votre esprit reçoit avec plaisir une impression qui m'est si désavantageuse. Si vous m'aimiez, le

croiriez vous? Vous caché-je mes démarches, en fais-je aucune sans votre aveu, et vos ordres ne réglient-ils pas ma conduite? M'offensez-vous assez pour croire que j'en aie besoin, et pensez-vous que mon amour ne m'instruise pas assez sur ce qui peut vous plaire? Se pourroit-il que vous ne vous crussiez pas aimé? Plût à Dieu que vous pussiez lire dans le fond de mon coeur! mais vous ne seriez pas en état de me rendre ce qu'il sent pour vous, tant d'amour vous généroit, votre insensibilité naturelle en seroit troy émue. Ah! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma tendresse: vous n'en doutez, ingrat! que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre? Avez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aie pas sacrifiés? Ai-je craint, en le faisant, d'attirer sur moi les regards du Public? Ai-je jamais rien ménagé quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour? Vous avez exigé que je ne fortisse pas si souvent, je ne fors plus. Je n'ai pas voulu examiner si vous aviez droit de me prescrire des loix: contente de renfermer en vous tous mes plaisirs, votre présence me suffit, et je me plaindrois de moi-même, si j'avois senti que ce sacrifice n'eût coûté. Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des Coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies, vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre: la simplicité de mes discours vous dégoûte, je vous dis sans cesse que je vous aime, je ne le dis qu'à vous; et mes yeux, esclaves de mes sentimens, ne regardent jamais que vous. Je vous vois souffrir avec peine mes empressemens, ils ne flattent plus que votre vanité. Votre coeur n'est plus à moi, votre assiduité diminue; et vous ne me voyez encore de tems en tems, que pour me faire sentir plus douloureusement tous les tourmens que me cause votre absence. En-vain vous vous efforcez quelquefois à me cacher votre refroidissement, il perce au travers de tous les soins que vous vous donnez pour vous contraindre, ou plutôt, c'est cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'est plus qu'artifice. J'en crois aussi mes mouvemens secrets; avec un mot vous

me

me persuadiez autrefois que vous m'aimiez, aujourd'hui avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance. Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, et ce n'étoit pas la peine de m'écrire pour me dire tant de choses défobligeantes. Venez ce soir, je serois bien aise d'avoir une explication avec vous. Adieu encore un coup; quelque irritée que je doive être de vos soupçons, je ne puis vous dire assez combien je vous aime.

LETTRE XVIII.

Je ne vous vis pas hier, mon cher Comte, mais il n'a pas dépendu de moi de me soustraire aux volontés de mon Mari; et quelle que fût ma répugnance pour la partie qu'il me proposoit, trop de résistance auroit pu lui être suspecte, et notre bonheur dépend de sa sécurité. Nous fûmes donc hiér chez sa mère. Quelle compagnie! Je n'avois pas besoin de mauvaise humeur pour la trouver insupportable. Tout y étoit d'une impudence, et d'une saujeté difficile à imaginer. Le fadé Marquis de***, moitié malade, moitié amoureux, la grande mouche au front, et le teint blâfard, marmottant un air d'Opéra, regardoit languissamment la prude Madama de H***, qui, d'un air dévot et contrit, soupiroit sensuellement pour le Chevalier de N***, qui dans le même tems disoit des fadeurs respectueuses à la fille de la bigotte. Madama*** et Mademoiselle***, couchées sur un canapé, s'occupoient à dire autant de mal des hommes, que les hommes en pensent d'elles. Mon Mari, pânché nonchalamment, demandoit de la manière la plus modeste à la doucereuse Madama de G***, les choses du monde qui le font le moins. La précieuse L***, faite d'avoir quelqu'un qui lui demandât quelque chose, s'amusoit à vanter un Auteur, dont le triste Conseiller P*** lui contesloit le mérite. R*** faisoit avec une admirable facilité des vers execrables. Ma mère, et celle de mon Mari, tout en déchirant le prochain, s'écrioient sur les miséricordes de Dieu.

Les autres jouoient, moi, j'étois spectatrice, et je vous assure que je ne jouois pas le plus mauvais rôle. J'avois le plaisir de sentir, en considérant les ridicules de cette compagnie, que j'aimois, et que j'étois aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité étoit agréablement flatée de ce qu'ils vous étoient si inférieurs. Que je vous aimois dans ce moment-là! En vérité, je suis d'un babil bien extraordinaire. Je voulois vous écrire pour savoir seulement si vous n'étiez pas fâché contre moi, pour vous prier de m'aimer toujours, et il me semble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y suppléer. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur aimante, et je vous dirois peut-être trop froidement ce que vous méritez bien que je vous dise. Ce n'est pourtant point par caprice, mais je ne me trouve pas jolie, l'ennui m'a enlaidie considérablement, et je ne puis me résoudre à croire que dans cet état vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai avec ce chagrin un mal de tête prodigieux, et toutes ces choses jointes ensemble, me rendent à moi-même ma personne insupportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime passer toute la journée avec un Mari, que de raisons pour être triste! Voir des Prudes, des Marquis constant sornettes, avoir par dessus tout cela un Amant importun, qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos, ce n'est pas pour être contente. Le moyen de compatre sans cesse! Je vois tant de Femmes qui se lassent à la fin, et qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne s'être pas rendues plutôt, comment être tranquile! Ah si Adieu, je vous écrirais jusqu'à demain, si je n'entendois pas venir la prude Madame de***. Que je les trouve laides, ces Femmes si vertueuses! Aurois-je envie de ne l'être plus?



LETTRE XX.

Je vois vos soupçons à regret, mais je les aime encore mieux que cette sécurité où je vous ai vu plongé tant de tems. Quelque injustice que vous me fassiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin est la première preuve d'amour que vous m'avez donnée, et je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juste, quand vous avez deviné que votre ami le Marquis de C*** m'aimoit; mais vous vous êtes trompé, lorsque vous avez cru que je répondois à ses soins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches, je ne devois pas vous cacher sa passion, et du premier moment qu'il a osé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi. Mais c'est vous qui me l'avez amené, cet homme: il étoit, disiez-vous, votre ami intime, je l'ai reçu parceque vous le vouliez, vous savez mon aversion pour les nouvelles connoissances. Pouvois-je présumer qu'il deviendrait amoureux de moi? et quand il l'est devenu, pouvois-je, emporté comme vous êtes, vous faire une pareille confidence? J'ai cru qu'il étoit mieux de rebuter sa passion et de lui ôter toute espérance, que de vous exposer, et de m'exposer moi-même à une aventure disgracieuse, et toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puisse tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu, si les tourmens que cet homme me cause, ne m'y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l'ai accablé, pour l'obliger à finir ses poursuites, c'est un détail inutile pour vous. D'ailleurs vous ne m'en croiriez pas, et il suffit que vous m'avez rendu sensible, pour que vous croyiez que je ne puis résister à personne. Mais passons sur la manière dont vous pensez de moi, cette idée me donneroit de l'aigreur; et, pour peu que je m'emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, et ce soin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'épargner des visites que je détestois. Si vous

voulez vous en souvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaîsoit, vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m'avez forcée à le recevoir, et pour toute réponse à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étois capricieuse. Pouvez-vous penser cependant que j'eusse souffert si longtems ses discours, si votre indiscretion ne m'avoit pas contrainte à le ménager. Il me dit hiér une chose qui me fit trembler; il sait que je vous aime, il sait des circonstances que vous seul pouvez lui avoir apprises. Heureuse encore de ne vous avoir pas donné matière à lui en raconter davantage, et de ne pas voir mon honneur et mon repos entre les mains d'un scélérat, assez perfide pour avoir trahi son ami! Je viens d'ordonner que ma maison lui fût fermée; et pour l'éviter, j'y resterai, s'il le faut, toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pousse à bout, et que faisant succéder la rage à l'amour qu'il avoit pour moi, il ne me noircisse dans le monde, et même auprès de mon Mari. Mais si malgré mes prières vous voulez vous venger, attendez pour le faire un motif légitime, et ne hâtez pas ma perte par un éclat hors de saison. Ce n'est qu'à ce prix que je puis vous conserver mon coeur, et vous pardonner de m'avoir mise dans la plus cruelle situation où je me sois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépit et toutes mes craintes, je prévois que ceci ne finira pas tranquillement, je vois déjà votre perte assurée pour moi: mais si vous m'avez aimée, ingrat! vous ne m'auriez pas exposée par votre indiscretion au desespoir de vous voir risquer vos jours, ou, s'ils sont conservés; à la douleur de n'oser plus vous revoir sans confirmer mort amour et ma honte.



LETTRE XXI.

Saint Fer*** venoit de me dire que vous vous étiez battu contre C***, et j'étois dans la dernière inquiétude lorsque votre Lettre est arrivée. Mais pour-quoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre? Seriez-vous blessé? Ou si vous ne l'êtes pas, que craignez-vous? Pourquoi vous dérober à mes yeux? Ne vous soucieriez-vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raisons pour redouter de me voir? Vous ne devez point vous cacher; la brutalité de votre ennemi vous excuse, met ma gloire à couvert, et votre personne en sûreté. Mais que dis-je! vous n'êtes caché que pour moi, je suis la seule que vous ne daigneriez pas voir: tout de moi vous embarrasse, vous supportez à regret mon amour. Vous voudriez ma haine, ingrat! vous employez tous vos soins à la mériter: mais vous n'avez accoutumé mon coeur qu'à vous aimer, et malgré vos mépris je sens qu'il ne vous refusera jamais que ces mouvemens d'aversion auxquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les discours de Saint Fer***, vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous-même, il me semble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez insulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modestement votre avantage, si vous n'aviez pas cru que c'étoit me braver, que de me détailler si bien ce qui vous est arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un sujet de joie, sans qu'il soit accompagné de tout ce qui doit me déplaire. Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je sacrifié? Si j'avois voulu changer, votre indifférence ne m'en fourniroit-elle pas un prétexte spécieux? Si je ne vous avois point aimé, aurois-je craint votre courroux, et le mépris que vous auriez conçu pour moi? Ah Comte! vous savez mal aimer; et mon coeur, quoique plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la contrainte ne peut rien

rien sur l'amour; et que loin que la négligence et la bizarrerie vous fassent plus aimer, elles répandent entre les Amans la froideur et les dégoûts, et qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur desunion nécessaire. Voilà ce que vos procédés me font sentir tous les jours. Je vous aime, mais je me lasse enfin d'avoir à combattre sans cesse mon amour. Peut-être s'affoiblira-t-il? Vous me perdrez, et vos larmes et vos remords ne vous rendront pas un coeur, dont vous ne connoîtrez le prix, que lorsque vous n'en ferez plus possesseur. Songez y, il est tems encore d'empêcher que je ne m'agrisse davantage; je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas, en commençant cette Lettre, la finir si désagréablement pour vous et pour moi. Mais si vous étiez aussi las d'essuyer des reproches que je le suis de vous en faire, nous serions bientôt d'accord sur l'amour ou sur l'indifférence.

LETTRE XXII.

Hier le chagrin de mon Mari me mettoit en peine; je craignois que vous n'en fussiez l'objet, et qu'il ne trouvât à redire à des assiduités qui ne sont déjà remarquées que par trop de personnes. Son procédé me rassure; et il faut, puisqu'il vous choisit pour confident, que vous ne lui soyez pas suspect. J'aurois parié presque, à voir son inquiétude, qu'une nouvelle passion l'agitoit; car il ne m'appartient pas d'être le but de ses réflexions, de quelque façon que ce puisse être. C'est donc de votre cousine qu'il est amoureux, et c'est vous qu'il charge du soin de faire valoir ses soupirs. Il faut, pour être si timide, qu'il soit bien cruellement blessé. C'est sans doute pour réserver à votre cousine le plaisir de faire les avances. Elle n'est pas si cruelle que l'on doit tant craindre de lui dire qu'on l'aime, et la passion du Marquis est de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que

que d'avancer ; et je ne répondrois pas de son amour, si on le laissoit trois jours aux petits soins. Avertissez-en votre cousine, afin qu'elle s'arrange là-dessus. Mais que deviendra le pauvre petit D***, que deviendra R***, enfin que deviendra toute la Cour ? Que de malheureux ! il n'y aura pas moyen de les garder tous. Le Marquis est pour les rivaux d'une incommodité sans égale, sur-tout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de se refuser une semaine le plaisir d'être perfide ? Il voudra être aimé sans partage, au moins ce tems-là. Mais quoi qu'il en puisse arriver, servez mon Mari. Peignez à votre cousine le feu qui le consume. Présentez-lui le funeste tableau d'un homme, qui depuis deux jours est plongé dans une tristesse mortelle. Dites-lui qu'il est de conséquence de ne le pas laisser gémir longtems, et que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui envisager la perte du tems, vantez les bonnes qualités du Marquis, et passez légèrement sur sa constance, de peur de l'épouvanter. Faites-lui voir ses Amans au desespoir, les uns s'exilant dans leurs Terres, les autres cherchant en vain des remèdes contre son changement, et réduits, au milieu d'un autre amour, à souhaiter encore son coeur, tout perfide qu'il est. Appuyez d'un autre côté sur la reconnoissance de mon Mari. Faites-lui valoir les empressemens d'un nouvel Amant. Comptez tous les momens de la journée, et dites-lui que le Marquis ne lui en laissera pas un à regretter. N'oubliez rien en un mot de ce qui peut la déterminer. Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous presse de vous charger de cette négociation ; mais, sérieusement parlant, je crains tout de l'oisiveté de mon Mari. Il n'est jamais amoureux de moi, que quand il ne fait que faire. C'est à vous, puisque vous m'aimez, à prévenir les chagrins que son retour pour moi pourroit vous donner. Je ne sai s'il me sied bien de vous le dire, je ne sai même si vous ne souhaiteriez pas qu'il revint à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux, parceque vous n'auriez pas la commodité de me voir si souvent, ou que vous seriez bien aise de devoir à la contrainte dans laquelle il me tiendrait, ce que jusqu'ici mon amour vous a refusé. J'ai
cru

eu remarquer que vous aviez cette fantaisie, mais ce sentiment-là n'est point délicat; et si cela arrivoit par cette voie, ce seroit lui, et non pas moi, qu'il en faudroit remercier. Adieu, Comte, je ne sai pourquoi je vous aime tant aujourd'hui, je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choses du monde, je me suis exagéré mes rigueurs, j'ai même été jusqu'à craindre que vous n'en mourissiez de désespoir, en un mot j'étois un peu folle. Quel dommage que Bon jour.

BILLET.

Je ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous que vous me proposez, me paroît un peu trop dangereux. Je ne suis point observée, mais si j'é prenois moins de précautions, je risquerois sans doute de l'être. Ne nous mettons point au hazard de perdre, par un instant de folie, la liberté qu'une longue circonspection nous a acquise. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi, je me souviens des maigres de foiblesse que je vous donnai hier, et peut-être vous les voudriez mettre à profit. Toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce soir chez moi, vous m'y trouverez, cependant je n'y ferai point seule. Je vous aime, et je craindrois d'employer plus de tems à vous le prouver, qu'à vous le dire.



LET-

LETTRE XXIII.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur le Comte, ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodemens; encore un, je ne repondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude, que pour me rendre plus sensible encore que je ne le suis. C'est un moyen admirable pour se faire aimer. Je sens au travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaisirs du coeur et ses tendres épanchemens, que ceux que l'amour peut procurer. Je ne sais comment vous dire cela; mais je suis sûre que vous m'entendez beaucoup mieux que je ne m'exprime. Je ne saurois m'empêcher de rire, quand je pense à vos emportemens, et à ma résistance. Elle doit vous prouver que j'en veux absolument rester où nous en sommes. Bien des Femmes à ma place auroient accepté le parti; elles auroient pu se vanter de ne s'être rendues que par lassitude, et c'est toujours autant de pris sur le reproches, qu'on peut avoir à se faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occasion on a des forces tout autant qu'on en veut avoir; jugez de ma volonté par les miennes. Savez-vous bien que je ne sai plus que penser de Lucrèce? Encore avoit-elle un avantage sur moi? elle n'aimoit pas Tarquin. Mais moi qui vous adore, moi, qui vous trouve charmant, avoir opposé à vos prières, à vos larmes, à vos caresses, tant de fermeté, c'est un effort qui surpasse le sien. Je vous pardonne vos extravagances, mais désormais laissez-moi en repos. Quoique ma vertu soit grande, et qu'elle ne brille jamais mieux que lorsqu'on l'attaque, ne l'exposez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les Femmes sont journalières: j'étois, après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur détestable, et j'étois déjà couchée, lorsque mon Mari, tout essouffé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il étoit horriblement fatigué, après il me trouva jolie; et lui, qui avec moi ne s'avise jamais de rien,

s'avisa

s'avisa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expliqua, plutôt en Amant qu'en Mari, ses amoureuses intentions; et je ne fai pas ce qui en seroit arrivé, si je ne l'avois pas prié brusquement de s'en aller chez lui, et de me laisser reposer. J'étois si lassé, si rebutée des hommes, que je l'aurois battu, s'il eût persisté dans son dessein. Çauroit été effectivement un caprice singulier de donner à mon Mari, ce que je venois de refuser à mon Amant. Adieu, venez dîner avec nous, mais songez à vous observer. Le Marquis me croit la moins sensible de toutes les Femmes, et c'est sur cette idée qu'il s'est faite, qu'il se repose absolument. Tâchez donc de ne le pas détromper, lui-même nous fournira les occasions de nous voir en liberté; et qui fait après tout, si je serai toujours disposée à en user comme de celle d'hier? Je le sens, sa présence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un Mari seroit trop heureux, s'il pouvoit faire oublier à sa femme qu'il est au monde.

LETTRE XXIII.

Il est vrai, je suis jalouse, et l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes soupçons, n'a servi qu'à les augmenter. Vous avez encore osé me présenter ma rivale. La cruelle qu'elle est! Avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié! Avec quel art elle m'a parlé de vous! Je n'avois pas seulement l'esprit de m'en défier, je jouissois de la douceur extrême de vous entendre louer, et je croyois qu'elle me félicitoit tacitement sur mon choix, pendant qu'elle ne cherchoit par mes réponses qu'à s'affermir dans le sien. Que je la hais de cet artifice! Que je vous hais vous-même, perfide! Et que mon coeur, en vous détestant, se venge bien de l'amour qu'il eut pour vous, et de sa crédulité! Peut-être serois-je encore dans mon erreur, si vos yeux ne m'eussent tous appris? Vous m'estimez si peu, que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez, qu'aveuglée par ma passion, je

je ne verrai pas ce qui la blesse si vivement. L'amour est toujours clairvoyant, quand il est au point que je sens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchissant avec plaisir, sur tout ce qui me prouvoit votre tendresse, comment avez-vous pu penser que je ne m'apercevrais pas de votre négligence, et de vos mépris? Sera-ce, en m'accusant de bifaratterie, que vous dissiperez mes soupçons? Pouvez-vous me nier que vous n'avez point passé avec elle les deux jours que vous m'avez refusés? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous sembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous justifier. Vous aviez honneur de dire à une autre, que vous craigniez d'aimer toujours vainement; vous fites entrer dans vos justifications la comparaison d'elle à moi. Vous soupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyez infidèle, et vous lui rendiez en secret tous les charmes que votre bouche traitresse vouloit lui dérober. Mais quand il seroit vrai qu'elle me fût inférieure autant que vous vouliez me le faire croire, pensez-vous que j'en fusse plus persuadée de votre indifférence pour elle, et votre caprice ne suffiroit-il pas pour me faire tout appréhender? Je vous l'ai dit cent fois, je crains tout. Pourrois-tous les agrémens que vous m'avez donnés, je serois seule avec vous dans tout l'Univers; que je ne serois pas encore rassurée sur votre inconstance. Vous souvient-il de ce jour où je pensai vous perdre sur quelques agaceries que vous fit la Princesse de***, et que votre vanité vous fit attribuer follement à l'amour qu'elle avoit pour vous? Ai-je ignoré que vous ne revintes à moi, que lorsque vous eûtes perdu toute espérance de lui plaire? Trop heureuse encore de n'avoir pas été instruite de toutes les perfidies que vous m'avez faites. Mais sans aller chercher dans le passé, tâchez de me persuader que cette joie, qui vous animoit quand vous jouyiez hier, n'étoit que pour moi. Rappelez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés et contraints, ces soupirs que vous donniez plus au chagrin d'être loin d'elle, qu'au plaisir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'étoit pour cacher aux

F

yeux

yeux des autres votre véritable passion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte; un regard, un geste prouve plus en certaines occasions, que les discours les plus étudiés. D'ailleurs, ce seroit pour vous une excuse frivole. Quand vous m'aimiez, vous étiez moins circonspect; et quelque peine que j'eusse à contraindre vos empressements, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences, que tant de froideur. Je vous ai vu... ingrat! Je ne puis me rappeler sans frémir. Adieu.

Je suis honteuse d'avoir perdu tant de tems à me plaindre, ne me voyez plus, renvoyez-moi mes Lettres et mon Portrait? il ne vous seroit point de garder ces marques de ma foiblesse, et vous n'avez pas de raison pour vous opposer à ce que je desire. Laissez-moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma foiblesse; et si je ne puis m'empêcher de pleurer votre perte, je me sauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

LETTRE XXV.

Non, Monsieur, je ne vous verrai pas, vos efforts sont superflus, et vous m'êtes à présent trop indifférent, pour vouloir de vous aucune justification. La crainte où vous êtes que je ne vous haïsse, est mal fondée; je ne vous hais pas, mais je ne vous aime plus. Rassurez-vous, on ne hait en pareil cas qu'autant qu'on aime bien; et pour que vous n'en puissiez pas douter, trouvez bon que je vous assure ici de toute mon indifférence. Vous ferez là-dessus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne suis que trop bien vengée, s'il est vrai que vous m'aimiez encore. Il est douloureux d'aimer seul; et, aimable comme vous êtes, peut-être cela ne vous est-il jamais arrivé. Je ne vous dis rien sur votre changement, il est l'effet de votre caprice; et comme vous aimiez il y a quelques jours Madame de***, il se peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui.

hui. Quant à mon coeur que vous me redemandez, il n'est plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il soit à vous, Il sera plus avantageux pour vous que les choses restent entre nous dans l'état où elles sont. Si je renouois avec vous, ce ne feroit que pour avoir le plaisir de vous tromper à mon tour; mais ce plaisir-là est indigne de moi. Je ne vous aime plus. Il est fâcheux pour votre vanité de voir ces tristes mots tracés de la main qui vous a tant de fois écrit le contraire: mais il n'est pas étonnant que je suive votre exemple; je serois morte de douleur, si mon inconstance ne m'avoit pas mise hors d'état de sentir la vôtre. Ainsi épargnez-vous des démarches, qui, loin de vous rendre mon estime, vous avilissent encore à mes yeux. Vous me défiez dans votre Lettre de vous prouver que vous aimez Madame de***, cela ne me touche point assez pour le faire. Aimez-la, j'y consens; mais que ce soit d'une façon bien tendre, épargnez-lui les tourmens que vous m'avez causés. S'il se peut, rendez-vous digne de posséder une aussi aimable conquête; ou, si vous n'avez plus ses rigueurs à craindre, songez à vous conserver des bontés si peu communes. Vous partez, dites-vous, si vous me trouvez inflexible. En cas que cela arrive, prospérité et bon voyage.

LETTRE XXVI.

Quelle est donc la puissance de l'amour! Je vous fais coupable, et je vous pardonne. Mais qu'il est difficile de haïr ce que l'on aime, et qu'on a de plaisir à penser qu'il n'est point infidèle quand on a eu tant de raisons de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon coeur. Puisse sa possession vous rendre assez heureux pour vous fixer! Et puissiez-vous m'aimer assez, pour m'empêcher de vous haïr un jour! Je veux bien croire que je me suis trompée, quand je vous ai cru prévenu pour une autre, et il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnoisse encore mieux mon erreur. Je ne cherche point à me tourmenter; mais exempte

de caprices, je ne le suis pas de soupçons. Mon amour s'allarme de tout; un regard, jetté sur une autre, me fait penser mille choses extravagantes; j'envisage dans le moment votre perte; et l'idée de n'être plus aimée de vous, est une idée que je ne saurois soutenir. Et vous croyez que mon amour est refroidi? Si je ne vous aimois avec fureur, prendrois-je garde à vos actions? Hélas! il en est qui vous paroissent innocentes, et qui me mettent au desespoir. Que ne pensez-vous de-même? Pourquoi, toujours occupée du soin de vous plaire, ne trouvai-je pas en vous le même retour? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me faire mourir de douleur? Aviez-vous besoin de rechauffer dans mon coeur des sentimens que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir? Avez-vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale? Et si vous m'aimez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas lui adresser le moindre discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder? Seriez-vous assez maître de votre coeur pour jouer un pareil personnage; Ah! gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerois mieux infidèle que perfide. Mais qui m'assure que vous n'avez pas eu envie de changer? Vous me dites que non, devoit-ce être assez pour me le faire croire? Encore troublée du péril que j'ai couru, le craignant sans cesse, mon coeur frappé dément en secret vos sermens et ma crédulité. Je sens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous m'a refroidie; et j'ai trop de peine à vous justifier, pour que vous n'avez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir et votre douleur sincères, mais le souvenir du passé, et la crainte de l'avenir me glacent sur le présent. J'ai besoin de raisons pour vous rendre un amour aussi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je soupire de me trouver si différente de ce que j'étois, je sens que j'ai perdu de ce trouble, et de ces desirs que je me plaisois à entretenir, sur lesquels même je n'avois pas besoin de reflexions pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard peut-être, je ne vous aimerois plus.

Que

Que l'aveu sincère que je vous fais, vous fasse connoître de quelle conséquence il est avec moi d'imaginer de pareilles choses. Ne croyez pas cependant que je vous voie sans plaisir revenir à moi; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuse, si votre ame insensible pouvoit se remplir d'une partie des feux dont la mienne est agitée! Je crois n'avoir pas besoin de vous prescrire de ne plus voir Madame de***; examinez si cela vous coute, et songez à ne me pas laisser penser, qu'en cessant de la voir, vous me faites un sacrifice. Adieu.

Mon Mari, comme j'achevois ma Lettre, est entré dans mon cabinet, et occupé d'un soin assez singulier, en m'annonçant qu'il alloit à Versailles, il m'a demandé pourquoi je ne vous voyois plus; et me voyant interdite à sa demande: Madame, m'a-t-il dit d'un air très sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, et il semble que ce soit sur mes amis que vous vous plâtiez de répandre les effets de votre bizarrerie: le Comte en est un que j'estime, et vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander. Ce n'est pas qu'il soit coupable, mais il est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, et pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte, qu'en revenant, je le voie ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés? Lui-même, a-t-il repris; mais ne lui en veuillez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce mystère. Quoi qu'il en soit, recevez-le bien; soyez sûre que pour vous punir, je l'amènerai tous les jours chez vous. Ces Femmes, a-t-il ajouté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous sai bon gré de vous être servi de son intercession pour vous raccommo-der avec moi, le fait est rare. Mais si je ne vous avois pas aimé, sa recommandation auroit été assez inutile. Je meurs de rire de son zèle; mais ne conviendrez-vous pas que c'est dommage de le tromper?

LETTRE XXVII.

Vous m'accusez d'être indifférent, et vous ne concevez pas comment, au milieu de vos transports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devroient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçu quelque tems; mais ce qui me fâche, c'est que je commence à ne le plus concevoir. Vous inférez de mon insensibilité prétendue, que votre passion est plus forte que la mienne, vous vous répandez en reproches, et ne connoissant en amour d'autres plaisirs que ceux que les sens y attachent, vous traitez de chimère et d'illusion les mouvemens qui portent à l'ame une volupté plus vive et plus délicate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pouvez-vous la connoître! Et comment, en étant si pénétrée, puis-je si peu la décrire! Si je la sentoie moins vivement, sans doute je l'exprimerois mieux. Vous m'accusez d'indifférence. Ah! que ne puis-je sans crime répondre à vos empressements! Vos plus tendres transports ne suffiroient pas aux miens, et je vous ferois bientôt rougir d'avoir osé croire que ma passion est moins violente que la vôtre. Moi sans desirs! M'en croyez-vous exempt? Voyez-vous tout mon desordre? Moins heureuse que vous, ne suis-je pas dans la nécessité de vous le cacher? Puis-je m'y abandonner, sans offenser cette vertu cruelle, dont le secours, tout foible qu'il est, m'a jusqu'ici sauvée de la perte de votre estime, de celle de votre coeur? Sans cette fatale certitude que Hélas! où m'emportai-je? N'avois-je que cela à vous écrire? Que je vous ai dit de choses criminelles pour moi, peu flatteuses pour vous, qui comptez peut-être pour rien l'égarément de ma raison? Pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche? Ne vous en prévalez pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, et qui ne me donneroit pas sans doute le tems de recommencer, je m'épargnerois la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie. M'en croirez-vous, quand je vous dirai que

que je ferai plus prompte à les desavouer, que je ne l'ai été à les écrire? Adieu.

Je suis au desespoir, ma mère m'emîne avec elle je ne sai où. Je ne vous verrai pas de toute la journée. J'ai eu beau lui dire que je ne me portois pas bien, elle s'est obstinée à me trouver le meilleur visage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vai m'ennuyer!

BILLET.

Je ne sai si je fais bien de vous avertir que je suis seule; mais je m'ennuye, et je voudrois vous voir. Peut-être ne le devois-je pas, dans l'état où les belles descriptions du Marquis vous ont mis. Je lui suis obligée du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zèle. S'il en est si content, jugez combien le seroit un homme que j'aimerois, et qui jouiroit de mes transports. Un Mari ne voit que la statue, l'ame n'est faite que pour l'Amant. Je ne doute point du plaisir que vous auriez à vérifier ses discours. Quoi qu'il en soit, mon Mari ne dine pas avec moi, et quand vous viendrez remplir une place qu'il laisse vuide, je ne vois pas ce qu'on aura à me reprocher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes; mais il me semble que vous m'amusez davantage, et je hais par dessus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable, et Dieu veuille que ce soit assez pour vous du plaisir de me voir.



LETTRE XXVIII.

Oui, je l'avoue, si mon Mari arriva hier à propos pour lui, il vint fort mal à propos pour vous: ma vertu chancelante ne se défendoit plus que foiblement, vos empressements m'avoient surpris au point de me le faire perdre de vue. L'occasion, votre amour, le mien, tout combattoit contre moi; je sentoits ce que je n'ai jamais senti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyoient plus. J'étois dans cet état de stupidité où on laisse tout entreprendre, et mes réflexions avoient fait place à une ivresse, plus aisée à ressentir qu'à exprimer. Que serois-je devenue, si le Marquis ne fût arrivé! Je recule votre perte d'un jour. Que fai-je? Peut-être pour jamais. L'état où je me suis vue, quelque desordre qu'il porte dans les sens, quelque enchanteur même qu'il puisse être, est trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrouver. Vous n'attendiez pas, j'en suis sûre, cette conclusion; et dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le hazard a gâté, vous m'en supposez une semblable, vous avez tort. Que dans ces momens cruels, où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les sens troublés agissent pour notre séduction, où les transports d'un Amant échauffent sans cesse les nôtres, et ne portent à l'imagination que l'idée d'un plaisir vif et présent; que dans ce délire, dis-je, on souhaite sa défaite, je le crois; on ne la voit pas. Mais, que revenue de ce funeste état, on puisse se soumettre aux desirs d'un Amant, et le rendre heureux, parceque notre foiblesse l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je ne conçois pas. Donc, en suivant ce raisonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parceque je ne suis plus folle. Vous en serez fâché, et moi aussi peut-être. Mais en vérité je ne puis faire autrement; si j'étois sûre cependant que mon Mari pût venir encore nous troubler, je vous l'accorderois; car sans lui ma vertu n'étoit qu'une sottise. Ce cher Marquis! je l'ai tant embrassé.

F 5

mes

votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agissoit de me faire pitié; mais pourriez-vous à présent vous y méprendre? Je vai ce soir à l'Opéra, jouissez du plaisir de m'y voir: il vous paroîtroit peut-être extraordinaire d'avoir-là un rendez-vous, si vous ne saviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis clos; cependant venez de bonne heure.

BILLET.

A l'Opéra, sur un mot que vous m'avez dit, j'ai soupiré, même mes yeux ont accompagné ce soupir. Je croyois, puisque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explication. Ce que je vous dirois à présent, ne rendroit pas ce que je vous disois dans ce moment-là. L'esprit n'imité pas toujours les expressions du coeur; et peut-être que le mien n'est plus dans la disposition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je m'en flater. Vous me demandez si je reste chez moi, je voudrois bien vous répondre, non; mais vous ne méritez pas ce mensonge. Vous voulez savoir si j'y serai seule, je pourrois bien vous le dire; mais ne voulez-vous rien deviner?

(On a supprimé ici quelques Lettres.)

LETTRE XXVIII.

De l'amour tant qu'il vous plaira; mais un peu plus de sagesse et de discrétion, où je suis perdue. Vous m'embrassiez hier avec tant d'emportement, et il paroissoit tant de fureur dans vos yeux, qu'il étoit impossible de ne pas s'appercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous suis-je si peu chère que vous vouliez me perdre, et avec si peu de plaisir pour vous? Dans quel tems ne pensâmes-nous pas être surpris!

pris! Est-ce au milieu du tumulte... Ah! j'en frémis; si vous m'aimiez, m'exposeriez-vous à de tels dangers? N'avons-nous pas assez de momens dans la journée? Que vous êtes bizarre! Vous ne desirez jamais plus ardemment, que lorsqu'il est presque impossible de vous satisfaire; et quand dans des lieux dont nous sommes sûrs, je me livre à votre tendresse, je vous trouve sans empressement et sans ardeur. C'est une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi; vous me rendez, je crois, assez de justice pour ne point m'accuser d'emportement. Je ne suis cependant pas insensible! mais mon coeur me fournit plus que le vôtre; ce qui fait mon bonheur, seroit pour vous une idéeur insupportable. Vous n'imaginez rien au-delà de vos desirs. Vous ignorez les soins délicats qui touchent tant un coeur sensible? cet amour, enfin, que vous sentez si peu, et dont vous ne connoissez que ce que j'en voulois toujours ignorer. Je vous parle-là, sans doute, une langue étrangère: votre coeur ne vous reproche rien; vous me montrez de bonne-foi les seuls mouvemens dont il est capable; et le fruit que je tirerai de mes plaintes, sera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrois moins, si vous pouviez apprendre en même tems à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la discrétion que vous me devez, quand vous n'aurez dit à personne les termes où nous en sommes ensemble? Ne savez-vous pas que les actions en disent plus que tout le reste? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez, et qu'il ne manque rien à votre bonheur? Est-il si grand que vous ne puissiez le contenir? Perdroit-il de son prix à être ignoré? Quelle est cette affectation de vouloir toujours me parler à l'oreille, et de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature? Pourquoi le soin de ma réputation, est-il celui qui vous touche le moins? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir, vous sentiriez que je mérite d'être ménagée, que j'en ai besoin. Ne vous fiez pas à l'indolence de mon Mari; elle est à craindre, si elle vient un jour à me soupçonner de foiblesse. Tout m'est suspect. Voyons-nous en public le moins que nous
pour.

pourrons, je crains votre indiscretion, et toute votre probité ne me rassure pas sur vos transports. Je crains les miens, je sens que je ne vous regarde jamais comme un autre homme. Comment cacher les mouvemens qui m'agitent lorsque je vous vois? Contraignons-les, il faut si peu de chose pour nous déceler; un mot que nous ne croirons de nulle conséquence, un regard, une simple préférence, tout cela s'explique toujours dans le monde d'une façon désavantageuse. Que de gens qui n'y ont d'autre occupation que celle de nuire! Si la calomnie attaque tant de personnes, que ne devons-nous pas craindre de la médifance? Donnez-moi, je vous prie, pour plus grande preuve d'amour, celle de m'en marquer moins. Vous imaginez-vous desirer seul? Croyez-vous que je ne me fasse pas violence? Mais puisque je résiste à ces mêmes desirs, pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Vous devriez rougir d'avoir moins de force que moi. Adieu; vous vouliez me voir, mais j'ai bien envie que cela ne se puisse pas. N'importe, venez; je n'aurai ni amis ni ennemis, et ne vous battant guères que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affaiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie, ni si belle, ni si folle. Que je vous plains.

LETTRE XXX.

Je suis bien-aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'avez écrit; le prétexte de vous faire réponse, m'aidera beaucoup pour ce que j'avois à vous apprendre. Afin de commencer avec ordre, je vous dirai premièrement, que vos craintes sont extravagantes; et pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle assurance de fidélité, ni pour le présent, ni pour l'avenir. Je ne suis pas fâchée que vous me soupçonniez un peu: tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'aller mon train ordinaire: si avec cela vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Passons au reste. Mon Mari, com-
me

me vous savez, se croyoit malade hier; et le soin de sa santé étant le premier de ses plaisirs, je pensois avec raison qu'il ne sortiroit point de toute la semaine. Cela nous auroit contraints, il a changé d'avis. Il s'est éveillé ce matin le teint frais et les yeux vifs; il est venu dans mon appartement avec un air nonchalant et douloureux, pour voir ce que je lui disois de son visage, je l'ai trouvé tel qu'il étoit, c'est-à-dire, un peu meilleur que le mien; je l'en ai félicité, et l'ai assuré que ce qu'il prenoit pour une indisposition, n'étoit qu'un ennui qui, répandu sur ses charmes, en obscurcissoit une partie. Il a insisté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri en se regardant, et tout d'un coup il m'a dit qu'il étoit mieux. Cette découverte l'a mis en si belle humeur, qu'il est resté à ma toilette, où il a été le plus aimable et le plus galant de tous les hommes. J'ai presque eu envie de le prier de m'aimer encore. Il est enfin sorti pour aller à la sienne, où je l'ai accompagné. Il s'est fait habiller avec toute la coquetterie d'une Femme qui attend un Amant chéri. J'ai loué ses agrémens, j'ai même mis la main à sa parure; je l'ai tant assuré qu'il étoit charmant, qu'il s'est déterminé à aller chez votre cousine, où il passera la journée. Malgré votre gronderie, je me sens en disposition de la bien employer, et j'ai cru que pour la passer avec agrément, je n'avois besoin que de vous. Si vous voulez cependant, nous aurons du monde; je crains que tant de solitude ne vous ennuye, surtout m'aimant aussi peu que vous le faites aujourd'hui. Quoi que vous en pussiez penser, je n'ai point envie, par complaisance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux. Ainsi venez, et de bonne heure, je ne vous ai jamais tant souhaité.



LETTRE XXXI.

Les affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre dans l'embarras et la tristesse le plus beau mois de l'année, et votre absence me prive de tous les plaisirs que je pourrois prendre dans un lieu qui seroit charmant pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous comme moi? Paris, depuis que je l'ai quitté, a-t-il encore des charmes pour vous? Tout ce que vous y voyez, vous est-il indifférent? Souhaitez-vous de m'y voir? Vous souvenez-vous que je vous aime, et ce souvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la passion que j'ai pour vous contribue au mien? Que je suis heureuse! si, au milieu de tous les plaisirs qui vous environnent, votre coeur sent qu'il lui manque quelque chose. Avez-vous du plaisir à m'être fidèle? M'aimez-vous enfin autant que je vous aime? Ce n'est que dans un amour aussi violent que le mien, qu'on peut goûter une joie véritable. On s'ennuye quand on aime médiocrement. Si votre Lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contentee! Que vous vous exprimez bien! Il me sembloit, en la lisant, que j'avois moins d'amour que vous. Mais est-il possible qu'au milieu de tant de trouble on puisse avoir tant d'esprit? Sentez-vous tout ce que vous m'écrivez? Vous me dites que vous vous ennuyez, je n'ai d'heureux momens que ceux que j'employe à penser à vous. Que je regrette ceux que je suis forcée de donner à d'autres soins! et que pour soulager une si cruelle absence, c'est peu de chose qu'un portrait! Si vous saviez toutes les folies que je lui dis! Le mien vous occupe-t-il quelquefois? Avez-vous besoin de ce secours pour penser à moi? devoit-il vous suffire? Ah que vous m'aimez foiblement! Devriez-vous me laisser dans la tristesse de ma solitude? ne devriez-vous pas vous-même sentir toute l'horreur de la vôtre? Vous avez peut-être saisi l'occasion de votre procès, pour vous dispenser de me voir aussi souvent que vous le devriez. Le visage de votre Rapporteur vous plaît-il plus que le mien, et tous les procès

du

du monde valent-ils celui que je pourrois vous faire perdre? Je donnerois tout au monde pour avoir le plaisir de vous voir ici. L'espérance que vous me donnez d'y être dans quatre jours, ne sera-t-elle point vaine? La Cour et vos affaires vous en laisseront-elles le tems? A présent je suis veuve, mon Mari occupé dans le même lieu, et plus que vous, ne peut pas venir sitôt, et vous devriez mieux user de la liberté que pourroit vous donner son absence. Le tumulte de la Ville est desagréable aux Amans, le coeur y est sans cesse gêné par des bienséances incommodes; et ce n'est que dans la tranquillité de la solitude, qu'on jouit parfaitement de soi-même. Venez donc essayer si vous me trouverez moins cruelle, et si votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins, que la beauté de la Nature, l'ombre et le silence des Bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me suit jusques dans les bras du sommeil, je vous vois toujours le plus aimable Berger du monde, et quelquefois le plus heureux. Mais enfin, tous ces plaisirs ne font que des songes; venez, par votre présence, m'en offrir un plus réel. Adieu, vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi? Adieu, souvenez-vous que je vous aime, et que je meurs où vous n'êtes pas.

LETTRE XXXII.

Huit jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu; huit jours que j'ai passés dans le plus grand chagrin du monde, et dans lesquels peut-être vous n'avez pas voulu trouver un moment pour penser à moi. Vous m'avez écrit, il est vrai, une Lettre qui auroit paru fort tendre à tout autre. Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours? Est-il possible qu'une absence aussi longue, ne vous paroisse pas aussi cruelle qu'à moi? Mon coeur, parce qu'il est à vous, a-t-il perdu de son prix à vos yeux? La vivacité de mon amour me fait trouver

trouver de la langueur dans le votre, il me semble que vous ne devriez pas me laisser dans l'ennui de ma solitude. Je vous veux du mal de votre peu d'empressement; je voudrois quelquefois que, pour me voir, vous sacrifiasiez tous les devoirs et toutes les affaires du monde; j'oublie que je vous ai défendu de le faire, et quand je m'en souviens, je ne vous pardonne pas de m'avoir si bien obéi. Pourquoi m'exposez-vous à penser des choses si extravagantes? Un moment est-il donc si difficile à trouver? Osez-vous bien donner au sommeil un temps qui ne devrait appartenir qu'à l'amour? Lorsque vous remplissez toutes les heures de ma vie, ne puis-je exiger de vous quelques-unes de la vôtre? Si vous saviez combien je m'ennuye, et combien de Robins et de Financiers m'accablent, en vérité vous plaindriez mon sort. Il n'est pas nécessaire d'être éloigné de ce qu'on aime, pour ne pas s'amuser de leur compagnie; et malheureusement ils ont commencé avec tant de respect à m'ennuyer, que je ne sai plus comment faire pour m'en débarrasser. La maison de P*** est pleine de ces Messieurs, elle est si proche de la miennne que j'en suis obsédée toute la journée, sur-tout des jeunes Robins. Ils ont des façons si semillantes, tant d'esprit, et débitent la fleurette avec des airs si cavaliers, qu'il faut être aussi prévenue que je le suis, pour ne pas me rendre à leurs séduisans propos. Quelle impertinence! Quelle fatuité! On dit pourtant que ce sont des gens à bonnes fortunes; quelle honte pour nous! Je crois que l'habitude qu'ils ont de s'ennuyer à l'audience, répand sur toutes leurs actions je ne sai quoi de fade, qui domine jusque dans leurs manières les plus évaporées. J'ai déjà reçu de ces petits téméraires, trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'empressez à me faire leur cour. Les aimables petites personnes! En vérité ce seroit une sottise que d'avoir avec eux de la vertu; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus besoin que de goût. Sans Saint Fer***, qui est d'avant-hier chez moi, je crois que je serois malade d'ennui; mais sa gaieté me dédommage de toutes les fadaïses que j'entens, et puis j'ai avec lui

le

le plaisir de parler de vous. P*** me donna hier un souper, qui acheva de me mettre tout-à-fait de mauvaise humeur. Mes Robins y dirent mille bons-mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médit beaucoup pour me plaire; et avec tout cela, croiriez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, et que si votre souvenir ne m'avoit soutenue au milieu de tous ces amusemens, j'y serois morte de chagrin? Adieu, venez au plutôt, par votre air guerrier, dissiper cette légion d'ennuyeux qui m'obsèdent. La chose presse. Faut-il pour vous y déterminer, vous dire que j'entens toussier votre oncle? N'importe, je vai, pour me divertir, lui faire cacheter ma Lettre. Adieu, mon cher Comte, je n'ai pas le tems de vous rien dire; mais dites-vous de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, et peut-être ferez-vous encore bien loin de ce que je sens.

LETTRE XXXIII.

Mais qui vous dit que j'aie besoin de vos excuses? Vous m'avez fait une espèce d'infidélité, je n'en saurois être fâchée, c'est un exemple que vous me donnez, et vous savez ce que ceux de cette sorte valent auprès de mon sexe. Vous craignez qu'il ne soit suivi, c'étoit une réflexion qu'il falloit faire auparavant: mais point, vous commencez par insulter; et vous avez peur après de la vengeance. Vous avez mené hier, vous et Saint Fer***, des Filles d'Opéra à la campagne; je ne vois là dedans rien d'extraordinaire, je suis persuadée que vous aurez choisi les plus vertueuses; et quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entièrement, et à votre goût, et à votre discernement. D'ailleurs il n'a jamais été défendu d'aimer la Musique, et je conçois qu'elle est plus touchante au fond d'un Bois que parmi l'embarras d'un Théâtre, et la foule importune des Spectateurs. Mais quand tout cela ne seroit pas, et que mon imagination, qui cherche sans cesse à vous justifier, voulût pour ce coup met-

mettre les choses au pis, qu'en pourroit-il arriver? Je rougierois dans cette occasion d'être jalouse, je ne puis seulement qu'en être un peu moins fidèle. Mais ce n'est pas à quoi vous avez pensé, et ce que, malgré votre étourderie, vous ne présumez pas qui puisse arriver. Cela sera pourtant: il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, et je ne suis point fâchée que vous me fournissiez l'exemple d'y succomber. Je me piquois autrefois d'une constance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l'un et l'autre. Je change de système. En nous donnant carrière sur toutes nos fantaisies, si celle de nous aimer nous reprend, sans retomber dans les premiers transports d'un amour naissant, nous nous verrons avec plaisir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalousies, de brouilleries, de caprices, rien en un mot de toutes les délicatesses qui rendent l'amour si inégal. Nous nous ferons des confidences; un aussi aimable homme que vous n'a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conseils, s'il est possible: cependant, que ceux d'un étourdi tel que vous, puissent servir à quelque chose. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces sortes de fantaisies avilissent un galant-homme, et que lorsqu'on se prend pour des personnes de cette sorte, on s'expose à jouer un personnage disgracieux; qu'au milieu de mille inconvéniens qui suivent ces petits divertissemens, il est douloureux pour la vanité de se voir en comprimés avec les honêtes personnes qu'elles peuvent associer à leurs plaisirs. Jugez par cet échantillon de morale, de celle que je prépare à vos premières fantaisies. Dieu veuille que j'en sois quitte pour celle-là, et vous pour le repentir de vous l'être permise. Adieu, vous croyez que je ne serai pas visible aujourd'hui, vous vous trompez.



LETTRE XXXIII.

Je ne sai ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on se mêle d'aimer, l'amour ait uni deux personnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouse; et, si je crois ce qu'on n'a dit, je ne manquois pas de raison pour l'être. Aujourd'hui, vous l'êtes apparemment pour me copier: mais à parler sans vanité, je ne suis pas un aussi bon modèle que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je suis coquette, cela peut-être vrai. Que j'aime à plaire! dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous seriez cependant bien étonné, si je vous disois, que dans tout ceci j'agis par raison. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'est pas pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou, pour mieux dire, je remarque parceque je vous aime: j'ai remarqué, dis-je, qu'il est bon d'éveiller votre amour. Hélas! quand il est content, il est si sombre, un peu de jalousie vous anime. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choses du monde, vous oubliez que vous êtes heureux, et vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien ensemble? Assis nonchalamment dans un fauteuil, vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien; et quelquefois, je crois, vous n'en pensez pas davantage. Vous me faîtes, il y a quelque tems, une petite careffe qui avoit à mine d'être fort tendre: point, vous n'y pensez pas, justifiez-moi cette distraction. En vérité vous êtes un amant singulier, plaisant même par cette singularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous sortîtes hier d'un air brusque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais; je parierois que vous ne savez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R***. Enfin vous ne voulez pas qu'il aille de Madrigaux pour moi. Il est cependant bien touchant de voir sous le tendre nom de Silvie sa réputation courir l'Univers entier; laissez-moi jouir du plaisir

fir de l'immortalité, ses vers m'e la promettent, et vous ne me donnez que les momens dont vous ne savez que faire; y a-t-il compensation? J'avoue encore qu'il m'amuse dans ma ruelle, lorsque vous la laissez vuide; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous, lorsque dans les accès de mon amour, mon esprit animé vous adressera de tendres Elégies, vous appellera Coridon, vous retracera enfin ces momens enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. Au reste il n'est pas tems encore que votre jalousie éclate. Vous voyez qu'on se plaint de mes rigueurs, attendez du moins, pour vous fâcher, les remerciemens. Il vous sied mal de vous brouiller avec moi, quel tems choisissiez-vous? Mon Mari est à la campagne, que voulez-vous que je devienne? J'ai resolu, pour punir votre froideur, que nous dinerions aujourd'hui tête à tête, et que nous resterions ensemble toute la journée. Vous pensez bien que je pourrois mieux faire; mais si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine, qu'en vous donnant tout ce tems pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela deviendroit sérieux.

LETTRE XXXV.

Vous gagnez votre procès, et vous acquérez un rival, est-il homme au monde plus heureux que vous? Je passe sur les galanteries de votre Rapporteur, ainsi que sur les obligations que vous m'avez, mais j'ai fait des merveilles auprès de vos Juges. Croiriez-vous bien que le vieux Marquis de***, paralitique, étique, asthmatique, s'est mis dans la tête d'être amoureux de moi, et qu'il a profité de votre absence pour me faire sa déclaration? Il a commencé par m'envoyer mille sucreries, car c'est l'allure de tous ces vieux séducteurs-là. Le présent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier enfin, qu'il avoit diné chez moi, il se débarrassa de mon Mari pour venir me trouver dans mon appartement,

où

où il favoit que j'étois seule, sur que fait comme il est, il remporteroit aisément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieillesse que de timidité, me prit la main, et me la baïsa en me la serrant. Cette politesse me déplut. Il crut que pour me disposer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ses bonnes fortunes, il me nomma quinze ou vingt Dames de la vieille Cour, me fit bien autant de vieux récits très propres à échauffer l'imagination, et poussa tout au moins autant de soupirs. Voyant qu'il ne retireroit aucun fruit de toutes les peines qu'il se donnoit, il se jeta à mes genoux, et me jura que j'avois tout effacé de son coeur, que rien n'étoit impossible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auxquels la bienséance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner; que depuis plus de trois mois il soupiroit sans oser me le dire; qu'il avoit craint le ridicule que se donne un homme amoureux, lorsqu'il n'est plus dans cette première jeunesse qui fait pardonner les écarts, mais que je l'avois emporté sur toutes ses réflexions; enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ses souffrances, et qu'il étoit le plus discret de tous les hommes. Jusques-là je n'avois rien dit, et il présumoit déjà de mon silence, que je ne serois pas insensible, lorsqu'à la fin de sa harangue, jettant les yeux sur lui, je ne pus retenir le plus prodigieux éclat de rire qui me soit jamais échappé. Rien n'étoit plus plaisant que de voir à mes genoux ce Vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, sa bequille à mes piés, hommage que me faisoit sa passion, un oeil égaré caché sous un sourcil épais, et par-dessus tous ces agrémens, le plus ridicule bégayement dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parloit de son amour, plus je riois. Il commençoit à se fâcher, et moi à rire de plus belle, lorsque mon Mari entra. Le vieux Marquis fit à son aspect des efforts étonnans pour se lever, et fut contraint de rester dans la même situation. Ah! parbleu, dit le Marquis, vieux scélerat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme! Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il en parlant à moi; ne voyez-vous pas qu'a cause de son

rhumatisme, il resteroit à vos piés jusqu'à demain? Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adressez plus à elle, elle est plus maligne que vous, et je pourrois bien n'être pas toujours si débonnaire; allons, prenez congé. Le vieux Marquis outré me fit une grave révérence, et partit. Je suis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une infidélité: en tout cas ce n'est que partie remise, et je saurai bien quand il me plaira, me venger de votre froideur, et même de votre inconstance. Les perfidies des Amans ne sont aux jolies Femmes que des prétextes pour d'autres passions.

LETTRE XXXVI.

Que vous vous plaignez froidement de mon absence! Quand votre cœur vous dit si peu de chose, que n'empruntez-vous le secours de votre imagination? Si vous pouviez favoir comment vous n'affurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer si mal, ce que vous devriez si bien sentir. Vous n'avez que de l'esprit. Vous m'avez écrit la plus jolie Lettre du monde, vous racontez agréablement: mais que m'importent les aventures de Paris, à moi, qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur? Vous me mandez que vous vous portez bien, voilà la seule chose flatteuse que vous m'avez dite. Mais me témoignez-vous seulement la moindre inquiétude sur ma santé, me plaignez-vous d'être si long-tems éloignée de vous? Avez-vous la force d'être gai, quand vous ne me voyez pas? Est-ce pour m'insulter que vous avez tant de légèreté dans l'esprit? Est-ce ainsi que vous me payez de ma tristesse, et que vous soulagez ma solitude? Vous me dites encore que vous m'aimez, mais c'est avec une froideur... vous ne le sentez pas. Quoi! ne serai-je donc jamais sûre de votre cœur? L'absence, qui pour les vrais Amans est un supplice insupportable, n'est-elle pour vous qu'un repos? Que je vous plains de favoir si mal aimer! Que vous y perdez de plaisir! Dans le tems même que je connois toute votre in-

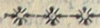
indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne sentirez jamais. Je sens que je vis du moins, et que, tout ingrat que vous êtes, j'ai la satisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaisirs, et ce souvenir me cause une joie plus sensible que celle que vous avez pu ressentir dans les plus tendres momens. Mon sommeil même est plus animé que ne l'a jamais été votre coeur dans les transports les plus vifs. Lors même que votre froideur me desespère, j'ai un secret plaisir à penser que vous aimez moins que moi; mais je mourois de douleur, si vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches? Votre dieudeur ne vous rend-elle pas assez malheureux? Je veux bien croire, que si vous pouviez aimer davantage, tous vos transports seroient pour moi; et je ne saurois m'empêcher d'être contente, quand je songe que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi! Quelle folle espérance me séduit! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déjà abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouissez plus. Vous fuiriez avec soin l'occasion de m'être infidèle. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens: par-tout où vous en trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, et qu'il y a au monde une infortunée qui ne respire que pour vous et qui fait consister tout son bonheur dans la tendresse que vous lui avez marquée. Cette idée me tue; j'ai beau vouloir assurer ma tranquillité sur les sermens que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconstance. Jalouse sans objet, mon coeur n'en est pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous rend sans cesse présent à mon idée; mais au milieu du plaisir que votre souvenir me cause, je ne saurois vous imaginer fidèle. Serois-je assez heureuse pour me tromper! Tâchez du moins de m'épargner des chagrins; c'en est assez pour moi que d'être éloignée de vous, et pour comble de malheurs, je ne suis point sûre du tems de mon départ. La maladie de ma mère m'arrête, et, je ne sai pourquoi, les ordres de mon Mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de notre absence? Songez-vous qu'il y a

un mois que je ne vous ai vu? Songez-vous que je serai encore quinze jours sans vous voir, (plaise au Ciel que je mette les choses au pis,) que peut-être pendant ce tems-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu, mon aimable Comte. Quelque chose que vous puissiez faire, je sens que je vous aimerai toujours. Puissiez-vous, content de cette assurance, ne la rechercher jamais ailleurs? Que ne m'est-il permis de vous en écrire davantage! Sans la Poste qui me presse, je crois que je ne finirois point. Mes Lettres sont ennuyeuses, et je doute que vous ayez assez de patience pour les achever. Si comme vous j'aimois foiblement, elles seroient plus courtes que les vôtres: que je les trouveroies encore trop longues! Adieu.

LETTRE XXXVII.

La précieuse Madame d*** a donc enfin pris sur son austère vertu, de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été faite. Mon Dieu! qu'elle m'a divertie, et que je vous suis obligée de m'avoir donné ce plaisir! Que de langueurs! Que de douleurs! Quel fatras! Sérieusement les Infantes n'auroient pas écrit d'un autre stile à leurs ennuyeux Chevaliers. Vous me sacrifiez donc cette belle aventure, je vous en remercie de bon coeur: mais me permettez-vous de faire mes réflexions sur les motifs du sacrifice? Vous craignez l'ennui; et les beaux sentimens qu'elle vous auroit peut-être débités à toute heure, ne vous auroient pas amusé autant que mon étourderie. D'ailleurs faire toujours de longues dissertations sur le mérite de la constance, parler du plaisir qu'un amour détaché du vice cause à une ame délicate, n'oser rien espérer ou dissimuler ses desirs, se faire un crime de profiter d'un moment heureux; voilà tous les plaisirs que vous avez imaginés auprès d'elle. Mais détrompez-vous. Les Femmes qui paroissent si sévères, ne sont pas les plus inaccessibles aux desirs; et celle-ci, en lisant les Romans, n'en a que mieux connu la nécessité de les abrég.

ger. Vous n'auriez pas tant souffert sous son empire, que vous avez pu le croire; et son impatience prévenant la vôtre, ne vous auroit pas laissé un seul jour dans la doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon! Vous pouviez si bien ménager cette infidélité que je ne m'en serois pas apperçue. Comment avez-vous pu vous refuser au charme de compter une personne de plus au nombre de vos conquêtes? Il arrive tous les jours des choses qui me surprennent: sans vouloir cependant diminuer le mérite du sacrifice, je vous avouerai que je n'aurois jamais crainit cette rivale; et si vous l'aviez aimée, la honte qui en auroit réjailli sur vous, m'auroit assez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été sensible à ce qu'elle a fait pour vous plaire. Autant que j'ai de satisfaction de votre fidélité, je voudrois, pour vous en récompenser, vous aimer, s'il étoit possible, encore plus que je ne vous aime. Au milieu de tant de sujets de joie, je ne laisse pas cependant de ressentir une inquiétude mortelle, et je crois que je serai moins tourmentée quand je vous aurai fait part de ce qui la cause. J'ai cru avoir remarqué que mon Mari n'aimoit plus votre cousine. Des visites moins fréquentes, moins d'impatiences, plus d'empressements pour moi, les médisances adroites qu'il répand sur elle, le dégoût qu'il marque pour les bras quarrés et les nez courts, le séjour qu'il fait chez lui, le soin qu'il prend de me plaire, les discours qu'il tient sur le tumulte du Monde, sur la perfidie des Femmes, les caresses qu'il me fait, et son embarras quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi. Peut-être n'alarmé-je sans raison, mais je connois ses caprices; il faut qu'ils se succèdent, et je serai peut-être assez malheureuse pour en être l'objet. Adieu, je vous verrai aujourd'hui où vous savez. Aimez-moi toujours, mon cher Comte. Il n'est point de malheurs que votre tendresse ne me fasse supporter patiemment, je ne souffre plus dès que je vous vois.



BILLET.

Madame d***, selon vos desirs, vous prête sa maison, et consent que vous en fassiez demain les honneurs, puisque vous le voulez absolument. Saint Fer*** viendra avec nous; et plût à Dieu que j'eusse des témoins plus sévères, et aussi incommodes que je crains qu'ils ne le soient peu. Je vai revoir des lieux où je vous ai donné les premières marques de ma foiblesse, et je ne sai que trop que vous en exigerez encore. Votre Lettre est remplie d'amour, je connois vos transports, et je me défie moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des momens que je voudrois pouvoit éviter toujours? Cette idée est-elle la seule qui vous occupe? Que j'ai de reproches à vous faire, et que j'aurois de satisfaction à me brouiller avec vous, si je n'avois pas encore le racommodement à craindre!

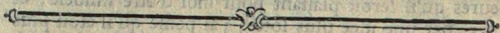
LETTRE XXXVIII.

Je vai vous faire la plus extravagante, la plus ridicule, la moins vraisemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je suis de mauvaise humeur aujourd'hui, et votre charge auprès de moi vous oblige à essuyer mes caprices. Vous voyez que je vous préviens; mais quoique je commence par m'avouer folle, je n'en serai peut-être pas moins raisonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étois pas hiér chez la Duchesse, et Madame de*** y étoit. Cette Dame, comme vous le savez, aime tant l'amour, que quand elle n'a pas le tems de le faire, il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous pensez de la constance. Vous répondez ingénument qu'il n'est rien de plus ennuyeux. On vous le conteste; et pour appuyer votre raisonnement, et faire voir que ce n'est point par opiniâtreté que vous êtes d'un sentiment contraire, vous dites qu'elle vous ennuye, vous personnellement. On n'en veut rien croire.

Pour

Pour qu'on n'en doute plus, vous rapportez des aventures qui vous sont arrivées, vous mourez presque de plaisir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie, et vous terminez votre discours en disant que, grâces à Dieu, pas une Femme encore ne vous a prévenu. Cela m'a piquée, j'ai cru pendant quelques heures qu'il seroit plaisant pour moi d'être infidèle; et puis, par une idée plus sotte, j'ai pensé qu'il étoit plus beau de se laisser prévenir. C'est prendre pour soi-même un parti bien douloureux: mais on a, en pareil cas, le plaisir d'être plaint, on passe pour l'exemple de son siècle, et l'amour propre se dédommage par-là de ce qu'il y perd d'ailleurs. Quoique je sois persuadée que votre esprit s'est égayé aux dépens de votre coeur, je ne suis pas contente de vous voir soutenir par de petites histoires peut-être réelles, un sentiment qui me déplaît; et dans la situation où vous êtes, vous ne deviez pas croire qu'il y eût au monde des inconstans. Vous m'aimez, j'en suis sûre, malgré votre indolence vous m'adorez: et si l'adoration n'eût pas été égale, où en auriez-vous été? Je pouvois saisir ce prétexte, et dire pour ma justification, que puisque vous trouviez du plaisir à être inconstant, vous aviez envie de le devenir: mais malheureusement la fantaisie de vous aimer me tient encore, et tant qu'elle me tiendra, vous aurez la bonté de vous en tenir à la constance. Cela est cruel, je frémis de votre situation, et pour y ajouter quelque chose de plus terrible, je vous ordonne de venir passer la journée avec moi. Je suis curieuse de voir si vous oserez soutenir moi vos propos d'hier. Adieu, voilà tout ce que j'avois à vous faire savoir. Ce n'étoit pas la peine de faire une si longue Lettre, mais je m'ennuyois, j'ai pris la plume sans avoir d'idée déterminée que mon dernier ordre. Il n'étoit pas séant de vous l'exposer d'abord. J'étois un peu piquée contre vous, cela ne valoit pas la peine de vous gronder bien sérieusement, j'avois pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec distraction, j'ai continué de même, et voilà pourquoi je vous ai fait tant de discours inutiles. Je vous les aurois épargnés si j'avois été sage; mais vous avez tant de tems à perdre, que

que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques momens; c'est toujours faire quelque chose, que de lire une Lettre à propos ou non. Je devois vous quereller, l'ai-je fait? Mon Dieu que j'ai de peine à finir! Adieu, pourtant je vous aime toujours.



LETTRE XXXVIII.

Avouez que je suis bien aimable, et que malgré toutes les envies de changer qui vous prennent de tems en tems, mes agrémens vous retiennent dans mes chaînes. C'est un esclavage éternel pour vous, un seul de mes regards détruit toutes vos fantaisies; et quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir pensé que vous pouviez être infidèle. N'avez-vous pas raison, mon cher Comte? fait-on à quoi l'on s'engage, quand on poursuit de nouvelles conquêtes? L'incertitude où l'on est de plaire, réveille par un tourment effectif; et la peine que l'on prend à développer un coeur inconnu, vaut-elle le plaisir qu'on a à lire dans celui qui est à nous? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité? Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne sent rien qui ne soit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaisir ne ressent-il pas à vous exprimer sa tendresse, à se tromper même sur la vôtre? Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données? Quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles! Quel charme pour moi d'en pouvoir imaginer! Mon cher Comte, ma passion n'a point de bornes, pourquoi la façon de vous l'exprimer, de vous l'apprendre en a-t-elle? Pourriez-vous vous résoudre à changer? Quel autre plaisir vous fourniroit votre inconstance, que celui de faire mourir de douleur la personne du monde qui vous aime le plus tendrement? En seroit-ce un pour vous? Hiér pourtant vous eûtes la cruauté de me faire entendre que vous pourriez cesser de m'aimer, peut-être même le souhaitiez-vous. Avais-je mérité que vous me don-

nassiez

nassiez un si cruel chagrin? Vous m'accusez de souffrir vos transports avec peine; vous fermez donc les yeux sur les miens? Ah! je n'ai que trop de sensibilité. Mais l'amour n'est-il que cela? Ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu des personnes sensées qui s'aiment? N'ont-elles que cela à se dire? Je le vois, vous cherchez à user votre passion, puis-je être d'accord avec vous sur ce sentiment? moi qui ne le connois pas, moi qui de jour en jour vous aime plus fortement. Je sai d'ailleurs l'effet que les plaisirs continus ont sur l'amour, on les goûte d'abord avec transport pour la nouveauté. Les desirs, irrités d'une longue résistance, leur donnent ce charme qui s'affouplit ensuite nécessairement; on les cherche encore par fantaisie ou par habitude, puis ils ne touchent plus. Que deviendrois-je, si je vous voyois parvenir à ce point, et si dans les momens que vous recherchez sans cesse, j'étois réduite à me plaindre de votre indifférence? J'ai jugé, pour éviter une chose si douloureuse, qu'il valoit mieux que vous eussiez à vous plaindre de la mienne. J'ai même envie de vous faire recommencer, et de vous voir vous donner les soins qu'il vous a fallu pour m'acquérir. Je crois, si je ne m'y prens trop tard, que c'est l'unique moyen de rechauffer votre amour. Mais vauz-je encore à vos yeux la peine d'être aimée? J'avois envie d'être modeste: mais, en me mirant par hazard, je me suis trouvée si jolie, que je n'en ai pas eu la force: c'est mon amour pour vous qui m'embellit. Adieu, je vous remercie de votre Lettre, jamais vous ne m'avez écrit tant de choses tendres; vous en viendrez, quand vous voudrez, recueillir les fruits. J'ai mille satisfaction à vous faire, tant sur ce qui se passa hiér, que sur les impertinences qui m'ont échappé sur la fin de cette Lettre. Je ne sai jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.



L E T-

LETTRE XXXX.

Je ne sai quand finiront vos fantaisies, ou quand cessera mon indulgence pour elles. Je commence à être lassé de l'une, et je ne me sens pas disposée à être longtems la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites il y a quatre jours, et jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables. Que vous importe que j'aie aimé quelqu'un avant vous! Quel droit aviez-vous sur mon coeur avant que je vous connusse? Ai-je cru, lorsque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous-même, jusqu'au moment qui a fait naître votre passion pour moi? Mais que me fait à moi, si vous m'aimez bien, que vous en ayez aimé d'autres? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers desirs: mais quoique fort jeune alors, il y avoit longtems que vous ne vous souveniez plus de votre première amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime? Et si je vous avois marqué une jalousie si extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu? Mais, Madame, pouvois-je deviner que vous m'étiez destinée; et devois-je renoncer aux conquêtes qui se présentoient de tous côtés, pour en mériter mieux une personne que je ne connoissois pas? Eh bien, Monsieur le Comte, je n'aurois que cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me supposez, je n'aurois pas pu penser que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de Mr. le Comte de... et que je le trouverois bon: et si avant lui quelqu'un s'étoit présenté et m'avoit plu, je n'aurois pas cru faire une infidélité au Comte de... d'aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidélité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir à l'ennui qui vous accable, et voilà l'unique source de toutes les mauvaises querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un

un détail sincère de ma vie, de l'état de mon coeur, avant et après que je vous ai connu, et des impressions que vous avez faites sur lui. Vous ne voulez vous en servir que pour y trouver des raisons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuser, mais ce seroit vous confirmer dans votre erreur; et quoique peut-être vous ne soyez pas disposé à croire ce que je vous dirai, la vérité n'en fera pas plus altérée dans mon récit. Je vous suis obligée du détail que vous me voulez faire, je ne suis pas curieuse: d'ailleurs vous le pourriez faire aussi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances; et puis je crois qu'il vaut mieux ignorer mille choses sur une matière si délicate, que d'en trop apprendre. Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles sentent qu'elles doivent plaire et qu'elles le veulent, je ne le fentois ni ne le voulois; une éducation prise au milieu du grand monde, un peu de raison, beaucoup de fierté, de bons avis m'avoient éclairée sur les ridicules des hommes, je les voyois sans plaisir et les entendois avec dégoût: les jeunes me paroissoient impertinens, et les vieux incommodes ou vicieux. Je réfléchissois sur leurs façons avec les Femmes, et j'y trouvois toujours de quoi les craindre ou les mes-estimer. Un seul pourrant, et je vais vous le nommer, de peur que vous ne fassiez de ce silence un sujet de jalousie, un seul, c'étoit le Marquis de P*** (il est mort, vous le savez) m'avoit su plaire; ses manières polies et sensées, son esprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeunesse, ses empressements pour moi, sa façon naïve et vraie de m'exprimer son amour, avoient fait naître dans mon coeur une inclination très forte; mais contrainte par mon état, instruite par ma raison, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait sur moi. Dans ces dispositions on me maria sans que je le voulusse, ou que je m'y opposasse. Le Marquis en pensa mourir de douleur; mes chagrins furent aussi vifs que les siens; mais j'avois de la vertu, et je parvins à les surmonter: mon Mari m'aimoit; mais occupée d'une passion

passion que ses malheurs me rendoient encore plus chère, je souffrois de ses soins, et ne les voyois qu'avec froideur. Le Marquis s'éloigna: fortifiée par son absence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux sur le mérite de mon Mari. J'etouffai des soupirs criminels pour moi, et je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je sentis que j'aimois, et j'en eus d'autant plus de joie, que je n'avois point cet amour à me reprocher. Je passai deux ans dans cet état tranquile; j'aimois, j'étois aimée, je jouissois d'une grande liberté, j'employois les momens que mon amour ne remplissoit pas, à la lecture, à la musique, en un mot à toutes ces occupations qui amusent en instruisant. Mon sort changea bientôt, les infidélités de mon Mari éclatèrent; mais quand la voix publique ne me les eût point apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai, je gémis, je me plaignis à lui de mes tourmens, je n'en fus pas moins malheureuse, j'essayai vainement de le ramener. Sa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante, de la froideur il passa au mépris, à la dureté. Je suis fière, on ne m'outrage pas impunément; je pris tant de soin d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occasions, qu'en fin j'y réussis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez sans peine que je ne cherchois pas un Amant, j'étois même parvenue à une si grande insensibilité, que tous les discours séduisans de ceux à qui je plaisois, ne produisoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me souciois trop peu de mon Mari, pour daigner m'en venger; et d'ailleurs, la vengeance qu'on me proposoit, et les vengeurs qui s'offroient, me déplaisoient également. Je suis si peu sensible, que je n'avois pas même besoin de penser à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du repos qui régnoit dans mon ame, assez heureuse pour ne pas haïr mon Mari, m'amusant même de ses infidélités, je vivois dans un bonheur parfait, lorsque le Marquis lui-même vous amena chez

chez moi. Votre vue me frappa, vos discours me plurent, je remarquai que vous m'aimiez. J'eus besoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée; je ne le fus pas assez apparemment, puisque vous ne vous en aperçûtes pas; je crus, pour mon malheur, que ce n'étoit qu'une impression foible que celle que vous aviez faite sur moi, je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes. Je crus, en vous répondant avec sévérité, que vous cesseriez de me tourmenter. Peut-être que j'exprimai mal mes intentions, vous continuâtes à m'écrire, et pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l'ai prouvé, Ingrat! je vous le prouve tous les jours. Vous méprisez à présent ma passion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait sentir aujourd'hui, aussi criminel que je voudrois qu'il me Peût toujours paru. De jour en jour je me répens de plus en plus, et j'espère que bientôt je me repentirai si bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monsieur, voilà tout ce que j'avois à vous dire, et peut-être plus que vous n'en vouliez savoir.

BILLET.

Vous ne pouviez pas plus mal prendre votre tems pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir, je n'ai pas fermé l'oeil de toute la nuit, et ce qui me fait croire que je suis bien mal, c'est que je n'ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l'âme une langueur, une indolence, et tant de foiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouïe; et ce qui me désespère de cette indisposition imprévue, c'est qu'elle va à coup sûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c'est que je n'avois aucune envie de me porter mal.

H

Vous

Vous savez qu'hier j'étois de très bonne humeur, et je crains qu'elle ne soit la cause de ma tristesse d'aujourd'hui. Et puis, aller à la campagne! Le tems me paroît d'un sombre affreux, mes chevaux sont malades, mon cocher est déjà ivre. Je ne veux point aller dans le carrosse de Madame de***, Saint Fer*** y est toujours, et je crains qu'on ne dise dans le monde que je suis amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce seroit bien pis! Ainsi vous voyez qu'il n'est pas possible que je sorte. Venez chez moi si cela vous amuse, peut-être aurai-je compagnie; mais en cas que nous soyons seuls, nous nous dirons de jolies choses, nous traiterons de l'amour, métaphysiquement s'entend; nous jouerons, si vous voulez. C'est en conscience tout ce que je puis faire pour vous.

L E T T R E X X X X I .

Il vient, mon cher Comte, de m'arriver la chose du monde la plus cruelle; nous allons être les plus malheureuses personnes du monde. Mon Mari, (ah! mon pressentiment n'étoit que trop vrai!) n'aime plus votre cousine; il vient de se jeter à mes pieds, m'a demandé pardon de ses égaremens, et m'a juré les larmes aux yeux un amour éternel. Dans la surprise où un pareil coup m'a jettée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point son retour m'est odieux. Il a interprété mon silence à son avantage; et pour mieux me prouver que sa démarche est sincère, il veut, dit-il, passer tout l'Été avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ? Dois-je abandonner le soin de ma réputation? Que pensera ma famille si je refuse de partir? Que penseroit-il lui-même de cette résistance à ses volontés? Quel seroit mon malheur, s'il alloit démêler la cause de mon indifférence pour lui? Mon cher Comte, nous serions séparés pour jamais. Vous ne connoissez point ses fureurs, le moindre de mes maux seroit un exil éternel. Que vais-je devenir? Quelles ressources puis-je trouver

con-

contre lui? Ma mère, témoin de mes pleurs et de ses infidélités, elle qui me consolait autrefois, regardant cette réconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux, joindra ses persécutions à celles de mon Mari. Blâmée, abandonnée, si je ne pars pas; mourante de désespoir si je m'éloigne de vous, si je vai passer mes jours infortunés loin de la seule personne qui me fasse aimer la vie; tourmentée sans cesse par son amour, dévorée du mien, trahie par ma douleur, ou forcée de le contraindre; interrogée à tout moment sur ce qui peut la causer, ne répondre que par mes soupirs, et me trouver enfin exposée à tout ce que la jalousie peut imaginer de plus funeste. Heureuse cependant au milieu de tous les maux que je prévois, si je vous suis toujours chère! Si vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'est que parcequ'elle vous aime, il n'y a point de tourmens, de persécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me fasse supporter avec joie. Constamment à vous, je serai trop payée de mes maux, si votre sensibilité les partage. Adieu, venez ce soir chez la Duchesse, que je vous voie, que je jouisse encore du seul plaisir qui me reste.

LETTRE XXXXII.

Ne craignons plus d'être séparés, mon cher Comte; le même caprice qui avoit poussé mon Mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaînes: votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'allarmes qu'à la jalousie qu'il avoit conçue contre elle; et c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit absolument guéri, qu'il étoit revenu à moi. Ma mère est si surprise d'un changement si prompt, et si indignée en même tems, qu'elle me fait, sans y penser des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon Mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant, en un

H 2

mot,

mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois: mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi. Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, et qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avois pas besoin de tant d'allarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles, mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis de l'amour que vous m'avez témoigné, je vous ai vu des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable: pour la première fois de votre vie je vous ai vu répandre des larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentoie que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, et que j'en garderai chèrement le souvenir! Nous ne sommes pas faits pour être un moment desunis, nous languirions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas! si je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un instant sans vous? Que vous-même seriez à plaindre, si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour.... Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentimens dont je ne puis être la maîtresse, me remplissent l'ame de troubles et de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître; quoique rassurée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! Qui fait si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût subit, fruit ordinaire d'une passion longue et tranquille? Qui fait si mon Mari, entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malheureuse que je viens d'éviter de l'être? La mort peut-être.... Ah! plutôt au Ciel qu'elle seule nous séparât. Adieu, soyez sûr que je vous adore, et que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.



LETTRE XXXXIII.

Saint Fer^{***} a eu raison de vous écrire que j'apprenois la Philosophie, mais il a eu tort de vous faire penser que je ne m'appliquois à cette science que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre absence m'ennuie, et j'ai cru, pour la rendre plus supportable, devoir m'occuper à quelque chose. Vous devriez m'être obligé d'avoir choisi ce genre d'amusement. Peu de Femmes auroient imaginé de chercher dans la Logique à se consoler de l'absence d'un Amant; et je pense aussi, qu'en pareil cas, ce ne seroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la Philosophie ne me mette assez de force dans le coeur, pour affaiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle seroit admirable, si elle pouvoit faire ce miracle! Mais rassurez-vous, tout le fruit que j'en ai tiré jusques ici, est d'entendre des raisonnemens longs et ennuyeux; d'être assez folle pour en vouloir faire; et d'être parvenue au point, que si Dieu ne m'assiste promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour Maître le plus joli Pédant du monde, frisé, poudré, et qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler l'Hébreu avec toute la politesse possible. Je crois que j'ai un peu dérangé sa morale; il n'a, lorsqu'il me regarde, que des idées confuses, qu'il exprime plus confusément encore qu'il ne les conçoit. Il marlotte entre ses dents des paroles barbares, que ses yeux me rendent moins intelligibles; et j'aurois déjà congédié ce charmant Précepteur, si ce n'étoit que j'attens une déclaration d'amour en langue hébraïque, qui fera sans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reste fait d'autre profit dans cette science, que celui de m'en déguster. Votre absence ne m'attriste pas moins, que si je n'avois point cherché à me distraire. Et, pour avoir eu quelques leçons de Philosophie, mon coeur n'en est pas devenu plus Philosophe. Ma raison voudroit en vain me conseiller de vous oublier. Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudroient

me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je sens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre. Je sais qu'un jour vous cesserez de m'aimer, et que des liens illégitimes, nés du caprice de la foiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente et ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable; et le malheur que j'aurois de vous perdre, me ferme les yeux sur les avantages qui suivroient peut-être votre inconstance. Je sais que, rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher; mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, et il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuye sans doute à vous le dire, vous ne m'écrivez plus que froidement, vous croyez que je veux cesser d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! devez-vous me les reprocher? Triomphent-elles de ma foiblesse? Et si je n'ai pas eu assez de vertu pour résister à votre passion, pensez-vous que ce qui m'en reste puisse m'arracher à vous? Vous vous offensez de mes remords, puis-je quelquefois m'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une pensée que je ne doive me reprocher. Vous ne connoissiez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas assujetti, vous n'offensez rien en vous consacrant à moi; vous pouvez me donner toutes vos pensées, et vous livrer tout entier au desordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir, qui peut m'échapper, est un crime pour moi? Lorsque, par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma foiblesse. Adieu, vous ne vous amusez pas en lisant cette Lettre, mon dessein n'étoit pas cependant de vous ennuyer; mais il ne se présente à moi que des idées affligeantes. Révenez me rassurer par votre présence; je vous dirois de presser votre départ, si je ne savois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quel-

quelque douleur qu'ils me causent, je serois moins mécontente, si je pouvois être sûre que vous souhaitiez quelquefois de me voir. Adieu, conservez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne seroit pas pour moi.

LETTRE XXXXIII.

Qu'une Femme est à plaindre, quand elle aime! et qu'un Homme est ridicule, quand il est aimé! Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parceque vous le prenez pour vous peut-être. Détrompez-vous: quoique je puisse sans vous faire tort, me recrier ainsi sur votre compte et sur le mien, ce n'est point vous que cela regarde. Madame de^{***} et Saint Fer^{***} viennent de se brouiller si vivement, que soit que Saint Fer^{***} n'eût plus envie d'être constant, soit que Madame de^{***} l'ait assez maltraité pour l'obliger à prendre pour jamais son parti. A ses yeux il s'est jetté dans les bras de L^{***}, qui pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D^{***}. Cette inconstance marquée a fâché notre Amie, peut-être a-t-elle senti par le changement de Saint Fer^{***} qu'elle l'aimoit encore; peut-être aussi que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en soit, elle est fort triste de la perte qu'elle a faite, et elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint Fer^{***} se soit si promptement consolé de la sienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint Fer^{***}, qui a paru jusqu'ici aimer les sentimens, a pu s'attacher à une Femme, qui n'est connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconsolable des deux abandonnés, c'est D^{***}, qui ne faisant que d'entrer dans le monde, et ayant besoin de se faire une reputation, avoit choisi le coeur de Madame de L^{***}, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé et congédié en un mois; et voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de

L*** passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les Femmes de son espèce se régilent sur son goût. D*** pouvoit espérer des fortunes brillantes; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de services? Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire? Tous les regards sont aujourd'hui attachés sur Saint Fer***. Nombre de curieuses examinant sa taille, sa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne sai quoi qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier, et se fondant sur le goût de la Dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint Fer***, au milieu de tous les applaudissemens, et du plaisir qu'il peut ressentir de se voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de*** n'est point une Maîtresse à perdre sans regret, il fait mieux qu'un autre de quel prix elle est. Il soupироit en m'en parlant, et je crois qu'il pourroit souhaiter de la retrouver, si après un si grand éclat il pouvoit penser qu'elle fût encore sensible pour lui. Madame de***, d'un autre côté, voudroit le ramener, mais comment? Quel affront d'aller montrer sa douleur et son amour à un homme engagé ailleurs, et qui ne se servoit de cette démarche que pour s'affermir dans son nouveau choix! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence, et ce seroit au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il absolument. Comment accorder l'honneur du sexe et l'amour qui la tourmente? C'est à vous qu'on a recours pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami, s'il est vrai que son amour pour Madame de L*** ne soit qu'un goût de caprice, ou un coup de desespoir; car il faut être bizarre ou desespéré, pour faire une pareille sottise. Faites-lui espérer son pardon. Si vous vous appercevez qu'il en soit véritablement amoureux, ne commettez point mon Ami, et ne donnez pas à cet inconstant le plaisir de croire qu'on le regrette. Après tout, s'il est si méchant, on tâchera de piquer sa vanité, en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou six Galands très propres à mortifier la sienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme si cela étoit. En pareil

cas

cas il faut bien se servir de toutes ses ressources. Mon Dieu! que de secrets je vous révèle-là! Ne vous avisez pas au moins d'en abuser. Prompte réponse. Adieu, aimable Comte. Je serois bien fâchée de donner à Madame de*** la peine que je prens pour elle.

BILLET.

Mon Mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de***, et il compte qu'elle passera la journée avec moi. Cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures, et je veux le punir en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sai qu'il a un rendez-vous. Allez-y diner, et engagez son Mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre cet air brusque et imposant, dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre cousine le tems d'écrire à son Amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complete, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire. Au reste elle ne fera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir ramenez-la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera; sans doute cela prendroit trop de tems, et je ferai pressée de vous remercier.

LETTRE XXXV.

Pourquoi supposez-vous que je vous veux du mal? J'avois hiér un air froid et contraint. Est-ce ma faute, et ne seroit-ce pas à vous à dissiper les nuages qui m'obscurcissent l'ame? Vous futes froids vous-même toute la journée vous ne saviez que me dire, et vos yeux en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui.

et un dédain qu'il paroït que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime? Il a été un tems que j'aurois cru qu'une passion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux; mais je vous connois trop pour vous faire cette injustice. Votre coeur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il est: il ne sent rien, que voulez-vous qu'il exprime? Vous avez reçu de la nature une insensibilité que l'usage corrige, mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'êtes pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que spectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois pensif et rêveur dans les momens qui ne sont faits que pour éteindre la raison, et où sans cesse vous me rappelez à la miëne. Vous vous passionnez pour des plaisirs que vous ne ressentez pas; et si quelquefois vous feignez des desirs, ce n'est que par vanité ou par ennui. Vous me dites souvent les choses du monde les plus animées, et vos yeux immobiles ou distraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connoissez ni l'amour ni l'Amante. Vous faites l'un, parceque c'est le bel air; et vous ne voyez l'autre, que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, et que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos caprices et de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour à tour les absences, les mépris, la fausse jalousie, rien ne vous touche; et lorsque par le moindre de vos soins vous pourriez me rendre heureuse, que par les miens je mérite tous vos empressemens, que je languis en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence; et si vous êtes attentif à quelque chose, c'est à me faire verser des larmes. Il me semble que je souffrirois moins de me voir une rivale, et d'attribuer vos refroidissemens à votre passion pour elle, que de vous éprouver si différent de ce que vous devriez être, lorsqu'aucun objet ne me combat dans votre coeur. Pourquoi mon Mari n'est-il point jaloux? La nécessité de tromper ses soins, vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos desirs croîtroient par la peine que vous auriez à

les

les satisfaire; votre passion, plus vive et plus ingénieuse, tâcheroit de surmonter les obstacles que la bizarrerie feroit naître; je vous verrois moins souvent, mais plus tendre et plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon Dieu, de me souhaiter tant de maux? Il faut que je vous aime bien éperdument, pour vouloir acheter votre coeur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle de mon Mari me feroit souffrir? et ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que profitant de votre indifférence, je me dégagasse d'une passion qui vous ennuye, et qui me devient odieuse? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, et de ne pouvoir changer. Hélas! je n'aurai encore que trop longtems ce reproche à me faire.

LETTRE XXXXVI.

Ah! pour le coup la guerre est sérieusement allumée. Ce qui m'en divertit le plus, c'est que je ne serai pas, comme il y a quelque teins, la victime de la querelle. Cette passion si vive, et qui étonnoit par sa longueur ceux qui connoissoient les gens dont il est question, vient enfin de s'éteindre. L'aventure est plaisante, je veux vous la conter. Mon Mari est venu ce matin dans ma chambre, l'air desœuvré et languissant; son chagrin a paru à mes yeux, et je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cause. Madame, m'a-t-il répondu mystérieusement, il est des choses que l'on voudroit pouvoir se cacher à soi-même. Ces paroles obscures ayant redoublé ma curiosité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ses inquiétudes. Que voulez-vous que je vous dise? m'a-t-il répondu; les confidences que je pourrois vous faire ne sont point faites pour vous; j'ai déjà trop de choses à me reprocher avec vous; et peut-être seroit-ce vous braver que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai assuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y résoudre, a-t-il repris.

repris. Vous savez combien je vous ai aimée, je croyois dans le tems que je vous ai épousée, que ma passion pour vous ne pouvoit pas diminuer; mais quoique je trouvasse en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon coeur contre le libertinage de mon imagination, le dérèglement des maximes du Monde, et la séduction perpétuelle des Femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité, la facilité de les vaincre a flaté ma paresse, j'ai continué par habitude, et malgré mes réflexions j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenoit quelquefois vers vous; souvent, sans vous le dire, je sentoie combien vous étiez aimable; mais la sévérité de votre humeur m'effrayoit, sachant combien vous aviez à vous plaindre. La crainte d'essuyer vos reproches, m'arrêtoit sur les satisfactions que j'aurois dû vous faire; et la difficulté d'obtenir mon pardon, me plongeoit dans de nouveaux égaremens. Vous vous plaignites enfin; mais occupé alors d'une passion violente, je répondis mal à vos bontés, et je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent. Vous me l'avez depuis confirmé: je ne suis pas injuste, et je sens trop combien je l'ai mérité, pour oser vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez su que j'aimois Madame de***, et qu'elle répondoit à mes soins. Je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, et la liste de ses Amans qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer son coeur, et qu'il seroit beau de ne la voir sensible que pour moi. J'envisageai aussi que ses rigueurs ne seroient pas longues, ou qu'en cas que je fusse rebuté, j'aurois avec elle des motifs de consolation, que je ne trouveroie pas auprès d'une personne plus estimable; enfin je m'en fis une affaire plus de fantaisie que de sentiment. Je débutai avec elle sur le pié d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, et dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amusent sans attacher. Je l'instruisis de mes intentions; les approuver et s'y conformer fut à peine l'ouvrage de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde, je ne connoissois pas

pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des coquettes; elle est assurément la plus dangereuse de toutes; artificieuse même dans les momens où il semble qu'on doive tout oublier. Ses transports sont aussi étudiés que ses discours. Ses gestes, ses regards, ses soupirs, tout en elle est plein d'un art d'autant plus dangereux, qu'il est caché sous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eût plus rien laissé à désirer; mais ce fut où je pris de l'amour, je me sentis des émotions que seul il peut faire naître, mes desirs satisfaisaient me fournisoient de nouveaux transports. Je cherchois en vain dans ces nouveaux plaisirs à les éteindre. Source nouvelle de flammes pour moi, ils augmentoient mon ivresse; je n'étois plus à moi-même; plein de la passion qui me dévorait, j'avois les yeux fermés sur tout le reste du monde; je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon esprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée; j'étois même si aveuglé, que je démentoais ce qu'on m'avoit dit sur sa façon de penser; et d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas possible d'imaginer qu'elle en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le Public lui faisoit sur sa conduite, me parurent des calomnies, qui ne devoient leur naissance qu'à la jalousie des Femmes, ou aux discours impertinens de quelques jeunes-gens qui n'avoient pas pu se faire aimer d'elle. La jalousie, si ordinaire aux Amans, ne trouvoit point de place dans mon coeur; j'aurois craint de Poffenser en lui marquant de la défiance, et je voyois sans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens dans la ville de différens genres, venir lui rendre des hommages. Les choses auroient sans doute été toujours de même, si ses refroidissemens trop marqués ne m'avoient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avois des rivaux, je me flatai quelque tems qu'elle étoit insensible à leurs soins; lorsque je m'aperçus qu'ils ne lui étoient point indifférens, je crus qu'elle ne voulut qu'essayer mon amour. D'ailleurs, je savois qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, et que pour peu qu'une Femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs

faveurs qui l'ennuyent, même en flatant sa vanité. Que les hommes mêmes sans aimer sont par leur état obligés à dire des galanteries, sans que leur coeur y prenne la moindre part; et delà je conclusois, ou que les gens qui la louoient, pouvoient n'en pas être amoureux; ou que s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favorisés. Quand je considérois aussi le nombre de ceux qui l'obfédient, il ne m'étoit pas possible de croire qu'ils fussent tous heureux. Quand j'examinois ses façons, je les trouvois les mêmes pour tous; mêmes regards, mêmes discours, chacun d'eux paroissoit content; et je ne pouvois croire que s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manières ne fit naître entre eux de la jalousie; et la mienne dans une si grande foule d'adorateurs demouroit suspendue, faute de pouvoir se choisir un objet. Que je me trompois! Il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent, ils avançaient tous auprès d'elle par degrés. Ceux qui les premiers avoient déclaré leur passion, avoient les plus fortes preuves de sa tendresse; et les plus malheureux en étoient à ces faveurs, qui assurent que la dernière viendra à la première occasion. Le moyen d'imaginer de pareilles choses! Peut-on croire ce qu'on aime, capable d'une aussi méprisable conduite? Et d'ailleurs, avec quelle adresse n'étois-je pas trompé? Combien de fois, pour se défaire de mes empressements, et favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le Mari du monde le plus docile, dans le tems que pour endormir ses soupçons on me le faisoit promener par la ville, et que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de son absence et de la mienne pour répondre à la tendresse d'un Amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect; ou que, vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque libre chez elle elle prenoit avec un Amant nouveau des plaisirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs! Je n'étois donc pas jaloux absolument: mais voyant, comme je vous l'ai dit, que
mon

mon amour ne plaïsoit plus tant ; je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécile pour croire que je lui avois fourni des raisons pour paroître indifférente, et qu'en lui marquant plus de tendresse je ramènerois la sienne à sa première vivacité. Comment m'y pris-je pour cela ? Soir et matin j'étois chez elle, mes assiduités ne finissoient point, plus le Mari jaloux qui me retint, par conséquent moins de momens pour me tromper. Jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entroy point dans ses projets, et qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresses, se rendit par-là sa première liberté, et me remit en même tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc aussi amoureux que jamais, lorsque des regards adressés trop vivement au Chevalier de Saint Fer*** me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures pour m'éclaircir ; et pour y mieux réussir, je cachai mon dépit et mes soupçons sous un air libre et confiant. Elle en fut la dupe, le Chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une Femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étoient d'accord, mais il s'agissoit de trouver un jour où personne ne vint les troubler. Elle me dit le soir, que son Mari la forçoit à le suivre le lendemain à la campagne, qu'elle seroit au desespoir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je pensai la croire, mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qu'elle seroit la main au Chevalier ; je partis très résolu de déranger le tête à tête. Ce jour qu'elle croyoit si fortuné, arrive ; un homme de confiance étoit de bonne heure à sa porte ; il vint me dire que le Mari étoit sorti seul, et qu'un moment après son départ il avoit vu entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle que je l'aurois cru ; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma ; je me fis une joie maligne de la confusion que ma vue lui causeroit ; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son Suisse qui me regardât. J'entrai sans bruit, elle étoit dans le salon qui est au milieu du jardin, toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées.

mées. Heureusement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du fallon, le repos qui y régnoit me fit juger que je devois chercher dans leurs actions l'éclaircissement que leur silence me refusoit. Je me mis donc à regarder de toutes mes forces, je ne pouvois choisir un instant plus heureux; et, ce qui vous paroitra extraordinaire, vu les dispositions dans lesquelles j'étois entré, c'est que je les vis sans aucun mouvement de colère. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre quand je crus qu'ils alloient être en situation de me voir. Je sortis satisfait de ma découverte, lorsque, pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avois gagnée sans y penser, mécontente de sa Maîtresse, et indignée, disoit-elle, de voir tromper si cruellement un aussi galant-homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des Lettres de toutes façons qu'elle avoit surprises à mon infidèle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue et lamentable histoire de mon Mari? Pardon, mon cher Comte, je l'interroms pour vous dire que je vous aime, et que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en assurer. Je saurai demain à qui de vous ou de moi cette assurance fait plus de plaisir. Bon soir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.

LETTRE XXXXVII.

Non je ne vous pardonne pas, je suis seule, vous le savez, et vous ne venez point chez moi. Que vos excuses sont foibles! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir? Les bienfaisances, les affaires; si j'étois déraisonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne méritai-je donc plus que vous me fassiez un sacrifice? Ingrat! vous profiterez encore de ma solitude! Je vous écris, mais pour vous punir;

vous

vous n'aurez de moi que la suite de l'histoire que je n'achevai point hier; songez que c'est mon Mari qui parle.

Je regagnai mon carosse sans bruit, et, pour jouir sans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allai me confiner dans le Bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux. Le Mari de la perfide, qui s'y promenoit mystérieusement avec une Femme, qui, en m'apprecevant, se cacha le visage avec sa coëffe. Cette vue me surprit d'autant plus, que je ne me serois pas avisé de croire de*** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorsqu'il vint à moi. Il ne faut rien te dissimuler, me dit-il; tu vois ce dont il s'agit ici, garde-moi le secret auprès de ma femme; sa jalousie me désespère; et je serois le plus malheureux de tous les hommes, si elle venoit à découvrir ce qui se passe. A ce plaisir ajoutez-en un autre. Cette Dame te connoit, et ta présence la gêne. Je lui promis le secret, et je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé, j'aurois pu lui prouver que sa femme ne devoit pas tant le tourmenter, et, en lui montrant les Lettres que je tenois, et celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de sa prétendue jalousie. Mais j'aimai mieux le laisser dans l'erreur où il étoit; et puisque j'étois trompé, je crus qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût aussi. Je trouvai dans les Lettres qui m'avoient été données, des stiles de toute espèce; déclarations et remercimens des Petits-Maitres, langueurs et ennuis d'un Homme de Robe, offres de service et brusqueries d'un Financier, amour badin et léger d'un Homme de Cour: il y en avoit de toutes façons; et j'en aurois bien ri, si quelques unes de mes Lettres, mêlées, parmi celles-là, ne me les eussent pas rendues moins ridicules. Je ne me sentis après cette lecture, ni colère ni amour pour ma charmante Maitresse; et excepté un petit mouvement d'amour-propre, qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne savois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur
1
quels

quels sentimens je m'étois déclaré son Amant; et, pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'aventure, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une Lettre ne suffisoit pas, et qu'il valoit mieux, qu'armée du sang froid le plus insultant, j'allasse moi-même la feliciter sur ses conquêtes. Le parti me parut le plus raisonnable, parceque je ne l'aimois plus, et que j'étois sûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foiblesse; et le plus satisfaisant, parceque je pouvois jouir de son trouble et de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à sa toilette, et dans cet aimable desordre où les Graces sont si touchantes. Le Chevalier y étoit, et la vue de son Amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre, que quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle rougir un peu en me voyant; je l'abordai à mon ordinaire; elle savoit que j'étois venu la veille chez elle, et crut d'abord que je venois pour la gronder. Mon air la rassura; et comme elle ne m'avoit point vu, elle pensa que je pouvois fort bien ne l'avoir pas vue aussi. Il ne s'agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir; mais elle croyoit la chose aisée. Le Chevalier sortit. J'ai été hiér, me dit-elle, extrêmement malade, mon Mari a été seul où nous devions aller ensemble, et je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, et que vous ne soyez pas resté, si ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir, lui répondis-je gravement, si l'on ne fait pas des songes gracieux. Oh! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos songes, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du chevalier que de moi; mais comme, quand on dort, on n'est point maître du choix de ses idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougissez pas, interrompis-je. Il est donc vrai que vous aiez dormi tout hier. Hélas! oui, m'a-t-elle répondu d'un air naïf. J'ai dormi aussi, lui dis-je, et j'ai rêvé aussi de vous. Ecoutez mes songes, ils sont plaisans. J'ai rêvé que vous étant endormie

endormie, vous vous étiez imaginée être dans le fallon du jardin; que dans le tems que vous preniez un plaisir infini à rêver de moi, le Chevalier étoit entré qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une seule qui étoit nécessaire pour avoir l'oeil sur ceux qui entreroient dans le jardin; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions? il s'étoit jetté à vos genoux; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit disparu, et que, chose fort singulière, en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toujours le Chevalier; que dans cet égarement d'esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi, et que vous paroissant un peu timide, vous aviez daigné par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur; et qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier. Et à quel propos, vous disiez-vous à vous-même, a-t-il pris cette figure? Je n'aime point le Chevalier; ce n'étoit pas-là le moyen de me faire répondre à ses empressemens; cependant, force étrange de ma tendresse pour lui, je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne qui m'est tout-à-fait indifférente. Et là-dessus vous faisiez des réflexions très sensées sur la bizarrerie des songes, et sur les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore, que vous vous étiez réveillée en sursaut, toute allarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre vous-même du desordre de votre esprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous aviez rêvé encore cinq ou six fois la même chose: que pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée brusquement, si pleine de ce songe, que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours sous la figure du Chevalier. Là je me suis éveillé aussi, au desespoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ses mouvemens pendant ce beau récit, ils sont inexprimables. La honte, la fureur, la haine, se peignoient sur son visage, à mesure qu'elles

naïssioient dans son coeur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux, où le mépris que j'avois pour elle, étoit si parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier, elle ne pouvoit pas douter que je n'eusse tout vu, elle m'avoit pour témoin de son infidélité. Que faire en pareil cas? Me demander pardon? c'étoit s'exposer aux discours les plus humilians. Defavouer le fait? la chose auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le tems de m'écouter, Monsieur, me demanda-t-elle? Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, et rien n'est moins révé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier, mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avois que j'aime le Chevalier et je suis charmée que par votre curiosité, vous aiez su ce que je n'aurois pas tardé longtems à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quel qu'envie que j'eusse de vous ménager; et vous m'eriez devenu si insupportable, qu'il ne m'étoit plus possible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuses; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que j'aime le Chevalier, et que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir, et il y a assez longtems que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous aiez pu porter ailleurs les soins enyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu aussi libre que celui-ci, j'espère que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir; et il me paroît si grand, que si je suis dans tout ceci fâchée de quelque chose, c'est de ne me l'être pas procuré plutôt. Adieu, Monsieur, je vous le répète encor, j'aime le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je? J'en aime cent si vous le voulez, mais je ne vous aime plus, j'ai-je assez dit, assez prouvé? Finissons, et partez. Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois cru la mortifier, en lui aprenant que j'étois témoin de sa perfidie; mais le ton sur lequel elle le prit, me donna autant de confusion qu'elle en auroit dû ressentir. Je crus qu'il seroit inutile de lui montrer les Lettres que j'avois apportées dans le dessein d'augmenter sa honte,

et

et je me contentai, en lui faisant l'adieu le plus méprisant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas; et pour me soulager, je résolus de chercher tous ceux dont je tenois les Lettres, et de leur faire entendre qu'elle me les avoit sacrifiées. Cela n'est pas tout-à-fait dans l'exacte sincérité, mais je crus que je pouvois me permettre quelque ressentiment contre elle. Ce n'étoit pas que sa perfidie me causât un chagrin réel; mais j'étois bien-aise de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint Fer^{***}. Je savois qu'il avoit ardemment aimé Madame de^{***} votre amie; et ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel tems il avoit pu choisir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vu s'attacher depuis quelque tems à la célèbre Madame de L^{***}, mais il l'avoit quittée presque aussi-tôt pour ma perfide; et lorsque je le vis dans sa maison, je ne pus jamais penser qu'il y vint pour se mettre sur les rangs; j'imaginai qu'il pouvoit être survenu entre votre amie et lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque tems; et comme je connoissois leur passion, j'envisageai plutôt un raccommodement entre eux, qu'une passion nouvelle de la part de Saint Fer^{***}. Je le regardai moins comme rival, que comme un homme qui, dans le desoeuvrement et l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à se distraire en fréquentant ses amis. Vous savez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le dessein de rassembler, s'il se pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba sous la main, fut Saint Fer^{***}, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes que j'aie vu de ma vie. Pourquoi donc ce départ, lui dis-je en approchant de lui? J'ai pensé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez Madame de^{***}, que tu pouvois avoir quelque chose à régler avec elle, et je suis sorti pour ne te point gêner. Le procédé, repris-je, ne seroit pas étonnant dans un ami, mais dans un rival il me semble rare. Moi, ton rival, s'écria-t-il: aimois-tu Madame de^{***}? Eh! oui, dis-je; si tu

ne l'avois pas su, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoute, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer, mais il n'y en a qu'une qui soit du goût de la Dame qui fait le sujet de notre entretien. J'ai cru que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, et par sa paresse, qui l'empêchoit de songer à d'autres amusemens, et je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fusses sur le pié des beaux sentimens, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant respecté tes plaisirs, si elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une espèce de commerce. Je m'y suis laissé entraîner par un mouvement qui n'est rien moins que de l'amour pour elle; et j'aurois sans doute poussé loin les choses, si l'avertissement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement? Elle m'a donné beaucoup d'espérance, reprit-il, mais c'est ce dont je me soucie le moins. Je ne l'aime pas assez pour être impatient. Il est dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles sont si peu stériles, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous suivent, que vous ne pouvez, lorsqu'une Femme de ce caractère vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment sur votre bonne fortune; on est obligé de se regarder comme le ministre des caprices d'une Femme méprisante, et cela n'est pas satisfaisant. Il résulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cédes Madame de ***, et sans avoir profité de sa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le sacrifice plus noble: car supposons qu'hiér elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penser que tu ne me la rendrois, que parceque tu n'aurois pas trouvé dans sa personne des charmes capables de l'arrêter. A quoi bon cette supposition, me demanda-t-il tout surpris? Je n'ai de Madame de** que des assurances d'un bonheur prochain, que jusques à présent je n'ai pas voulu presser. Tout rempli d'une autre passion, occupé de la perte d'un coeur que je regrette, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de ***, que pour tâcher de donner de la jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives, on m'a vu sans chagrin
passer

affer de Madame de L** à Madame de**, et je suis
 fiez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être
 laint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, et je
 ai bon gré à Madame de** d'avoir travaillé hiér à
 i consolation. Le fallon fortuné où tu as reçu tant
 e preuves de son bon coeur . . . a été le témoin
 es plaisirs de bien d'autres, interrompit-il brusque-
 ment. Il y a deux heures que tu me tiens ici, pour
 ne dire que Madame de** a voulu que je passasse
 ier la journée avec elle; et moi en moins de tems je
 e dis, comme je le pense, que ce sera la dernière de
 a vie. J'étois curieux, je ne le suis plus; je te ferai
 laisir de ne la plus voir, je te rends ce service de
 rand coeur. Si j'avois cependant un conseil à te
 onner, ce seroit de prendre le même parti que moi,
 ui la juge indigne des soins d'un galant-homme.
 'est aussi ce que je fais, repris-je; mais je suis piqué,
 ai été trompé, et tu ne l'es pas; il me faut une ven-
 eance, et j'ai de quoi la prendre; je tiens ici toutes
 ortes de Lettres, qui m'indiquent les noms et la qua-
 ré de mes rivaux présens; j'ai envie de les leur en-
 oyer, ou de les faire courir dans la ville; et pour
 ivre mon projet en partie, voici les tiennes que je
 e rends, et je te fais grace du ridicule en faveur de ta
 incérité. Et que peux-tu espérer de cette vengeance,
 ne dit Saint Fer***? De la voir, repris-je, réduite
 endant quelque tems à n'aimer que son Mari, et à
 'avoir personne à tromper. Que vous dirai-je encore?
 non projet a réussi au-delà de mes espérances; je l'ai
 rouillée avec toute la terre; elle sait que c'est le fruit
 e mes soins; et je vous avoue que je me sens autant
 e joie à présent d'être sûr de sa haine, que quand je
 royois l'être de sa tendresse. Mais ce qui l'a irritée
 ur-tout, c'est le procédé de Saint Fer***, qui vient
 e se racommoder avec votre amie, et qui l'a aban-
 onnée le lendemain de son bonheur. Que n'est-elle
 as forcée de penser de ses charmes! Quel coup hu-
 niliant pour sa vanité! Et que ce qu'elle souffre à pré-
 ent, me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait
 ouffrir! Que je la hais! Ne le croyez pas, lui dis-je
 lors, vous êtes en colère, et ce grand mouvement

de haine n'est peut-être que beaucoup d'amour. Vous la méprisez, je le veux bien ; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente ; on gémit sur son choix, on en connoit toute l'horreur ; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison, on adore ses chaînes en les détestant. Vous me paroissez encore dans une situation violente. Et que deviendriez-vous, à quel mépris ne vous exposeriez-vous pas si vous cherchiez à la revoir ? Peut-être elle même seroit-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre esclavage plus cruel, que celui que vous avez éprouvé. Vous m'avez parlé avec franchise, je dois répondre à votre confiance, et je ne le puis mieux, qu'en vous donnant des conseils desintéressés. Après l'éclat que vous avez fait, il ne vous seroit pas de la revoir, les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre réconciliation ; et si vous renouiez avec elle, vous seriez infailliblement la fable de toute la ville. Vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais saluez-vous du ridicule. Vous avez raison, m'a répondu mon Mari, mais je suis las d'aimer, et je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences, elles me courent trop, et je ne sai encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée ; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures le Public soit muet ? J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonstances à-la-vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres discours, il a pris congé de moi avec un demi-soupir, et m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon coeur seroit dans de meilleures dispositions pour lui ; qu'il n'oublieroit rien pour les mériter ; et enfin tout ce que peut dire un homme qui seroit trop heureux que sa femme lui voulût du bien. Mon Dieu ! le croiriez-vous ? il y a cinq heures que j'écris. Que ma Lettre est longue ! et dans tout cela, pas un mot de douceurs pour vous. N'importe, vous savez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce soir, si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit mon Mari, il ne vaut jamais

jamais un Amant. Ne voilà-t-il pas que j'ai oublié
ma colére!

LETTRE XXXXVIII.

Je le favois bien moi, qu'à force de chercher à faire
une conquête, je ferois soupiner quelqu'un. On
est épris de mes charmes, on m'adore; ce sont bien
d'autres empressements que les vôtres. Vous autres
Guerriers, qui croyez avoir sur les Belles des droits
incontestables, vous nous traitez avec la même barba-
rie qu'une Ville prise d'assaut, et ne laissez pas même
à notre vertu chancelante la gloire d'une courte ré-
sistance. Les petits soins vous ennuyent, et vous at-
tendez tout de votre mérite et de notre foiblesse. Que
les Armes cèdent à la Magistrature; faites retraite,
Monsieur le Colonel, je viens de faire emplette d'un
petit Magistrat, si doux, si respectueux, qu'en un
besoin il effaceroit feu Céladon; il m'a même assuré
que s'il étoit assez heureux pour me plaire, il auroit
pour moi, malgré le feu qui le consume, un respect
éternel. L'aimable petit homme! il n'a pas encore
osé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu'un
rival aussi dangereux, pour vous bannir de mon coeur.
Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter
toujours. Voyez pourtant ce que c'est que le
coeur d'une Femme, le mien s'est rendu à la première
menace. Comment aussi le refuser à un homme qui
promet de ne jamais manquer de respect? Est-il rien
de si séduisant? Il me dit si modestement, *je vous aime*,
et rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette af-
faire, à voir mon air aguéri, et la timidité de mon
Magistrat, on me prendroit pour l'agresseur. C'est
d'ailleurs un garçon doué de talens très estimables.
Croyez-vous que comme vous il se tienne à ma toilette
les bras croisés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer
sa critique sur mes rubans, ou pour rendre vains par
ses folies les soins qu'on prend pour l'arrangement
de mes cheveux? Ce n'est pas pour cela qu'il y vient.

Oh! pour un Sénateur, il y a un plaisant emploi: il n'y a point de Président dans quelque Chambre que ce puisse être, qui frise mieux que celui-ci: il tourne une boucle comme une déclaration d'amour: c'est tout dire, il est mon conseil dans mes emplettes: il a le goût merveilleux, et s'il vouloit tirer avantage de ses talens, il pourroit se vanter d'avoir fourni des desseins merveilleux pour les étoffes. En vérité c'est une grande école que le Palais, pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de si heureuses dispositions, il ne renversât la cervelle à toutes les Femmes, et n'éteignit les vertus les plus farouches, ne fit quitter prise aux Soupîrans les plus tenaces, ne brisât les liens les plus affermis, ne fût naître enfin de la jalousie dans le coeur des Amans les plus sûrs de leur mérite, s'il ne bornoit son ambition au plaisir d'entendre dire, Madame la Marquise est bien coëffée! Qu'elle est de bon goût! Je vous instruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puissiez mieux comprendre que ma blessure est sans remède, et que vous vous défassiez d'un malheureux amour, que je ne favorise plus. Croyez-moi, ne pouffons pas les choses plus loin, n'épuisons point nos coeurs, nous nous verrons avec plus de plaisir, ayant encore quelque desir à satisfaire. Plus d'une fois le dégoût a pensé rompre notre union; nous avons en-vain tâché de le surmonter, il nous en est resté des impressions de tristesse, qui nous rendent plus malheureux que ne le font les gens qui n'aiment rien. Je le sens, nous ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi, pour éveiller nos coeurs, profiter de votre absence. Un peu de perfidie est un raffinement d'amour. Quand on ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.



BIL-

BILLET.

Il ne faisoit point de réponse à la Lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, et vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter sur vos plaisirs, mais les complimentemens embarrassent. Une Lettre auroit été trop longue et j'ai peine à croire que mon Billet vous paroisse trop court. Vous êtes trop occupé, pour que je vous dise que je vous aime; et trop aimable, pour que je vous dise que je ne vous aime pas. Je n'ose vous faire des reproches, et je ne puis vous remercier: toutes ces choses supposent que je vous écris sans bien savoir ce que je fais. Vous me mandez que sans mon idée qui vous suit par-tout, vous vous ennuyeriez. Je vous rends grâces de l'honneur que vous lui faites, mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des Dames charmantes: si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous aperçu? Les hommes que je vois tous les jours, me paroissent si laids! Elles sont belles, ces Femmes, et vous restez! Vous vous amusez, et je suis absente? J'aurois bien de quoi vous gronder, mais vous ne méritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes, encore assez de tems pour pouvoir m'écrire trois Lettres: songez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.

LETTRE XXXXVIII.

Nous partons demain pour la campagne. Le Marquis prévoyant vous a mis de la partie, et doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tout moment. Vos empressemens répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi, les desirez-vous? Vous verrez-vous sans ennui

ennui si près d'une Femme qui vous aime? Sentez-vous le plaisir qu'il y a à inspirer des transports si vifs? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le faire. Croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, et qu'il me semble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez? Je n'ai pas assez de toute mon ame, elle est entièrement à vous, et je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse, au milieu d'un amour qui devrait être tranquille, de former des desirs qui ne seront jamais remplis! Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports, vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du desordre de la journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions! Quelles nuits! Quels emportemens! Et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes sens, quels plaisirs ne me donneroit pas votre présence! Ah! que dans ces heureux momens vous ne m'accuseriez pas d'insensibilité! Ne croyez pas jouir, comme moi, des mêmes transports; je ne dois de si grands plaisirs qu'à l'excès de ma passion. Vous languissiez dans les plus tendres plaisirs, et je brûle lors même que je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes transports! Mais pourquoi vous fais-je des reproches? Où me laissai-je égarer? Que de mots pour vous dire que nous allons à la campagne! Et comment se peut-il qu'ayant si peu à écrire, on remplisse tant de papier? Qu'un Amant nous rend babillardes! Je ne veux point songer à cela, la tête m'en tourneroit. Plaise à Dieu que ce ne soit pas déjà besogne faite; bon jour Ah! j'oubliois de vous dire que mon Mari, qui rend, à l'heure que je vous parle, des soins silencieux à Madame de T***, m'a priée, sans faire semblant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il sera si occupé d'elle, qu'il ne songera guères à ce que nous ferons. Ne croyez pas pour cela être dispensé de vous observer. Avec Madame de T*** il y aura beaucoup de Femmes, qui se disent toutes les meilleures de mes amies, mais auxquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fournisse quelques petites occasions de médire de moi.

Adieu,

Adieu, soyez sage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle. Je le ferai dans nos momens de liberté, peut-être plus que vous ne voudrez. Avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

BILLET.

Tenez, absolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus résister, cela devient insupportable. Qu'est-ce donc qu'un Amant? Pendant que j'y suis, dussiez-vous vous en plaindre, je veux le définir, c'est quelque chose de ridicule. Encore, si j'avois eu l'esprit de voir cela d'abord; mais il est bien tems de faire des réflexions quand on est devenue folle; et que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle, voilà ce qui n'est pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hiér, pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de *** m'a parlé à l'oreille, savez-vous bien ce qu'il faisoit-la? Il me disoit une impertinence. Voulez-vous savoir ce que c'étoit, il me faisoit confidence de Oh pour cela je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulez-vous racommoder avec moi, n'est-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien, mais je ne sai pas si j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée. Oui, oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre présence m'amusera-t-elle. Que je suis sorte d'être si bonne! Cela est innoui! Il est cependant vrai qu'un racommodement est une jolie chose.



LET-

LETTRE L.

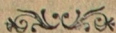
Non, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint Fer *** est inutile. Vous fondez son pardon sur l'amour que Madame de *** eut autrefois pour lui; et c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des Amans a des bornes: on peut se passer de petites choses, mais une ame délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur amène des réflexions; et quoiq' elles soient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorsqu'on est offensé; le coeur s'attiedit, la raison recommence à regner; et quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre coeur, et combien il faut que vous paroissiez différens de vous-mêmes, pour nous faire céder à vos desirs. Que de tendresse, de complaisance, de respect, ne nous marquez-vous point, pour arriver à cet instant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas, quand vous n'en avez plus à craindre de nous? Dans quel esclavage ne nous réduisez-vous point, lorsque comblés des preuves de notre tendresse, vous devriez être plus attentifs et plus aimables, que lorsque nous vous les refusions? Comment voulez-vous qu'une Femme accoutumée à des soins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous suggère pour en venir à bout, puisse vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fausses jalousies si méprisantes, et que vous n'imagez que pour lui cacher vos froideurs et vos dégoûts? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obstinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable, et la forcer à une constance que vous ne méritez pas, et dont vous ne vous servez que pour la rendre l'objet de vos mépris? Vous ne conviendrez pas sans doute de ces vérités? Et plût à Dieu, pour les mieux desavouer, que vous ne ressemblassiez pas aux hommes dont je

viens

viens de parler! Vous me direz que vous êtes fidèle, cela peut être: mais vous êtes comme les Femmes prudes, qui vantent toujours leur retenue, et qui n'en font pas plus estimables. Vous ne vous souciez pas de plaire à d'autres, mais vous ne prenez aucun soin de me plaire. Votre fidélité vous pèse et vous embarrasse. Je m'aperçois à tous momens de la mauvaise humeur qu'elle vous cause, et vous me faites payer cher le plaisir de ne me point donner de rivaux. Mais pour revenir à Saint Fer *** (car je ne sais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flatez trop, quand vous croyez que Madame de *** puisse se résoudre à renouer avec lui. Vous et moi, témoins de leur passion, nous avons presque toujours été occupés à justifier les bisarreries de Saint Fer ***, et réduits souvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint Fer *** a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer, qu'en le reconnoissant sur le champ: mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconstance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu par ses nouvelles conquêtes le mérite de Madame de ***, il voudroit revenir à elle. Assurément le retour est flateur, et devoit faire sentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-être même telle épreuve a dégoûté Saint Fer *** de l'infidélité. Il fait qu'il peut trouver des Femmes disposées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, et qu'il y a des coeurs dont la conquête est peu satisfaisante. Enfin, Madame de *** pourroit espérer de retrouver un Amant plus tendre, et plus persuadé de son mérite, qu'il ne l'étoit avant son changement. Toutes ces réflexions sont justes, mais elle s'y est refusée. Non seulement elle n'a pas voulu recevoir ses Lettres, mais elle n'a pas même été touchée de son air languissant. A propos c'est la plus plaisante chose du monde que vous autres Hommes, quand vous êtes amoureux. Tout est affecté dans votre personne, jusqu'au son de votre voix. Vos regards, chargés de langueurs, ne se tournent jamais que douloureusement sur l'objet aimé. Votre démarche lente et abattue, semble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos soupirs longs et fréquens, vos in-

son-

sonnies, votre trouble, vos distractions. Oh! c'est un article essentiel que celui-là? il sert à prouver que vous n'êtes plus à vous-même, c'est par-là que vous m'avez prise. A force de réfléchir sur vos distractions, il m'en vient de si fortes, que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me souvinsse. J'eus la sottise de vous croire bien amoureux, parceque vous étiez distrait; et je me suis apperçue depuis, que c'est chez vous un vice d'habitude ou de tempérament. La tristesse est encore pour vous d'une grande ressource. Vous paroissez triste avec tout le monde: le bruit se répand par-tout qu'un tel, dont on vantoit la gayeré, est devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient jusqu'à celle que vous aimez; alors elle croit la chose sérieuse. On fait que la tristesse conduit au desespoir; elle craint que cet étourdi ne fasse un coup d'éclat, et trouve enfin qu'il vaut mieux conserver les jours d'un homme, que d'être cause de sa mort. Malheureuses que nous sommes! de nous laisser séduire pas des démonstrations ridicules, qui ne devoient mériter que notre mépris. Saint Fer*** a paru aux yeux de Madame de *** comme un homme qui s'abandonne au desespoir; il m'a semblé qu'elle n'y prenoit aucun intérêt. Peut-être son coeur la trompe-t-il; mais quoi qu'il en soit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendresse pour lui; elle en parle avec indifférence, et j'aimerois mieux qu'elle eût de la colère. Je parlerai encore pour lui, puisque vous le souhaitez; mais vous ne savez pas combien un inconstant, qui veut reprendre ses premières chaînes, est méprisé d'une Femme raisonnable: et d'ailleurs la façon dont il vous répondit, lorsque vous voulûtes le ramener à Madame de ***, est de ces choses qui s'estacent rarement. Je vai chez elle, vous m'y trouverez, nous tâcherons d'obtenir sa grace. Quant à vous, aimez-moi toujours assez pour n'avoir pas besoin de me demander la vôtre.



LET-

LETTRE LI.

On cherche la solitude, on s'ennuie tu tumulte de la ville: mais le moyen de la quitter avec plaisir, lorsqu'on y laisse ce qu'on a de plus cher? Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monsieur de Saint Fer***. On ira vous y prendre, pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoissez pas, et que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera passer par de terribles aventures: mais vous êtes Chevalier et amoureux, c'en est trop pour manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immense, on vous fera entrer dans un château, dont un seul géant du Canton de Berne défend la porte contre tous les ennuyeux. Un vestibule superbe s'offrira d'abord à vos regards: après que selon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous passerez outre; ni monstre, ni grifons ne s'opposeront à votre passage; et ce n'est pas dans la cour du château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de Chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartemens magnifiquement ornés, où des Demoiselles vous parfumeront et guideront vos pas dans un cabinet mystérieux, où négligemment couchées sur des sofas brillans d'or et de pourpre vous recevront deux Princesses plus belles que les astres du firmament. A votre aspect, la pudeur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, et leur donnera de nouveaux charmes. Après des soupirs que leur coeur, pénétré de plaisir, laissera partir avec violence, on vous tendra languissamment une main, que vous ne manquerez pas de baiser avec transport. La joie, pendant ce tems-là, suspendra toutes les fonctions de votre ame, et jusqu'à ce que vous soyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choses mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous mènera dans des jardins charmans, que la Nature et l'Art ont embellis de

K

concert.

concert. Il y règne un perpétuel printems; les zélus y soufflent sans cesse un air voluptueux; les rossignols y soupirent leurs tendresses, et leurs concerts joints aux ramages des autres habitans des forêts, font de ces lieux une seconde Ile de Cythère. Il est dans un bois épais et sombre, une grotte plus délicieuse que toutes les beautés de cet aimable désert, couverte par un bosquet de myrthe; les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs soupirs. La Driade amoureuse ne craint point de s'y laisser surprendre. Par un enchantement qu'on ne peut assez admirer, la Nymphé fugitive ne peut en détourner ses pas, et l'Amour qui marche devant elle, en l'éblouissant avec son flambeau, le conduit jusques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il est vraisemblable que lassées d'une longue promenade, les Infantes voudront s'y reposer. Là vous pourrez conter votre martyre; l'aspect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur; et plutôt aux Dieux qu'il inspirât aux Amans autant de discrétion, que peut-être il inspirera de foiblesses aux Amantes! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des Bergers, qui, en quittant cette grotte, n'y ont point laissé des monumens de leur bonheur. Au sortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans uns salon, où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vases du plus clair cristal. La Folie sera priée de la fête, et Bacchus tâchera de la finir aussi-bien que l'Amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore, on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs courriers; on partira, et après un assez long voyage, on se retrouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là vous direz adieu aux Infantes, non sans pousser quelques soupirs: de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux sera obligé à des protestations d'amour et de fidélité, dont pour le présent on voudra bien dispenser l'autre. Vous monterez dans votre char, et avant que Morphée verse sur vous ses pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, et ainsi que cela se doit, vous leur adresserez votre raison mentale. Adieu, Comte.

BIL-

BILLET.

Revenez dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle, aussi ne suis-je que secrétaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette: encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris. Je pourrois, il est vrai, me servir de l'occasion; mais je ne suis pas assez contente de vous, pour prendre des prétextes. Vous pensez sans doute que votre absence me chagrine; vous le pensez, et vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui je trouve, je répons ce qui me plaît, je joue, et je perds. Je vais au spectacle, et je m'y ennuye. J'ai des Amans, dont il ne tient qu'à moi de m'anuser. Ne sont-ce pas-là des ressources? Croyez-vous qu'avec elle j'aie le tems de désirer votre retour? Et puis, tous les jours, je vois mon Mari; il m'aime d'une force inconcevable, cela me distrait; et quoi que vous en puissiez dire, un Mari sédentaire vaut mieux qu'un Amant qui s'absente. Tout cela veut dire, que vous pourriez rester où vous êtes, si les noces de Madame de *** et de Saint Fer *** n'exigeoit pas que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin déterminée; elle prétend par-là fixer absolument Saint Fer ***, jugez de sa folie. Si les sermens d'un Amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un Epoux? Elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la rendresse; et quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint Fer *** ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas je n'en penserois pas autant de vous, et vous vous ressemblez. Adieu, Monsieur, c'est à lundi la fête; ce sera assez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez au reste à votre commodité; vous ne m'accuserez pas au moins d'être gênante. Eh bien! Monsieur, direz-vous encore que je vous aime?

LETTRE LII.

Ah! Monsieur, mes craintes n'étoient que trop justes. Que je serois heureuse aujourd'hui, si elles avoient pu me servir toujours contre vos desirs! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de sermens, qui me couloit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez! Avez-vous prévu ce qu'il m'en va couter? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pu oublier sitôt avec quelle tendresse je vous aime? Vous épousez Mademoiselle de la S*** Barbare! Et je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? Ne m'osez-vous confier votre bonheur; et quoiqu'il m'en doive couter le mien, présumez-vous assez mal de moi, pour croire que je ne vous le sacrifierai pas? Mon coeur ne m'a jamais rien reproché sur vous; mais je me croirois peu digne de votre estime, si dans cette occasion je suivois tous les mouvemens qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher, et renoncer à vous pour jamais. Pour jamais grand Dieu! et c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt, qui peut-être ne sortiroit point de la vôtre. Ces jours que vous passiez à m'assurer de votre tendresse, seront à jamais perdus pour moi. Vous vivrez pour une autre; vous oublierez dans ses bras mon amour et ma douleur, vous ne me direz plus que vous m'aimez, vous pourrez vous résoudre à ne le plus sentir. Ah Dieu! qui vous forçoit de m'aimer? Ne m'avez-vous choisie que pour me rendre malheureuse? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas toujours à moi; et quand enfin ma passion a si bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me causeroit? Vous aimer, vous le dire, vous le persuader, étoient mes uniques soins.

Qui

Qui pourra me dédommager de les avoir perdus? Je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah ingrat! si vous m'aimiez comme je vous aime, qui auroit jamais pu vous arracher à moi? Que dis-je malheureuse! mon amour étoit trop peu pour vous, et je ne dois plus songer qu'à me conserver votre estime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres sentimens. Je les défavoue, ils ne sont dignes de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce mariage; j'ai prévu le sacrifice, je m'y soumetts. Vous m'aimez à présent, qui peut vous assurer que vous m'aimerez toujours, et que vous ne vous repentirez pas d'avoir préféré à un établissement solide, une liaison qui peut finir d'un moment à l'autre et qu'un instant de votre caprice, ou du mien, peut détruire à jamais? Je ne vous aime que pour vous, et vous voir heureux me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connue, si vous avez pensé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne pensons l'un à l'autre que pour nous estimer mutuellement. Vous me serez toujours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez méprisée; si vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï: n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raison veut que je vous aide à me bannir de votre coeur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aie pris ce parti, que sans qu'il m'en ait coûté, et sans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus tendrement aimé; mais c'est par l'amour même que j'ai pour vous, que je vous conjure de m'oublier. Ah! cela ne vous sera que trop aisé. Dans l'état où je suis, ne devriez-vous pas me consoler? Avez-vous perdu pour moi jusqu'aux sentimens d'humanité? Vous ne devez pas douter que je ne sois accablée de la plus cruelle douleur, et vous restez éloigné de moi! Ah! ne me faites pas voir tout mon malheur, que je puisse me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, mérité-je tant d'indifférence? Une ligne, un mot, devoient-ils tant vous coûter? Hélas! je n'exige point que vous quitiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais si vous me refusez votre

vue, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne sera point un crime contre elle, elle n'en triomphera que plus, et j'en serai moins malheureuse. Mais dans la situation où nous sommes, que me diriez-vous pour me consoler, que vous pensassiez? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient; je n'y verrois plus rien pour moi, et il m'échapperait des choses que je me reprocherois moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le souvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant: renvoyez-moi mes Lettres, et mon Portrait: ne conservez rien qui puisse vous rappeler mon idée: mais s'il se peut, cependant ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaiguez-moi quelquefois, je n'ose vous demander des sentimens plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette Lettre est baignée, doivent vous être un témoin fidèle de la douleur que je ressens en écrivant ce funeste mot. Ne vous présentez plus à mes yeux. Je fais trop ce qu'il en coûte d'aimer sans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiselle de la S**, elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous sommes séparés pour toujours. Adieu. Hélas! ne m'oubliez jamais. Daignez vous souvenir quelquefois combien je vous ai aimé; mais ne vous rappelez pas combien je vous aime encore, et que je ne changerai jamais.



LETTRE LIII.

Je vous reconnois, Monsieur, aux idées que vous avez conçues? elles me montrent votre mépris pour moi, et m'assurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, et mes allarmes sur le bruit de votre mariage, ne sont pas réelles? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle passion, et c'est un pré-
 texte

texte pour vous abandonner plus sûrement. Vous êtes le seul qui en pareil cas pût imaginer une chose semblable. Vous ne le croyez pas, mais pourquoi me l'écrire? Ne me trouvez-vous pas assez infortunée? N'est-ce donc pas assez de vous perdre; et lorsque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre sa place? Moi méprisée, Grand Dieu! Etoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être? Moi, qui vous ai sacrifié jusqu'à mon amour même. Moi, qui n'étois occupée que du soin de vous marquer ma tendresse, et qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il est vrai que vous soyez touché de ma perte, sera-ce en me donnant un caractère odieux, que vous me prouverez que je vous suis chère? Si vous me soupçonnez d'infidélité, vous pouvez vous plaindre sans m'offenser, et encore de quoi vous seriez-vous plaindre? D'être trop tendrement aimé? Vous auriez senti, si vous pouviez sentir quelque chose, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous? Il me paroît par les choses que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuse, et cependant vous n'épousez pas Mademoiselle de la S***. Comment accorder tant de haine et tant d'amour? Avec quelle froideur m'assurez-vous que vous êtes toujours à moi? Ah qu'une véritable passion a bien un autre langage! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuses il n'y avoit rien que vous ne fîssiez pour les dissiper, vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épousez point Mademoiselle de la S***. Si vous ne l'aviez refusée que par rapport à moi, vous seriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je consentois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois sans murmurer à votre bonheur; mais je ne vous verrai jamais, sans mourir, oublier entre les bras d'une nouvelle Maîtresse le sacrifice que je vous faisois. Peut-être que je suis injuste; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, si vous ne m'aimiez plus! Votre inconstance et votre froideur sont la même chose pour moi, et je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez sans doute mes frayeurs:

mais toute autre à ma place en seroit-elle moins susceptible? Une Lettre suffit-elle? Et dans la situation où je suis, seroit-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes? Que faites-vous éloigné de moi? Vous me croyez infidèle, et je crains que vous ne soyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles; et pour peu que vous prissiez encore quelque intérêt à mon coeur, ne seriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaisir de me trouver constante? Ayez pitié de l'état où je suis; daignez, et c'est la seule chose que j'exige de vous, daignez me rassurer sur mes craintes, et éclaircir vos soupçons. Que je sache, si je dois vous aimer encore, ou songer à vous haïr à jamais.

LETTRE LIII.

Moi que je vous haïsse, cher Comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse! Ne me haïssez-vous pas vous-même, de vous avoir outragé dans le tems que vous écarterez les obstacles qui pourroient vous empêcher d'être tout entier à moi. Je vous retrouve fidèle! Concevez-vous l'excès de ma joye? Je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon coeur? Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pu m'en plaindre? Vous n'auriez fait que m'obéir; mais vous avez connu ce qu'il m'en coutoit pour vous en prier, vous avez été touché de l'état funeste où m'avoit déjà réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissez-vous, content de mon coeur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi! Je suis sûre que vous m'aimez,
ne

ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous? Les jours que nous passons à nous tourmenter, ne seroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur? Et lorsque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquiètent, faut-il que nous nous fassions nous-même plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire? Avons-nous besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du secours du raccommodement? Les fréquentes querelles aigrissent le coeur, et ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les absences aux-quelles nous nous condamnons volontairement, ne seroient-elles pas pour nous un supplice insupportable, si quelqu'un vouloit nous y forcer? Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins? Avons-nous donc des momens à perdre? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montriez quelquefois, elle est toujours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c'est votre coeur que je cherche, ce sont ces tendres épanchemens de l'ame, auxquels on peut se livrer sans offenser la vertu. Je voudrois de cet amour qu'on dit que Platon connoissoit si bien, et qu'après lui nous avons si mal connu; de cet amour dépouillé de toute impression des sens, dont la pratique pourtant doit être difficile, puisqu'on a tant de peine à la faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toujours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous satisfait, et je crois que nous perdriens à en imaginer un autre. Mon Dieu que je suis étourdie! Il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, et j'oublois de vous avertir que Madame de *** vous prie de vous rendre chez elle à midi, elle va à . . . passer le reste de la journée; et comme j'ai mille choses à vous dire, je ne doute point que je n'y aille aussi. Ah! me diriez-vous bien pourquoi je soupire?



LETTRE LV.

Cette pauvre Madame de la G***, après une constance de quatre ans, vient enfin de perdre son Amant; et malgré mes exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que son dégoût pour elle avoit ébauché. Oui Madame, me disoit-il il y a quelques jours, c'en est fait; les soins que je lui rends ne partent plus, depuis longtems, que de ma reconnaissance; et sans une forte idée qui me tourmente, elle et moi depuis deux ans nous serions bons amis, et rien de plus. Je crains que, sensible comme elle l'est, elle ne puisse me voir inconstant, sans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aye fait pour l'amener insensiblement au point de souhaiter une rupture, qui de jour en jour nous devient plus nécessaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinsse à elle. J'ai été cent fois la voir, pour lui dire que je ne l'aimois plus; il sembloit qu'elle choisit ce tems-là pour m'accabler des plus fortes preuves de sa tendresse; et j'étois obligé de la quitter, sans avoir pu prendre avec elle les arrangemens que j'aurois souhaités. Ces conversations, autrefois si animées, sont languissantes et stériles: ces momens, que je passois avec elle, et que l'amour rendoit si charmans, me pésent et m'embarassent. J'ai beau m'exhorter à la constance, je sens, par le besoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles sont inutiles. Je cherche quelquefois quelle peut-être la cause de mon dégoût. Je vois une Femme aimable, qui a de la jeunesse et de l'esprit; mais ses agrémens ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle, mais mon coeur ne me le dit plus, et le reste parle vainement en sa faveur. Ne devoit-elle pas sentir par ma froideur que je ne l'aime plus; et une Femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joui du trouble et de la fureur d'un Amant? Malgré mes efforts, il faut que nous

rom-

rompions; et c'est à mon sens un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une Femme qu'on n'aime plus, que pour une Femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint Fer *** ami de Madame de la G***, de lui jeter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée, et il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. Mais Comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! si je ne le craignois point, répondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié sauve-moi, elle veut que je l'épouse: d'ailleurs, une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle d'un Amant accoutumé à tenir un langage différent. Saint Fer *** refusa opiniâtement de se charger de cette commission. Eh bien, reprit-il, je ne t'en parle plus, mais tu es cause que je vai lui porter le poignard dans le sein. Il sortit, et nous étions aux Thuilleries, réfléchissant encore sur cette constance inusitée de Madame de la G***, quand nous abordant avec un air effaré: C'en est fait, dit-il, je suis content, si toutefois on peut l'être, en mettant au desespoir une Femme qu'on a tendrement aimée. En sortant d'avec nous il étoit allé chez elle; elle l'y attendoit avec impatience, et le jour même avoit été pris pour se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. L'occasion étoit pressante, l'aspect du péril le transit; il reste, il hésite; elle le presse, il se fâche; elle se desespère; et lui, découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanouit; P*** lui donne du secours; elle revient à elle, toute en pleurs se jette à ses pieds, et lui dit les choses du monde les plus touchantes. P***, tout en pleurant aussi, l'exhorte à prendre son parti. La fureur succède à l'amour, elle veut le tuer: il reprend son épée, se sauve; et pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne-foi, il écrit dans la loge du Suisse son congé bien signé. Il triomphoit en me contant son aventure, et m'assuroit toujours qu'elle en mourroit de douleur. En effet elle se couche après son départ, passe le reste de la journée et toute la nuit à soupirer et à s'évanouir.

Elle

Elle se lève avec la même douleur; et la lumière lui étant odieuse, elle fait tirer les rideaux de sa chambre; et languissamment couchée sur un canapé, déplore la perte de son Amant. Elle tombe encore dans une foiblesse, qui fait tout craindre pour sa vie; et peut-être qu'elle seroit morte, si le jeune Duc de ***, qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du secours, ne l'eut consolée une heure après qu'elle avoit pensé expirer à ses yeux. Le Duc, qui a trouvé l'aventure plaisante, l'a sur le champ racontée à ses amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part; et P***, au desespoir qu'elle ne soit pas morte, et qu'elle ait accepté sitôt une consolation dont il la croyoit incapable, a senti rallumer son amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à se remettre bien avec Madame de la G***: mais vous savez ce que c'est qu'une personne consolée: elle l'a méprisé, et il a toutes les peines du monde à l'oublier avec la petite J**, qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, Comte: avant de me faire une infidélité, souvenez-vous de l'aventure de notre ami, et de la façon de se consoler de Madame de la G**.



BIL-

BILLET.

La précieuse Madame de *** vient d'arriver avec deux Beaux-Esprits, qui me donneront la migraine si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper, je suis perdue si vous ne venez; amenez aussi Saint Fer ***, je vous en conjure; il aime à disputer, et pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins, sans ce secours je meurs. Vous ne savez peut-être pas à quel point ces gens sont maussades; ils parlent sans cesse, et je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent, jugez combien je suis à mon aise? On me menace encore de la lecture d'un Ouvrage! Rancune tenant, venez me délasser de l'ennui du précieux, quand même vous imagineriez que je prens un prétexte pour vous voir. C'est un service qui ne restera pas sans récompense, et je vous dédommagerai de votre ennui, en vous permettant de me voir quinze jours de suite tête-à-tête. Viendrez-vous?

LETTRE LVI.

Y a-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie? Et pourriez-vous m'estimer assez peu, pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiète? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me deshonorent pas. Eh! pourquoi voulez-vous en avoir, quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée? Ne pensez pas que je veuille me justifier de l'inconstance que vous m'imputez; je vous offenserai trop, si je croyois votre jalousie véritable. Je connois vos capri-
ces,

ces, et ceci en est un. Votre délicatesse n'est pas assez grande pour se choquer, lorsque je parle à un homme qui n'est jamais venu chez moi, qui n'y viendra jamais malgré ce que vous en voulez imaginer, et qui n'est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m'étonneroit, si je n'en découvrois pas la cause. Vous vous estimez, mais vous ne m'estimez pas; et dans les traits de satire que vous lancez sans cesse contre mon sexe, vous ne faites de moi aucune exception particulière. Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m'en avez aucune obligation. Vous me supposez une nécessité absolue d'aimer quelqu'un; et si quelquefois vous vous flatez que c'est votre mérite qui m'a rendue sensible, plus souvent encore vous pensez que le caprice seul m'a déterminée, et qu'il peut m'entraîner vers un autre, comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en souvient cependant, ce coeur que vous méprisez tant aujourd'hui, ne fut pas si facile à gagner. Vous eûtes besoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître; et vous ne l'aurez jamais été, si en l'attaquant vous vous étiez montré tel que vous êtes, si j'avois pu, en suivant ce que ma raison me dictoit, vous croire semblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre passion. J'avoue que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachemens passagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnasse? Par combien de peines et de larmes n'ai-je pas acheté vos retours; et depuis quel tems votre passion ne seroit-elle pas finie, si mes soins et mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre, si je n'avois pas opposé à vos refroidissemens une constance si égale, que vous n'avez jamais osé m'annoncer que je vous avois perdu? Vous m'aurez sans doute beaucoup plus aimée, si, moins sensible et moins tendre, j'avois affecté pour vous autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour. Si, paroissant avoir du goût pour toutes sortes d'objets, je vous avois mis sans cesse dans la nécessité de ne savoir que penser de mon coeur, de la coquet.

coquetterie et de la dissimulation, auroient éveillé un amour sur lequel vous vous endormiez. Et d'abord que vous m'auriez cru capable de changer, vous auriez craint mon inconstance. Mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je sens que je vous perds; mais sans me rendre la victime de vos fantaisies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte; quelque douloureuse qu'elle me soit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus; pour tant de tendresse est-ce trop d'un peu de sincérité?

LETTRE LVII.

Au milieu de votre plus forte passion pour moi, j'ai prévu votre changement; il m'afflige, mais il ne me surprend pas. Ai-je dû me flater que vous m'aimeriez toujours? Et parce que mon coeur m'assuroit de ma constance, devoit-il m'être un garant de la vôtre? Vous me quittez: que ce soit pour une autre, ou que dégoûté de l'amour vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raisons qui vous font agir: on seroit trop malheureux si quand on aime on s'enchaînoit à jamais, et que pour conserver une conquête dont on fait peu de cas, on renonçoit à toutes les occasions qui se présentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous, ce n'est pas votre faute si je vous aime encore; et vous avez fait depuis longtems ce qui étoit nécessaire pour chasser une passion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours; et quand vous auriez pu le faire, je ne serois point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable, je cesse de vous le paroître; puisque mes seuls agrémens vous avoient dé-

terminé,

terminé, il est juste que vous changiez avec eux. La seule chose que j'exige de vous, et je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coutera point, c'est que vous ne me voyiez plus. Je sens que je vous aime encore, laissez-moi m'accourumer par votre absence à vous regarder comme un homme indifférent : votre vue me plongeroit dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit, et il ne seroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas essuyer. Mais est-il vrai que vous m'avez abandonnée? Quoi, dans ce coeur qui faisoit tout son bonheur de votre union, dans ce coeur parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi? Ah! que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avoit attaché ses plus chères délices! Hélas! malgré ce que je vous disois de votre inconstance, je ne la prévoyois pas; tranquille sur la foi de vos sermens, rassurée-contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous, je ne pouvois pas croire que vous fussiez capable d'une perfidie; je sentoie que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame, et je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous pussiez véritablement aimer! Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, et que dans mes derniers instans je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter et de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste? Barbare! venez m'accabler par votre indifférence; songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous! Vous n'aimez point ailleurs, et vous m'abandonnez! Ah! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez, en avez-vous senti l'importance? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous reprocher; et que rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé quand j'aurois encore pour vous ces sentimens qui ont fait si long-tems notre bonheur, je ne voudrois

drois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine? Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

Par ma dernière Lettre je vous ai prié de ne me plus voir, je sentoie que votre vue entretiendroit en moi des sentimens qu'il m'est important d'éteindre; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs est de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendresse, mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous fasse des reproches, je sai combien ils seroient inutiles; je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été si cruellement fermés, si ma passion, moins folle, m'avoit permis de réfléchir sur vos démarches, d'y voir combien vous étiez insensible à ce que je faisois pour vous, vous n'auriez pas eu besoin de m'annoncer votre inconstance: mais tel étoit mon aveuglement; que je ne vous voyois que comme je desirois que vous fussiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairoit, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée. Mais ai-je mérité votre mépris? Je suis malade, vous le savez, et je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté? Vous craignez encore mon amour. Ah! n'en redoutez rien, quelque violent qu'il soit encore, votre insensibilité et ma fierté me sauvent de tout; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni descendre à des prières honteuses. Mais pour avoir cessé d'être amans, avons-nous renoncé au plaisir d'être amis? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander: mais l'inconstance auroit peu de charmes pour vous, si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis-je coupable cependant? Vous seul avez fait tous mes crimes? sans vous je jouïrois encore. . . .

Ah! que me sert-il d'être tourmentée par de si cruelles

L

et réflé-

réflexions? Elles m'éclairent sur des fautes qu'elles n'ont pas su prévenir, et redoublent mon desespoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence, si, en cessant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chassé: mais loin que votre froideur puisse éteindre mon amour, elle semble le rallumer avec plus de violence. Que je suis malheureuse! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendresse que vous ne ressentiez pas, et je meurs de douleur quand vous cessez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je suis, je ne veux que vous voir, je ne ferai point seule, accoutumez-moi insensiblement à vous perdre pour toujours: dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur, il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez aussi, qu'en cessant tout d'un coup de venir chez moi, vous faites faire à mon Mari des réflexions. Vous êtes trop honnête-homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monsieur, vos complaisances pour moi ne dureront pas, et je saurai par une prompte absence vous délivrer de l'embaras de les avoir longtems.



LET-

L E T T R E L V I I I .

De grace, cessez de m'écrire, sauvez-moi de l'affront de mépriser ce que j'ai cru digne de mon estime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en suis pas plainte. J'ai assez bien présumé de vous, pour croire que vous ne me faisiez pas injustice, et que sans de fortes raisons vous ne m'auriez pas abandonnée. Je vous ai estimé même de la franchise avec laquelle vous m'avez instruite de votre changement. Aujourd'hui vous osez me demander pardon. Vous pouvez m'avouer que ce n'est qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement. De sang froid vous me plongez le poignard dans le sein, à moi qui ne respirois que pour vous. Pouvez-vous me mépriser assez pour croire que je puisse revenir à vous ? Barbare ! qui pour le seul plaisir de me désespérer, avez agi avec moi comme avec la Femme dont on auroit le plus à se plaindre. Encore, si déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous livrer à lui, j'aurois excusé votre inconstance, j'aurois même poussé la générosité jusqu'à croire que j'y aurois donné lieu, je me serois consolée d'une passion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez sans ménagement, dans la seule vue d'éprouver si je serai sensible à votre perte, voilà ce que je ne puis soutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puisse durer, elle dure toujours trop, il y a même de la cruauté à l'imaginer. Je vous l'aurois cependant pardonnée, je vous aimois assez pour me flatter qu'elle ne seroit venue que d'un excès de délicatesse ; et quelques bizarres que puissent être les assurances qu'un Amant veut prendre de notre cœur, elles nous sont toujours précieuses, quand elles nous prouvent son amour. Si votre idée avoit été telle, un jour suffisoit pour votre satisfaction et mon tourment. Vous ne m'auriez pas refusé les plus légères complaisances, vous n'auriez pas été quinze jours sans me voir ; et quand vous m'avez revue depuis, et toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas in-

humainement joint les insultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous osez m'écrire! Vous pouvez, sans mourir de confusion, vous rappeler mon idée! Vous m'aimez! que je serois heureuse que vous disiez vrai! Puisse cet amour faire votre éternel supplice, et puisse-je un jour vous donner autant de preuves de mépris et de haine, que je vous en ai donné d'une tendresse, dont le plus détestable de tous les hommes auroit été plus digne que vous!

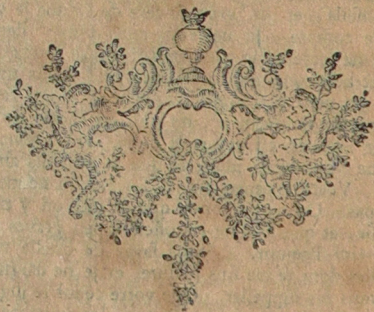


LETTRE LX.

En effet, il seroit très singulier que je vous aimasse encore, et j'imagine comme vous que cela seroit fort plaissant. Mais, mon pauvre Comte, je me suis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit, que la fin de la comédie ne seroit pas agréable pour vous. Si vous saviez combien le personnage que vous y jouez à présent, est ridicule, vous n'aurez pas la force de le soutenir plus longtems. Oui, vous êtes desœuvré, languissant. Madame de *** a refusé vos soins, je ris de vos soupirs. Que de mortification! Consolerez-vous, il y a peu d'hommes à qui la même chose ne soit arrivée. Mais étoit-il possible qu'elle vous arrivât, et qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvassiez rebuté de deux côtés? Après tout, il vous reste une ressource. Vous m'avez aimée moi, je sai comme vous vous y êtes pris pour me tromper; imaginez quelque nouvelle façon, dont je puisse être encore la dupe. Je connois votre air triste, ces soupirs affectueux que vous tirez du fond du coeur, ces petits mots si joliment dits, ces Lettres si élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce visage abattu, tout cela ne peut plus me toucher; et je crois pourtant que c'est tout ce que vous savez faire. Vous perdriez en-
core

core l'esprit, que je ne m'en appercevois pas. Ainsi vous jugez bien que toutes ces gentilleses ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'est que vous passez pour trompeur, que peu de Femmes de bon-sens voudront vous croire, et que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas sitôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux! Vous étiez las de m'aimer, je n'avois plus rien de touchant pour vous, à peine vous souveniez-vous de m'avoir trouvé belle. Vous me faites une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, et tout de suite vous revenez à moi. Je suis un peu cruelle, et vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable coeur que le vôtre! et quel plaisir de pouvoir disposer ainsi de tous ses mouvemens! Vous aviez cependant assez bien arrangé cette aventure. Il est vrai que vous aviez mis dans votre plan, que je vous aimerois encore, et sans mes caprices cela étoit naturel. Vous me connoissiez, et vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver si différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il soit le plus intéressant de tous. Mais sans m'arrêter plus longtems à ce badinage, il faut répondre à votre Lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conseils, et un aveu sincère de ce que je pense sur votre compte. Je ne vous aime plus: dans le tems de ma colère, je vous en aurois dit tout autant, mais avec beaucoup moins de sincérité. Dans un état violent, on peut se tromper soi-même; mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choses de sang froid, et l'on en est moins la dupe. Il est donc vrai que je ne vous aime plus, et que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir fût-il sincère, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaisir, et que lorsque les offenses peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous savez de quelle nature sont celles dont je me suis plainte, et je ne daigne pas même vous les rappeler. Que votre coeur se juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez; et puisse-t-il vous en dire assez pour

vous faire désormais éviter des procédés aussi condamnables, que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimois, ma passion ne s'étoit pas un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à présent que vous m'aimez; vous seriez trop malheureux, si vous nourrissiez des sentimens auxquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flatueuses. Rendez-vous justice, et n'espérez rien. Vous ne seriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir, c'est à moi d'y mettre ordre: on ne se guérit bien qu'en fuyant: et pour les passions malheureuses, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui les cause. Si cependant, comme vous me l'assurez, vous devez bientôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis ni ne ferai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout, si j'en avois moins; et la permission que je vous donne de me voir, doit vous être un sûr garant de mon indifférence,



BIL-

BILLET.

Helas oui! Monsieur, je vous permets de venir à l'Opéra, et je vous sai même un gré infini du soin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai enforte, puisque vous le souhaitez, qu'il y ait une place pour vous. Mais tous les jours d'Opéra ne se ressemblent pas; quelque tendre que soit la musique, et quelques jolies choses que vous me disiez sur Armide et sur Renaud, je me souviens trop bien d'avoir été l'une, pour souffrir jamais que vous redeveniez l'autre.

LETTRE LXI.

J'avois cru jusques ici que le droit de montrer de la jalousie appartenoit à l'Amant aimé, et je ne puis assez m'étonner, quand je songe aux choses que vous me dites hier. Tout de vous m'offense, lorsque je vois que l'amour, ou la vanité (car vous avez sûrement plus de l'une que de l'autre) se mêle encore de vos démarches. Savez-vous bien que l'homme du monde qui me seroit le plus indifférent, seroit plus près d'obtenir mon coeur que vous que j'ai si tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, et sur quoi fondez-vous vos prétentions? Si ma tendresse avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conservée avec plus de soin, et vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne suis pas surprise que vous ayez voulu cesser de m'aimer, puisque je ne vous touchois plus: il étoit naturel que vous finissiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agrémens. Quelque chose qu'on dise de la constance, elle ne dure qu'autant que l'amour; et d'ordinaire il ne subsiste qu'au-

tant que les desirs qu'il fait naître ne sont pas entièrement satisfaits. J'ai bien senti, lorsque je me suis livrée à votre ardeur, qu'elle diminueroit, que je vous perdrois; mais entraînée par un sentiment qui étouffoit ma raison, en connoissant le péril que je courais, je n'eus pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque tems, plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foiblesse; et malgré ce qu'il m'en avoit couté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente, quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce tems dura peu, vos desirs s'affoiblirent: comme c'étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant: ma passion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de reflexion pour me donner ces mêmes soins que j'avois dus à votre coeur: un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foiblesse, tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé? Il ne me seroit pas de m'en plaindre, vous étiez maître de vous même, et l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chère? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en jouir encore? Vous exigez de moi des complaisances, celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire espérer d'autres; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées, que pour votre repos vous auriez déjà dû détruire; et si vous y vouliez penser, vous sentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de générosité à ne vous point vouloir de mal. On passe aisément de la haine au sentiment contraire, et si je ne m'en sentoiss pour vous, je ne répondrois de rien; mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, et que quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalousie, sûre qu'elle nait bien plus du peu de cas que

que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me ferois engagée dans une autre passion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit; et c'est bien le moins que je vous croye de bon conseil. Adieu, Monsieur, mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaisie ne me le permettra pas demain, et je ne puis répondre du reste de la semaine. Vous pouvez sur ceci arranger vos plaisirs, ou vos affaires.

BILLET.

Vous avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faisant gronder par mon Mari. Vous vous souvenez qu'ens pareil cas vous imaginâtes la même chose, et qu'elle vous réussit: mais dans ce tems-là, je vous aimois, et je fus bien-aise de me servir de ce prétexte pour me raccommoier avec vous. Dans la situation présente, vous pouviez vous servir d'une invention nouvelle; mais quand on n'est pas bien amoureux, on n'est guères inventif. De si grands efforts d'imagination vous épuiferoient, et je vous conseille de les garder tous pour Madame de N^{***}. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, et je crois que vous n'auriez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous: je vous promets de la combattre le plus qu'il me sera possible, trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre; il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté. Mon Mari vous portera tantôt ma réponse, et je vous prie de ne plus l'employer à de pareils messages; je suis honteuse de l'avoir souffert, et je ne serois pas pardonnable de le souffrir encore.

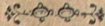
L 5

LET-

LÉTTRE LXII.

Il est vrai que le Prince de*** m'aime, mais il n'est point vrai que je n'aime pas le Prince de***. La façon dont nous avons vécu ensemble, ne me permet pas de dissimuler; et d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article le démenti soit nécessaire. Oui, je l'aime; mais je ne sais pourquoi vous, que j'ai vu si jaloux, vous ne le voulez pas croire? Avez-vous donc oublié que mon coeur est si tendre, que fût-il occupé par trente Amans, il me resteroit encore de la sensibilité pour ceux qui se présenteroient? Il ne faut auprès de moi qu'un soupir. Je puis pourtant vous assurer que le Prince n'en a pas poussé, et que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions; et j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouveroit insensible. Il est vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour lui, qu'on ne s'apercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu, si l'on n'en a pas assez pour amuser une Femme; et malgré ce que vous en voudrez penser, il me dit les mêmes choses que vous m'avez dites. Il me jure qu'il m'adore; il le prononce d'un ton pénétré, qui ne lui sied pas mal; et ses yeux, plus éloquens que ses discours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manières douces et attentives me prouvent qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est point par les soupirs étourdis que vous affectiez hier, et qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'assurer de son ardeur. Plus modeste que vous, je vois dans sa timidité plus de passion, que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime sans espoir; et, ne fussent-elles pas vraies, je ne hais pas ces façons desintéressées. Que voulez-vous que je vous dise? Peut-être qu'il me trompe, mais il ne me déplaît pas; et auprès d'une personne aussi dégoûtée de l'amour que je l'étois, c'est ne pas mal avancer, que de persuader à demi

à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuses qualités, je ne crois pas que je m'en amuse long-tems. L'Amant le plus aimable cesse aisément de l'être, la certitude d'avoir plû le rend bientôt incapable de plaire. Je suis si persuadée de ce que je vous dis, que deormais je congédierai les Soupirans avant le moment de foiblesse. Se piquer de fidélité pour un homme, est le plus triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimère, elle n'est pas dans la nature, et c'est le fruit le plus sot de toutes nos réflexions. Quoi! par un vain sentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même en nous y soumettant, il faut que l'on ne puisse changer quand on est mécontent de son choix! Il faut s'asservir aux caprices d'un Amant bizarre qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut, essuyer les dégoûts que lui cause une trop longue passion, souffrir un maître où l'on ne devrait trouver qu'un esclave, et se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus! Est-il rien de plus ridicule, et ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle? Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, et je crois vous avoir déjà dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous savez d'ailleurs que lorsque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi: vous n'êtes point parti, et je ne suis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaisances. Adieu, Monsieur, la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon coeur, est moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire; il m'étoit important de me rendre mon repos; vous le troublez, en voulant me rengager à vous aimer; et je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie, qu'en vous faisant voir dans mon coeur des sentimens, qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.



BIL-

BILLET.

Vous êtes malade! Ah traître! Et l'on veut que j'en sois la cause! Je serai donc coupable désormais de tous les maux qui vous arriveront? De combien de façon essayez-vous ma foiblesse? La dernière fois, vos larmes, aujourd'hui! Vous dirai-je de guérir? Vous mettez votre santé à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon coeur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous serviriez du pardon que je vous accorderois, que pour me faire de nouvelles insultes. Il est passé ce tems heureux que vous demandez encore, à peine vous en souvenez-vous, pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant! Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Je sens que vous me donnez déjà de la pitié, ce n'est qu'en vous voyant que je puis répondre du reste.

LETTRE LXIII.

Ah! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes! témoin hiér de mes pleurs et de ma foiblesse, que voulez-vous de plus? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flateroit moins que l'incertitude où vous êtes: elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts; et craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guères de l'être. Resterez-vous longtems dans
cette

ette idée ? Revencz-vous véritablement à moi ? Sentez-vous combien vous me devez de tendresse et de reconnaissance ? Je vous ai vu des transports qui n'ont paru sincères ; mais que je crains que la vanité seule ne les ait fait naître ! Vous vous êtes vu un rival, et vous ne m'avez cru digne d'être aimée, que lorsque vous avez eu perdu tout espoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien si longtemps à vous, alloit vous échapper ; et c'est plus pour faire sentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un coeur qu'il vouloit se rendre favorable. Vous m'avez cru sensible à ses soins, et vous avez imaginé une espèce de honte à me perdre. Je n'avois pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Tout entière à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher ; ma raison révoltée contre une passion si déraisonnable, masquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l'indifférence, le desir que j'en avois me faisoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par ces deux mouvemens, ils ne cessioient qu'à votre vue ; je ne me sentois plus que de l'amour, et les seuls vœux que je pusse former, étoient de vous retrouver sensible. Heureuse ! au milieu de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, d'avoir eu assez de force sur soi-même pour ne vous voir qu'en public ! Combien ne m'en couroit-il pas pour vous éviter ? Que ne vous aurois-je point dit, si je m'étois abandonnée à moi-même. Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre ! Et comment n'aurois-je pas voulu les essuyer ! Et je vous écrivois que je ne vous aimois plus ! Et vous le croyiez ! Est-ce avec la passion qui me dévorait, qu'on exprime bien l'indifférence ? Vous aurois-je écrit, si je n'avois pas pris en vous le même intérêt ? Mais si vous vous mépreniez à mes Lettres, n'entendiez-vous pas mes regards ? ils étoient les interprètes de mon coeur. Que vous y deviez lire d'amour ! Vous ne pouviez pas un soupir qui ne m'en arrachât : plus tourmentée que vous, je n'osois vous montrer mes allarmes !

mes! jalouse jusqu'à la fureur, vos yeux ne me paroissent regarder rien indifféremment; j'y voyois de la tendresse pour tout le monde, et je ne croyois que moi seule incapable de vous en inspirer. Si je voulois rappeler votre souvenir, j'oublois tous les sujets de plaintes que vous m'aviez donnés, et rien n'étoit cher à ma mémoire, que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux sur votre portrait; je me disois vainement que c'étoit l'image d'un perfide; je n'y voyois que ces traits, que toute ma colère ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes! que n'avez-vous dans le coeur la tendresse qui brille dans vos yeux! Vous me dites quelquefois avec tant d'ardeur que vous m'aimez: pourquoi laissez-vous faire à votre esprit l'ouvrage de votre coeur? Que je vous plains, si vous me dites ce que vous ne sentez pas! Et comment exprimez-vous si bien ce qui vous touche si foiblement! Contente aujourd'hui de vos sentimens, faites que je le sois toujours. Tout à moi, comme je serai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour que je me crois en droit d'exiger, et que pour en recevoir de moi; qu'unis à jamais, nous oublions dans nos transports, qu'il y ait au monde quelque chose qui nous puisse séparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'Univers, nous suffisant à nous-mêmes, libres de tous soins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les passer dans les plaisirs que donne une passion vive et délicate? Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui succéderoit, nous perdriens avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le passé ne nous offrirait un souvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laisser perdre du présent; et dans les charmes d'une passion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrois point qu'on vint vous enlever à mon ardeur? et la mienne, toujours plus vive, vous empêcheroit de sentir la nécessité où vous seriez de n'être attaché qu'à moi. Mais puisque je ne puis prétendre à un si grand bonheur, faites qu'au milieu du tumulte du monde il n'y ait de

foli-

solitude pour vous, qu'où je ne serai pas; que tous les objets qui vous environneront, ne servent qu'à vous faire desirer celui qui vous manquera; qu'en bute aux regards de toutes les Femmes, vous ne cherchiez que les miens; qu'exposé à toutes les occasions de m'être infidèle, vous pensiez que je suis seule digne de vous. Vous ne sauriez me donner trop d'amour, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir. Je serois morte de douleur, si dégagé pour jamais je vous avois vu porter à une autre les sentimens qui ne devoient être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimasse le Prince de ***? Et quand il auroit été vrai que vos procédés m'eussent guérie, me connoissez-vous assez peu, pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau, une continuation de deshonneur? J'aurois trop bien justifié votre inconstance, et vos mépris. Vous savez que je ne m'engage pas facilement. Vous savez qu'en certains momens, je ne me consolais de vous avoir perdu, que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, et d'effacer par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisois, et que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serois heureuse, si vous me rendiez assez de justice, pour croire que vous n'en avez pas besoin! Mais je connois votre délicatesse, et pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi; et plût au Ciel que pour rendre votre triomphe aussi eclatant que je voudrois, il eût encore plus de mérite! Adieu, je viens de m'appercevoir que ma Lettre est d'une longueur effroyable, et que je ne m'y suis pas bien tenu parole; mais j'ai été si longtems sans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu répété. Si vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire, que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je sens. Ce n'est plus la peine au moins d'abrégier vos visites. Adieu.

Vous

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arrive. Mon Mari vient de m'apprendre que ma tante est très mal, et je pars dans ce moment pour aller passer la journée chez elle. Je serois inconsolable de cet accident, si je ne croyois pas me dédommager demain du plaisir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous!

BILLET.

J'allois vous écrire, quand j'ai reçu votre Lettre. J'avois bien des choses à vous mander, maintenant je ne fais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir: mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela? Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester: et puis Mon Dieu! que de choses embarrassantes dans la vie! Que vous importe ce cabinet! J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame de***, mais je n'ai garde de prendre résolution sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.



LET-

LETTRE LXIII.

Depuis que vous êtes à la campagne, il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame de*** est devenue dévote, T*** est devenu libertin. L'une a quitté son Amant, l'autre son Bénéfice: on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de***, aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes; et la prude Madame de*** se divertit à être amoureuse. La sèche Marquise médit toujours; met toujours du blanc, joue sans cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint coupé-rosé, sa taille ridicule, son babil importun, sa vanité, ses vapeurs, son page, et ses vieux Amans. C'est une Femme immuable celle-là! Les infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique. Dieu veuille nous en garantir; mais jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée: soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout est fini en moins de quinze jours. D*** étoit avant-hier au service de Madame de***, aujourd'hui il ne lui est de rien; mais en revanche, il est de tout à la vieille Comtesse, dont le Galand rend ses devoirs à la première; et les deux bonnes Dames n'en sont pas moins amies. J'allai hier à***, vous avez eu raison de me dire qu'on y médisoit de nous. La charitable N***, que j'ai été voir, m'a tout dit; mais pourquoi s'en fâcher? Voyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; et si Pon ne donne point de prise à la médifance, est-on à couvert de la calomnie? Que feroient donc ces Courtisans inoccupés, ces Femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par nécessité, méchantes par tempérament, et médifantes par envie? Telle aura eu mille Amans, et se sera encore plus déshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'est un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de*** s'est déchainée contre nous; mais de toutes les médifantes, c'est cel-

M

le

le dont je fais le moins de cas. Je suis sûre qu'elle aura parlé en termes si précieux, qu'on ne l'aura point entendue: on pourroit dire d'elle, si l'on vouloit, que tel Marquis bel esprit qui la voit assidument, et qui chante partout les bontés de l'adorable Climène, travaille moins d'imagination que d'après les sujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimez plus. Le petit D*** a tenu des propos insolens, et vous voulez l'en punir? Laissez-le avec son fard, sa voix féminine, et ses moeurs équivoques, être l'opprobre de Paris; Laissez-le vivre, c'est assez vous venger. La jeune de*** vient de reparoitre plus brillante, et moins redoutable que jamais; elle embellit par les absences, et elle est peut-être la seule qui puisse conserver autant de charmes au milieu de tant de peines. Les Amans lui reviennent en foule, ceux qu'elle a maltraités jadis ne s'en souviennent plus, et les autres ne craignent que ses rigueurs. Madame de D***, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas, et que dans le nombre même de ses conquêtes elle rencontrera dequoi les lui faire perdre. Madame de S***, et ce vieux Marquis de*** qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de se prendre d'une passion, dont ceux qui s'y connoissent ne savent que dire; Madame de S*** prude, mais sensible: le Marquis amoureux, mais comme on l'étoit autrefois; Madame de S*** attachée au goût moderne, le Marquis respectant l'autre, vu la commodité dont il est pour les Amans ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites personnes dans leurs tendres discours: en vérité cela est hideux. Depuis que la Dame a eu la générosité de prendre le Marquis sur son compte, on n'entend plus chez elle que des dissertations sur la délicatesse de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envoie des réflexions sur chaque Livre de l'Astrée, et retient par ses doctes discours la pétulance de la Dame. Elle n'a jamais vu, dit-elle, faire l'amour de cette façon, et gronde contre la Jeunesse de la Cour qui l'y a introduire. Quoique ce ne soit que par nécessité, le Marquis cependant n'en

n'en veut pas moins passer pour homme à bonnes fortunes; et malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez Madame de *** , qu'aussi mystérieusement que s'il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, et croit que cela sauve sa réputation. On dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette manière d'aimer, si ce n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant, mais il a des ressources, et de la complaisance, il remplit le tems qu'elle ne donne pas au Marquis; et il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guères à huis clos, Miséricorde! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médifance! Mais je suis piquée, et si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

BILLET.

Vous faites tout hors de propos. Hier je vous attens à sept heures, vous venez à neuf, et vous avez encore l'impertinence de croire que c'est pour un rendez-vous; cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une Lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d'autres du soin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'est-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyois être dans des jardins charmans; si je ne me trompe, j'étois Flore; Zéphire ne vous ressembloit pas, et pourtant je le trouvois le plus aimable Dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté, et me prioit de la lui pardonner. Comme vous m'avez mise dans cette habitude-là, je le faisois sans peine, et il étoit à m'en remercier, lorsqu'on m'en rendu votre Lettre, et troublé les remerciemens de Zéphire. Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue;

M 2

et

et quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer et de finir mes songes. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

✱

BILLET.

Non, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon Mari, ses fréquents séjours à V***, le besoin qu'on a de lui pour remplir la place qui vague, les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois, son rang, ses richesses, son esprit, les études qu'il fait sur les choses auxquelles il n'a jamais pensé, tout m'inquiète. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint Fer***, il les trouve justes, et vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en fera l'entrevois des malheurs qui me font trembler; et je ne les vois que plus grands, puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, et votre indifférence me le rendra moins sensible. Quoi! supposé que mes craintes soient mal fondées, n'est-ce pas assez que je vous les marque pour vous les faire ressentir? Mais vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, si l'amour vous le faisoit partager. Tant de sécurité annonce trop de froideur; et si nous nous séparons, je serai seule à répandre des larmes. Vous n'en jouirez pas du moins; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, et j'aime mieux en mourir, que de voir votre vanité s'en repaître. Mais que faites-vous si éloigné de moi? Je connois votre aversion pour les affaires, et je ne doute point que vous ne fussiez déjà de retour, si les plaisirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que je vous sollicite davantage de revenir. Ne pensez pas aussi me calmer par une Lettre; ce

n'est

n'est qu'en partant que vous pouvez vous excuser, et me faire avouer ce que je sens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paroître.

LETTRE LXV.

Les voilà donc confirmés ces cruels pressentimens, que nous avons l'un et l'autre. Notre malheur n'est que trop certain, l'ambition de mon Mari me plonge le poignard dans le coeur; il a enfin obtenu ce qu'il desiroit, et il m'entraîne dans un pays qui, quelque beau qu'il puisse être, ne sera jamais qu'un pays barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut donner de tourmens. La crainte de votre inconstance m'occupoit autrefois toute entière; mais je ne sai si je n'aîmeroîs pas mieux vous voir inconstant, et vous voir toujours, que de vous perdre fidèle. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma situation? Je vous aime; mais que dis-je, aimer! Ah que ce terme est foible pour ce que je sens! et je vous quitte pour jamais! et ce qui achève de me desespérer, hélas! vous m'aimez aussi. Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre? Nous qui nous plaignions d'un seul moment passé sans nous voir, qui ne connoissions pas d'autres plaisirs, je vous quitte pour jamais. Pour jamais, Grand Dieu! Puis-je écrire ce mot sans mourir? Avons-nous pu mériter d'être si malheureux? C'est donc moi qui trouble tout le repos de votre vie, moi qui pour la rendre heureuse voudrois sacrifier la mienne! C'en est donc fait, nous ne nous reverrons plus, nous serons pour jamais séparés! Seroit-il possible que les adieux que nous nous fîmes il y a si peu de tems, fussent pour nous les derniers? Cette idée m'accable, me tue. Quoi! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre! Occupés sans cesse à nous regretter, ne nous retrouvons-

rons-nous jamais? Chacun de mes jours ne fera donc pour moi qu'un jour malheureux? Je ne vivrai donc que pour souhaiter la mort? Je les verrai s'écouler ces jours affreux, sans jouir un seul moment de votre présence? Je ne vous verrai plus! Mes yeux vous chercheront vainement? Encore, s'il me restoit dans un malheur aussi cruel l'espérance de vous revoir un jour, toute remplie de ce moment heureux qui vous offrirait à moi, que l'espoir de vous retrouver et de vous revoir fidèle, soulageroit mes tourmens, un si grand plaisir ne pourroit être acheté par trop de larmes. Mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez que me plaindre; et qui fait après tout, si vous me plaindrez longtems? Hélas! je ne serai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil, que je ne serai plus présente à votre coeur, et que notre amour ne vous paroitra qu'un songe, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeler le souvenir. Seroit-il vrai que vous pussiez me rendre si malheureuse? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé, combien je vous aime encore? Plaignez-moi du moins quelquefois, souvenez-vous, et c'est la seule grâce que je vous demande, que mon amour a causé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée. Oui, mon cher Comte, je ne survivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu, je croirois vous faire injure, si je vous disois de presser votre retour, vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent, dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus; on pousse la barbarie jusques à vouloir me priver de mes larmes, et dans le tems où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert à ceux qui viennent me féliciter sur cette funeste dignité, qui me prive de vous pour toujours. Adieu, que je vous voie, que je puisse du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je sai, en souhaitant votre vue, toutes les peines que je me prépare; mais que je serois heureuse d'expirer entre vos bras!

LET-

LETTRE LXVI.

Non, ne me suivez pas! Je suis dans un état où vous ne pourriez me voir sans mourir de douleur, votre vue augmenteroit la mienne; et dans l'affreuse situation où je me trouve, c'est un plaisir que je dois me défendre sévèrement. Non, je ne vous reverrai plus! En-vain vous m'avez flatée d'un avenir plus heureux. Depuis six mois je languis, et je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette seule idée me fait soutenir la vie avec moins de desespoir. Que ferai-je en effet dans le monde? accablée de la plus vive douleur, sans espoir de la voir finir, puisque je vous aimerai jusques à mon dernier moment, et que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous passions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils sont perdus pour nous, et le souvenir qui nous en reste, ne peut qu'augmenter notre desespoir. Comment pourrai-je soutenir une absence éternelle, moi qui compte tous les momens que je passe sans vous? Encore, si j'avois la consolation de vous savoir heureux, si vous pouviez n'être pas sensible à notre séparation, si vous me perdiez sans regret, ah! j'en mourrois de douleur. Je ne sai ce que je veux, je souhaite, je desire même que vous ne m'aimiez plus, je n'envisage qu'avec horreur ce que vous souffrez, et rien ne me fait cependant supporter mes maux que la certitude où je suis que vous les partagez. Quand je songe à l'état où je vous ai vu, à ces adieux si cruels où il nous a fallu l'un et l'autre dévorer nos larmes, où tant d'yeux témoins de nos actions nous forçoient à les contraindre, où l'ame en proie au plus cruel desespoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pu vous dire que je vous aimerois toujours. Conservez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher; que je serois heureuse si c'étoit moi! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rappelez-vous quelquefois mon idée, vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort, je serois

trop punie si je traînois plus longtems une vie si douloureuse. Je pensai hiér expirer en approchant de la Terre dont vous portez le nom. On fit arrêter, nous descendîmes. Que j'eus de plaisir à voir ce lieu! Nous visitâmes les appartemens, on me montra celui que vous habitez: votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai sans connoissance. Mon mal, qui dura assez longtems, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai passé la nuit dans votre lit; la nuit la plus triste, la plus douloureuse qu'on puisse imaginer. J'ai été le matin dans votre parc, hélas! j'ai pensé qu'un jour vous viendriez dans cette solitude me regretter, que vous reverriez avec plaisir des lieux où je vous ai laissé des marques de mon amour et de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arrosé votre portrait? Il me sembloit que j'allois expirer en le baisant: hélas! mon tombeau m'auroit rappelé à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funestes! Veux-je augmenter votre desespoir? Je suis sûre que vous m'aimez, et je tremble pour vous, si vous êtes dans l'état où je suis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner, je vous y ai vu pour la dernière fois! Ah Dieu! vous m'y chercherez vainement, nos souhaits ne pourront point nous rapprocher. Est-ce donc à moi à vous rendre malheureux? Ne serai-je donc point délivrée de tant de peines? Jours funestes! ne finirez-vous jamais pour moi? Je le desire, je l'espère; je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des tems plus heureux. Avez-vous pu croire que mon ame fût au-dessus de tant de maux? Je sens que j'y succombe, et je le sens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie, plutôt au Ciel que je ne causasse pas les vôtres! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée, qui ne vivoit que pour vous. Adieu, puisse cet adieu n'être pas le dernier! Hélas! je vous ai perdu pour jamais, que je me crois heureuse de mourir!



LET-

LETTRE LXVII.

Il y a trois jours que j'attens inutilement une Lettre de vous. Ah vous ne m'aimez plus, tout me manque! Mon unique ressource étoit dans votre souvenir, je me flatois donc en-vain? Je me suis donc trompée, quand j'ai cru que mes malheurs ajouteroient à votre amour? Pouvez-vous m'abandonner, ingrat! lorsque vous savez que je meurs pour vous? Vous n'aviez pas long-tems à vous contraindre. Mais pourquoi souhaitez-vous encore d'être aimée? Quelle est mon espérance? Dans l'état funeste où je suis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des desirs qui ne subsistent aujourd'hui que pour mon tourment? Apprenez-moi à vous oublier; rendez-moi à moi-même; rendez-moi, s'il se peut, mon repos. Barbare! n'est-ce donc pas assez de votre absence pour m'accabler! Il falloit, pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutasse plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez! Ah! s'il vous reste encore de moi un léger souvenir, tournez les yeux vers moi, envisagez ma situation. C'est peu de ne vous plus voir, ce seroit bien moins de mourir. Mais, grand Dieu, quel objet s'offre tous les jours à mes regards! Qu'il me reproche de crimes, et qu'il me rappelle douloureusement votre idée! Vous ne sauriez concevoir mes malheurs, ils sont au-dessus de toute expression. Quand même vous m'aimeriez encore, et que vous sentiriez notre éloignement comme je le sens, vous auriez toujours dans votre affliction des ressources que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue, mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté: personne n'interrompt votre tristesse, personne ne peut vous interroger sur le fuyet de vos larmes, vous n'êtes point forcé à montrer de la tendresse à quelqu'un que vous n'aimez pas, vous pouvez me donner toutes vos pensées, tous vos regrets; vous ne connoissez pas la contrainte, et vous avez le plaisir d'employer tous vos momens à votre douleur!

N

In-

Infortunée que je suis! ai-je depuis six mois jout d'un instant de tranquillité? Ah! que ne suis-je séparée du reste du monde! Dans la solitude du moins, rien ne gêneroit mes soupirs. Attachée toute entière à votre idée, je goûterois la douceur de n'en être point distraite. Vous m'avez conseillée de vous oublier! Ah! quand votre générosité vous auroit dicté ce conseil, quand touché de mes maux vous vous seriez résolu pour les faire cesser à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur? Vous oublier? Quand je le voudrois, pensez-vous que je pussé y réussir? Vous! qui dans le tumulte du monde, dans la solitude, dans la nuit, m'occupez sans cesse. Vous! unique objet de tous mes maux. Vous enfin! dont autrefois l'indifférence n'a pu vous arracher mon coeur. Plus il est déchiré ce coeur, plus il se remplit de vous. Ah souvenir trop douloureux! momens passés dans les plaisirs! momens perdus à jamais! pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire? Vainement je veux les en bannir, ils me suivent par-tout. Si le sommeil au milieu de mes larmes ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il soit pour moi un repos; mes malheurs en deviennent plus vifs, votre image occupe d'abord mes sens, je vous vois sensible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaisir de pleurer avec vous, j'entens votre voix. Souvent ces idées funébres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmans, où nous laissent emporter à notre passion, nous nous livrions tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Je me retrouve dans vos bras, j'entens vos soupirs, je vous accable des plus vives caresses, vos transports excitent les miens, je ne suis plus à moi-même, je meurs. . . . Mais cette illusion finit. Toute remplie encore du trouble où elle m'a jetée, je ne puis me persuader que ce ne soit qu'un songe, je vous cherche, je vous appelle, je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi. Mes desirs renouvelés me jettent dans une inquiétude affreuse, mes pleurs recommencent, je passe le reste de la nuit dans le plus cruel désespoir, le jour ne le dissipe point. Je ne le vois naître ce jour, que pour le détester; et la seule

espéran-

espérance qui me soutienne, est d'apprendre que vous m'aimez encore. Une seule de vos Lettres me calme, je la relis sans cesse. Pourquoi m'enviez-vous cette consolation? Pourquoi cherchez-vous à m'accabler? Craignez-vous qu'il ne manque quelque chose à mon infortune; et faut-il que ce qui y met le comble, me vienne d'une main si chère? Dans l'état où je suis, à qui pourrai-je avoir recours? Et si vous m'abandonnez, qui m'aidera à supporter les restes d'une vie si languissante? Peut-être que plein d'une autre passion, vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi, laissez-moi ignorer à quel point je suis malheureuse. Que je quitte la vie sans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à vous reprocher d'en avoir avancé le terme. Dans votre dernière Lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injustice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon absence que de nouveaux sujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, et vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il est vrai que je vous sois toujours chère, n'oubliez pas combien vous me devez de tendresse; et si je ne vous suis qu'indifférente, combien vous me devez de soulagement et de pitié.

LET TRE LXVIII.

Ciel! que venez-vous de m'apprendre! Hélas! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver? Quoi! Madame de***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir. Vous l'avez vue comme je serai dans peu, et ce malheureux Saint Fer***, comme vous serez peut-être vous-même. Ah! que cette idée me fait frémir! Ce n'est pas la perte de la vie qui m'effraie. Mais, juste Ciel! que vois-je après moi! Quelle horreur! Que de fautes, et quel repentir! Hélas! je la rejoindrai bientôt. Mais que mon sort sera différent!

N 2

Elle

Elle est morte sans remords, et ses derniers momens n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le plus, rien ne contraignoit sa douleur, ses larmes étoient légitimes. Mais quel funeste état que le mien! puisque je dois me reprocher jusqu'aux soupirs que m'arrachent mes malheurs. Ensevelie sans cesse dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en distraire. Votre perte, l'affoiblissement de ma santé, une mort prochaine, des remords dont je suis perpétuellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, et dans une ame timorée, s'accroît, et vit de ses tourmens. Infortunée dès-à-présent, craignant encore plus l'avenir, n'osant me rappeler le passé, brulant du désir de vous revoir, et ne l'espérant plus, c'est ainsi que mes jours se passent. Enchaînée par des bienféances cruelles, de tous mes malheurs je n'ai pu pleurer que cette mort funeste, dont Mr. de M *** paroît aussi pénétré que moi. Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ces pleurs qu'il répand sur moi, achèvent de me désespérer. Je voudrois être accablée de sa haine, je voudrois qu'il ne me vit point, je voudrois enfin qu'il me détestât autant que je me déteste moi-même. Je ne le vois jamais sans frémir. C'est en-vain que je veux quelquefois, pour m'excuser ma foiblesse, me rappeler ses désordres. Je fais qu'ils ne peuvent justifier les miens, je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inspire, je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour, mais je ne puis vous oublier. Que dis-je vous oublier! Vous regnez au milieu de mes plus tristes idées. Je crois que vous me regrettez, et je me console de mourir. Mais ne pourrois-je pas vous revoir? Ah! si vous m'aimiez encore, aurois-je besoin de vous le demander? Ne savez-vous pas que votre vue appaiseroit mes tourmens, ou du moins que j'en mourrois plus contente? Vous ne m'aimez plus; vous ne seriez pas si tranquille, je vous aurois déjà vu. Hélas! et que viendriez-vous faire ici? Pourquoi veux-je vous percer le coeur? Quel spectacle j'offrirois à vos yeux! Vous ne pourriez me recon-

noître

noître qu'à mon amour, et j'en verrois augmenter mes remords et mon suplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais, que je vive dans votre coeur. Vous me devez cette consolation, puisque rien n'a pu m'arracher à vous; et si je ne vous avois pas aimé, je me serois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas! ce n'est pas que je vous le reproche, peut-être est-ce la dernière fois que je vous écris: si cependant le Ciel n'en dispose pas autrement, je vous assurerai encore que je ne cesserai pas un moment d'être à vous. Adieu, rendez à Saint Fer*** la Lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à supporter son désespoir, mais cachez-lui mon état. Hélas! vous n'aurez peut-être que trop tôt besoin des mêmes secours.

LETTRE LXVIII.

Vous ne savez pas dans le tems que vous vous obtenez à partir, et que vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse, vous ne savez pas que quelque diligence que vous puissiez faire, vous n'arriveriez que pour me voir expirer. La mort n'est-elle pas d'elle-même assez douloureuse, et voudriez-vous par votre présence augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi, ce spectacle funeste seroit trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous-même sans mourir dans un état si déplorable. Evitez une image qui ne seroit qu'aigrir votre désespoir, et laissez-moi, dans ces derniers tourmens, en supporter seule tout le poids. Il faut nous séparer pour toujours. Tout espoir est perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus! Recevez ce coup avec fermeté; et puisque rien ne peut changer nos malheurs, soumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à souhaiter, que de finir une vie dont tous les instans sont marqués par le désespoir. Mes jours sont enfin parvenus à leur terme; et puisque vous m'aimez, puisque vous pouvez par vous-même juger des maux que je souffre, loin de vouloir que je vive, félicitez-

N 3

moi

moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à des tourmens cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être, s'il m'avoit été permis de vous revoir, ne vous aurois-je revu qu'in fidèle? Faut-il que dans l'état où je suis, jouissant à peine de la lumière, cette idée me soit si douloureuse? Dans quelles dispositions, grand Dieu, la mort va-t-elle me surprendre! Que de momens dont je ne devois me souvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaisir! Quelle confusion d'idées! Comment se peut-il, que devant être occupée de tant de choses, je puisse seulement l'être de vous? Je ne serai donc bientôt plus cette personne que vous avez tant aimée, qui vous consacroit tous ses vœux, qui victime de sa passion même, et de son desordre, va expier par la mort sa foiblesse et son crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je! Quels remords, grand Dieu! Seroient-ils inutiles? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez, et, s'il se peut, vivez heureux. Je sens que ma fermière m'abandonne. Cruels momens! Adieu, s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier, qu'à mourir.

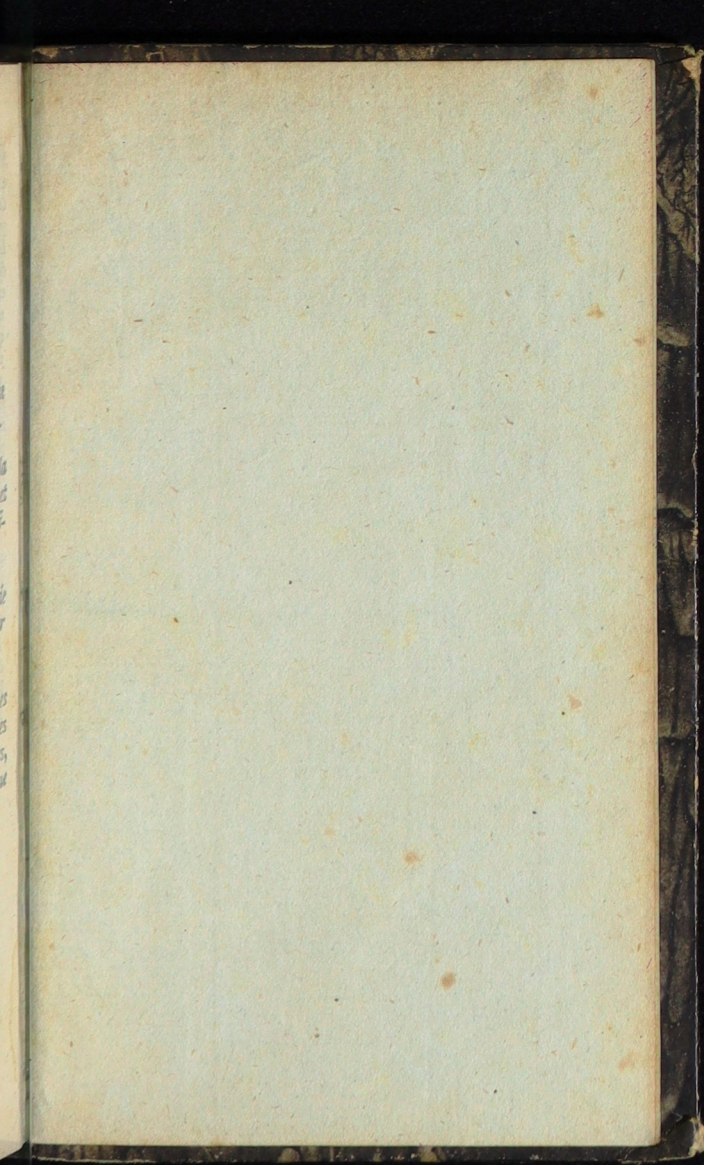
LETTRE LXX.

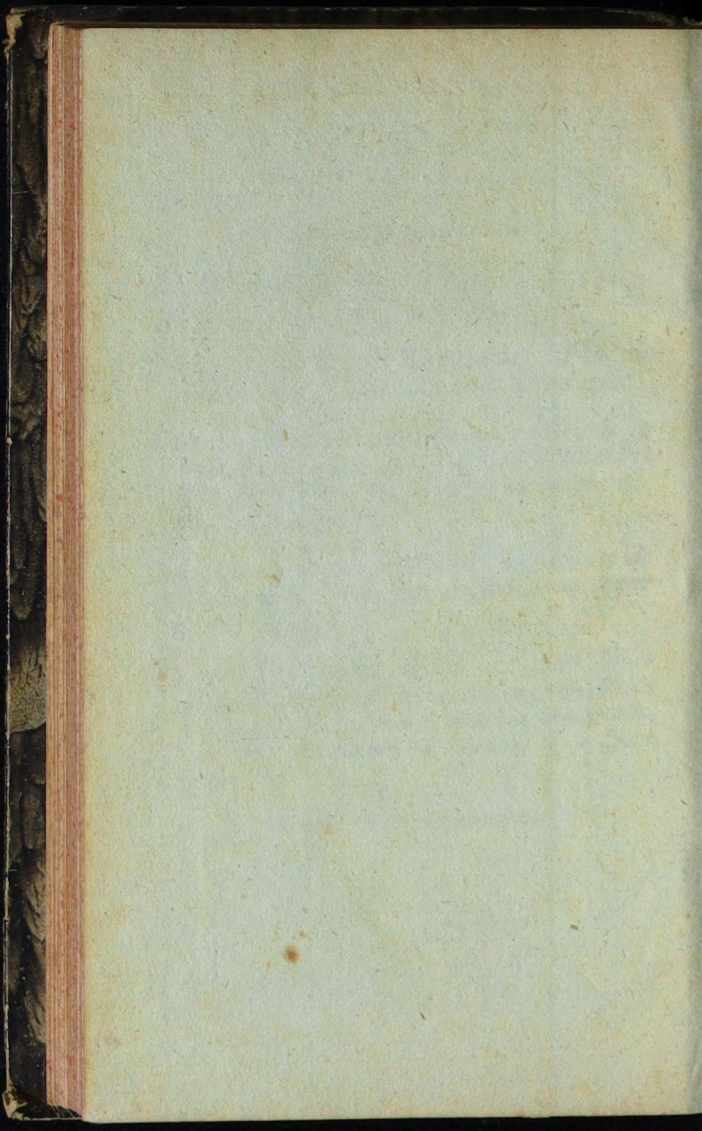
Il n'est plus tems de se flatter, le moment approche, je vai vous quiter pour jamais, je sens que je me meurs. Ce n'est plus une Femme foible, emportée par sa passion qui vous écrit; c'est une infortunée, qui se repent de ses fautes, qui les voit avec horreur, qui en sent tout le poids, et qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de son attachement. Triste reste de ma foiblesse, qui, au milieu des horreurs de la mort et de la crainte, me force encore à penser à vous. J'ai brûlé vos Lettres, et c'est par ce sacrifice que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidèles, et plutôt à Dieu qu'avec lui j'eusse perdu tout souvenir de vous! Que mon ame seroit tranquille! Et que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli
tous

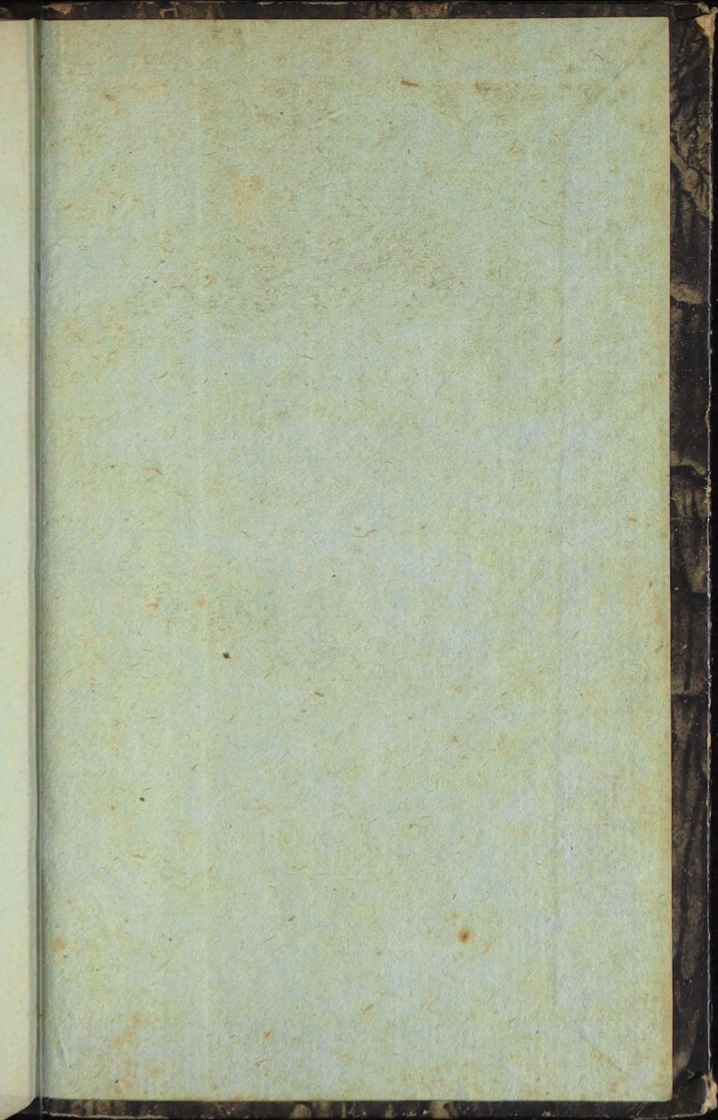
tous les instans! Objet d'horreur pour moi-même, quelle sera mon infortune, si je ne suis pas un objet de pitié! Que je supporterois avec joie mes malheurs présens, si je n'en voyois pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux? Que de tourmens à essuyer avant que de finir! que j'en ai encore, et que j'aurois peu de regret à la vie, si mes maux se terminoient à la perte! Mais, grand Dieu! que ferai-je, que deviendrez-vous? Je vois dans un avenir, dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achèvent de me tuer. Je vous vois, j'entens vos regrets, je partage votre désespoir, je le sens. Ah funeste idée! mes larmes ont déjà prévenu les vôtres, je ne puis plus supporter ma douleur. Adieu. Puissent vos jours être plus fortunés que les miens! Puissent mes vœux être exaucés! Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi, mais ne vous rappelez pas mes foiblesses. Assurez Saint Fer*** que je meurs son amie. Prenez soin de lui, qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il combien je partage son désespoir? Aimez-vous toujours. Mes pleurs et mon faiblesse m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaînez-moi, mais conservez-vous. Je ne serai peut-être plus quand vous recevrez cette Lettre. Adieu. Il faut songer à profiter des momens qui me restent. Je suis parvenue au dernier de mes jours, et je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu
pour jamais.

F I N.

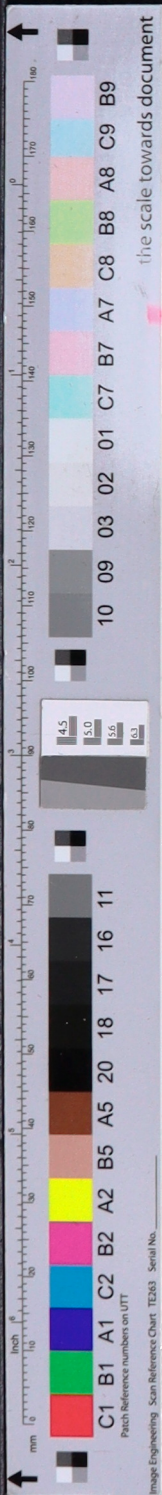












apprendre que vous
Lettres me calme,
m'enviez-vous cette
vous à m'accabler?
quelque chose à mon
met le comble, me
ns l'état où je suis,
si vous m'abandon-
restes d'une vie si
d'une autre passion,
Cachez-moi du
rompez-moi, laissez-
alheureuse. Que je
re de vous. N'ayez
ncé le terme. Dans
que je vous oublie,
roître moins perfide.
eut-être que rempli
avez dans mon ab-
m'aimer toujours.
ne m'écrivez plus.
ois toujours chère,
vez de tendresse; et
combien vous me

XVIII.

endre! Hélas! après
ée, devois-je croire
s à éprouver? Quoi!
reuse, si constante,
comme je serai dans
*, comme vous se-
té cette idée me fait
la vie qui m'effraie.
ès moi! Quelle hor-
entir! Hélas! je la
fort sera différent!
Elle